

DENIS GUÉNOUN

TRILOGIE DE PÂQUES

LE PRINTEMPS

LA LEVÉE

LE PAS

© D.G., 1985-1992

L'hiver finira

Trilogie de Pâques est le nom que je me décide enfin à adopter pour un groupe de trois pièces écrites entre 1983 et 1992 : Le Printemps (1985), La Levée (1989) et Le Pas (1992). Désigner ainsi un ensemble organiquement lié n'est pas une reconstitution a posteriori. L'idée de la trilogie n'a cessé de me guider, depuis le début de ce travail jusqu'à son extrême fin – une décennie durant. J'ai voulu d'ailleurs l'inscrire dans le texte, par de nombreux échos entre les trois œuvres, et aussi par le quatrain qui ouvre la troisième :

*L'hiver pour tous finira ?
Viendront l'Exode, la Pâque ?
le printemps, la levée, le pas hors du pays des morts,
le nouveau ?¹*

Voici quelques éclaircissements sur ce schéma ternaire, et sur le nom de Pâques qui lui sert d'emblème.

Depuis longtemps, j'avais été frappé par la concentration d'inventivité ou de productivité historiques qui se resserre dans certains temps, de même que parfois dans certains lieux circonscrits : Athènes classique, petite bourgade, Florence renaissante, Iéna romantique. Je prêtais attention au fait que des humains, sans nécessairement se connaître, aient pu dans une séquence très courte faire fleurir des bouquets de capacités créatives si marquants. Je pensais surtout à trois de ces conjonctions : Renaissance, Romantisme, années vingt du XX^{ème} siècle. Peut-être étais-je influencé par le sentiment d'avoir vécu un moment presque analogue durant les années soixante – pour la conjonction temporelle, sinon spatiale.

Je m'intéressai moins, d'ailleurs, à la concentration autour d'un lieu. Au contraire le fait que la simultanéité créative puisse s'exprimer à distance renforce l'impression de résonance : que des êtres séparés aient montré une

¹ D.G., *Le Pas*, Ed. de l'Aube, 1992, p. 9.

parenté dans l'invention, cela se voit mieux dans leur écart. L'idée d'époque s'imposait comme stimulateur de recherche, bientôt d'écriture. Non comme constat, mais comme énigme. Moins tranche de durée que ferment ou germination. Commença ainsi de naître le dessein d'un portrait de ces temps historiques, et de leurs surgissements en écho. Je ne tardai pas à comprendre que le choix des trois moments ne devait rien au hasard : chacun exhibant le lien entre création (dans les arts, les pensées) et les mues qui ont changé l'Europe, puis par elle le monde : réforme religieuse, révolution démocratique, insurrection sociale.

*Le projet s'affirmait de façon si nette que je pensai ne pas écrire les trois œuvres dans leur chronologie. Commencer par la Renaissance allait de soi, dans des conditions que je rappellerai plus loin.² Mais en 1985-86, après cette première pièce, faisant un long séjour à Hollywood – pour imaginer avec Ben et Norma Barzman son adaptation au cinéma – je crus passer alors au troisième récit, dont le voyage américain d'Eisenstein était le centre. Puis la succession temporelle reprit ses droits, lorsque je fus nommé directeur du centre dramatique de Reims, où je décidai de mettre en chantier la pièce sur le romantisme. J'ai donc écrit d'abord *Le Printemps*³, dont l'action se situe dans divers lieux d'Europe et d'Amérique au début du XVI^{ème} siècle, puis *La Levée*⁴ qui croise révolution française et premier romantisme allemand, enfin *Le Pas*⁵, qui voyage de Moscou à Hollywood et retour, dans le contrecoup mondial de la révolution russe.*

*Le double paradoxe d'une écriture de l'histoire et de son application au théâtre produisit un amoncellement d'obstacles que je traversai avec une résolution à peu près inébranlable et une joie quasiment sans ombres. J'ai évoqué, en introduction au *Règne Blanc*⁶, l'inactualité supposée d'un théâtre historique. Je dirai ci-dessous, dans les préfaces, en quoi chaque séquence posait un problème d'allure insoluble pour la composition dramatique, et comment cette façon de se placer à la limite du théâtre fut un stimulant actif*

² Voir ci-dessous la préface de cette pièce.

³ De 1983 à 1985.

⁴ En 1988 et 1989.

⁵ En 1991 et 1992.

⁶ Voir sur ce site, <http://denisguenoun.com/documents/textes-2/le-regne-blanc-1974-75/>.

pour la dramatisation. Mais que vient faire Pâques dans ce contexte? Qu'on me permette ici un souvenir, et une référence.

J'ai grandi dans une famille communiste, d'ascendance juive, qu'un athéisme militant semblait protéger de toute imprégnation religieuse⁷. Enfant, je n'ai pas franchi le seuil d'un seul édifice de culte. Mais mon père faisait une dérogation. Sa propre mère étant devenue très pieuse avec l'âge, il concédait que nous suivions, à sa table, quelques cérémonies domestiques où elle nous conviait. Ainsi, le repas du samedi était précédé d'un très bref kiddoush, sorte de benedicite hébraïsant. Et, deux fois l'an, nous assistions au rituel des « soirs de Pâques ». La Pessah judaïque n'était désignée, chez nous et autour, que par le mot de Pâques, de même qu'on disait « baptiser » pour circoncire, et « communion » pour bar-mitzvah. Deux fois par an, j'entendis les récits de la Pâque juive.

Ils étaient lus en hébreu, par mon parrain, second époux de la grand-mère, qui chantait récits et prières sans en connaître la langue. Il s'en acquittait avec un talent mélodique dont mon enfance était comblée. On parcourait la traduction française, ou par moments il rapportait un sens appris par tradition orale. La grand-mère m'indiqua, avec beaucoup de conviction, que le noyau de la cérémonie, et donc de la Pâque, relatait l'exode des juifs hors d'Égypte, pays de servitude. L'impression d'immense détresse, suivie d'une euphorie de liberté, était renforcée par quelques illustrations sur un manuel, naïves mais efficaces. Cependant l'essentiel de ces soirées pour nous, les enfants, tenait à leur caractère de vraies fêtes, imprégnées d'une jovialité intense. D'abord parce qu'on dînait tard, et qu'avec les récits précédant et suivant les repas on dérogeait aux horaires réglés de la vie infantine. Ensuite parce que la nourriture était excellente, la table mise avec éclat. Enfin – surtout – parce que ces heures étaient baignées d'humour, d'esprit rigolard, de facéties à rebondissements. Mon frère aîné, toujours farceur, cachait de faux aliments dans le plat rituel, pour provoquer la surprise (feinte) et le léger courroux (simulé) de l'officiant, lorsqu'il devait casser un œuf qui se révélait faux, en bois. On dérobaient des ustensiles indispensables aux prières. On rythmait les chants hébreux comme des danses du jour. On riait de tout cœur. Mon parrain laissait paraître l'infinie bonté de

⁷ Cf. *Un sémite*, Circé 2002. Trad. angl. A. et W. Smock, *A Semite, A memoir of Algeria*, Columbia University Press, 2014.

son sourire, et la grand-mère la malice joyeuse de son intelligence. C'étaient des tourbillons de bonheur.

Plus tard, je cherchai à connaître le sens religieux de ces rites. J'en redécouvris le foyer, intact : l'Exode, « invention de la liberté », blason de toute symbolique émancipatrice, échec des servitudes et des tyrannies. J'appris aussi comment le christianisme avait coulé, moulé, ses propres fables et symboles dans le schéma judaïque, revendiquant la Cène comme repas juif de Pâques, posant la mort et la résurrection du Christ comme un Exode, une migration libératrice. Dialoguant avec la pensée chrétienne – et très sensible à l'idée d'une défaite de la mort, d'un relèvement du corps, autant qu'au matin de la tombe vide, qu'on retrouvera plus d'une fois dans les pièces –, je creusai mon ancrage dans cette filiation double, cette pensée de la séquence pascalle comme racine et ferment d'émancipation, affirmation du primat et de la victoire de la vie. J'y fus d'autant plus sensible que la thématique, à quoi j'accédais par la culture, les livres, l'histoire et la pensée, venait rejoindre le terreau de mes joies d'enfant, de mon bonheur annuel, deux soirs de suite, quand Pâques rayonnait d'une allégresse simple, farceuse, enjouée, espiègle – et partagée. Telle fut la source de cette référence, dans les trois pièces de la Trilogie.

Mais cela n'aurait pas suffi à légitimer le choix de Pâques comme emblème de cette écriture. Il y eut un déclencheur : une pensée. Le dé clic se produisit sans doute à la lecture de la « petite dogmatique » de Karl Barth. Dans des pages magnifiques, consacrées à la Résurrection⁸, il écrit : « C'est cela Pâques : l'irruption d'un temps nouveau et d'un monde nouveau dans l'existence de l'homme ». Phrase que j'ai souvent citée en la condensant – Pâques veut dire : il y a du nouveau. La Trilogie trouve là son résumé le plus dense. Il y a du nouveau : la Réforme allemande, la Révolution française, la Révolution russe. Le monde n'est pas fixe. Du vivant surgit et monte d'une profondeur souterraine, et vient éclore à la surface comme soulèvement. Secousse sociale, historique, politique : mais il appartient aux arts et à la réflexion d'en prendre acte, de donner cette « levée » à entendre, à sentir, à

⁸ K. Barth, *Esquisse d'une dogmatique*, trad. F. Ryser et E. Mauris, Cerf / Labor et Fides, 1984, pp. 194-195. En retrouvant cette référence, je découvre que l'édition française parut pendant que j'écrivais *Le Printemps*. Je la lus donc dès sa publication. Quant au texte d'origine, il est issu d'un cours proféré en 1946, alors que Barth participait, une pelle à la main, à la reconstruction de Bonn après les destructions de la guerre. Forme de résurrection, ou de renaissance, sans doute – et, j'y pense en souriant, année de ma venue au monde.

*penser*⁹. C'est ce qu'exprime, avec une formidable puissance, la thématique du Printemps, de la fin de l'hiver, quand elle s'expose dans la sensibilité étourdissante, la fête sensible de la Primavera botticellienne, telle que j'avais pu la découvrir, stupeur des yeux et de l'âme, aux Offices de Florence où elle était offerte aux regards, au terme d'un sombre couloir, fraîchement sortie de sa rénovation chromatique – de sa résurrection picturale¹⁰.

Il faut préciser que, dans la cohérence symbolique où je le présente, le schème de la Pâque ne s'est imposé que progressivement. Il émerge dans *Le Printemps*, avec la saison. Il s'affirme dans *La Levée*, par les échos allemands du soulèvement, de l'élévation, de la relève. Il s'accomplit dans la vision du Pas, avec la conscience que les trois pièces portent au fond le même titre, variation sur le thème pascal. La troisième, je le dirai dans sa préface, devait porter pour nom *Le Pas* hors du pays des morts. *Libération et résurrection* exprimaient leur conjonction intime.

*

Les trois pièces qu'on va lire ont été transcrites ici grâce à l'aide technique des Cahiers de l'Egaré et de Léonor Guénoun, que je remercie très vivement. Elles sont publiées dans une fidélité stricte à leur première édition, avec d'infimes corrections portant sur de très peu nombreuses coquilles, et quelques éclaircissements complémentaires (notes ou indications scéniques) que j'annonce dans leurs introductions.

Mars 2015.

⁹ Quelques années plus tard, je fus conduit à proposer de cette pensée une articulation théorique. Cf. *Hypothèses sur l'Europe, un essai de philosophie* (1994), Ed. Circé 2000, pp. 335 et *passim*. Trad. angl. Christine Irizarry, *About Europe, Philosophical Hypotheses*, Stanford University Press, 2013, pp. 216 *sq.*

¹⁰ Lors d'un voyage fait en 1982, que j'évoque dans la préface du *Printemps* ci-dessous.

Trilogie de Pâques, 1

LE PRINTEMPS

© D.G., 1985

Ecrite entre 1983 et 1985, la pièce Le Printemps a été créée en juillet 1985 dans le grand amphithéâtre de Châteauvallon (Var)¹. Même si je souhaite ici plutôt aider à lire la pièce, comme les suivantes, en tant que texte, il me faut tout de même rappeler brièvement les conditions très inhabituelles de cette réalisation, qui a été l'occasion de l'écriture.

A la fin de l'année 1982, je venais de mettre en scène un spectacle qui a beaucoup compté pour plusieurs d'entre nous : L'Énéide. Pour ce travail, j'avais écrit une adaptation des six premiers « chants » du poème de Virgile.² Le sixième de ces chants se déroule dans le séjour des morts, auquel le poète rend visite³. Durant la préparation de cette partie, j'avais eu l'attention attirée par un petit ouvrage appartenant à Mireille Flaven, et consacré au Jugement dernier de Michel-Ange – autre vision d'outre-tombe. J'avais été frappé en particulier, dans cette œuvre, par le traitement des corps nus. Ce petit livre avait beaucoup influencé la réalisation scénique de cet épisode du spectacle, qui a laissé de vives traces dans quelques mémoires. Après les premières représentations, je consacrai un bref temps de pause à un périple entre Florence et Rome, en compagnie d'un ami très cher, Philippe Lacroix. C'était en vue de faire mieux connaissance avec Michel-Ange : sculptures, peintures, quelques sites. La visite de la Chapelle Sixtine, où nous allions à la rencontre du Jugement, fut un ébranlement intense. Pas seulement par la fresque dont je cherchais à retrouver les motifs dans leur présence picturale, mais par la découverte du plafond, qui me laissa pantois, stupéfait, comme tant de visiteurs. Je voulus voir toutes les œuvres de Buonarroti accessibles dans les deux villes, ce qui fait beaucoup, ainsi qu'à mon retour celles du Louvre. Je me plongeai dans l'étude livresque de sa vie et les analyses de ses créations. Et je commençai de former le projet de consacrer un spectacle à cet individu si singulier.

Dans les mois qui suivirent, notre Énéide fit une belle tournée, accueillie dans diverses villes de France, ainsi qu'au Festival de Munich de

¹ Voir la distribution ci-dessous, p. 246-247.

² D.G., *L'Énéide, d'après Virgile*, éd. Actes Sud, 1982. Ce fut là un des tout premiers ouvrages publiés par cette maison d'édition qui venait de naître. Je reviendrai sur ce texte lorsque j'en procurerai, prochainement j'espère, une réédition dans le cadre de ce programme de republications.

³ Ce dont Dante se souviendra dans sa *Comédie*, et Delacroix après lui – parmi beaucoup d'autres.

1983. Dans ce parcours, nous fûmes invités à donner des représentations à Chateaufallon, centre culturel varois, fondé vingt ans plus tôt et toujours animé à l'époque par ses deux initiateurs, Gérard Paquet et Henri Komatis. Le contact avec le public toulonnais et l'équipe du théâtre fut très chaleureux. Les directeurs nous proposèrent de revenir travailler dans ce lieu hors-normes – un théâtre couvert, et surtout un superbe amphithéâtre de plein air, sur une colline dominant Toulon et la mer –, et bientôt de nous y installer « en résidence », expression qui n'était pas aussi familière qu'elle l'est devenue. Il s'agissait de vivre sur place, pour une période assez longue, d'y œuvrer en continu, d'y donner nos prochaines productions, avec l'aide du Ministère de la Culture, des pouvoirs publics locaux, et du théâtre bien sûr. L'accord fut conclu en 1983, pour trois ans. Nous nous mîmes au travail avec beaucoup d'entrain, réalisant des spectacles, des ateliers de formation, un cycle de conférences et de rencontres, et d'autres activités connexes. Ce fut une période stimulante, et heureuse.

Mais il s'agissait avant tout d'inventer des projets scéniques. Pour ma part (il y eut plusieurs metteurs en scène dans notre groupe), je sentais mûrir le projet autour de Michel-Ange. Sa conception s'élargissait, pour des raisons sur lesquelles je reviendrai. Peu à peu, je conçus un spectacle de grande taille – l'amphithéâtre de Chateaufallon offrait un millier de places, une scène imposante, un cadre naturel grandiose – qui ne s'intéresserait pas seulement au grand maître, mais à quelques un de ses contemporains, et pas des moindres : Luther, Copernic, Las Casas. Religion, science, et messianisme politique, au meilleur sens. Le projet s'étendait aux quatre coins de l'Europe : Italie, Allemagne, Pologne, Espagne, et par ce dernier chemin jusqu'en Amérique. Nous avons alors osé, Gérard Paquet et moi, chercher les moyens pour une entreprise particulièrement ambitieuse, dont je me proposais, non sans hardiesse, d'écrire le texte, après le succès rencontré par mon adaptation de l'Énéide. Là, il ne s'agirait plus d'adapter, mais de faire œuvre originale. Très vite, le titre s'imposa, inspiré par le modèle de la Renaissance, historique et naturelle, ainsi que par le chef d'œuvre de Botticelli : Le Printemps. La période semblait encourager les idées fortes et inventives.

C'est alors que se produisit un phénomène d'amplification très inattendu. Chateaufallon comptait parmi ses employées une femme d'exception, Lysane Vauchez-Douënel. Elle travaillait aux relations avec les publics – mais dans un style extraordinairement créatif. La ville de Toulon,

dans ses ressources multiples, gardait peu de secrets pour elle. Non qu'elle fût de tempérament sociologique : il se trouve que Toulon vit en grande partie de sa flotte, et de la forte présence de la Marine Nationale, et par son histoire familiale, Lysane connaissait bien le monde des marins. Par ces voies disparates, la Marine et le théâtre, elle avait noué d'innombrables relations dans ce que la ville avait de plus vif, de plus fort, de plus sain. Pendant les deux longues années que dura la préparation du spectacle, elle se mit en tête d'intéresser à sa réalisation tout ce que Toulon comptait de forces disponibles. Elle inventa pour cela des formules incroyablement originales. Et il en résulta une mobilisation dont je n'ai, pour ma part, jamais connu d'autre exemple – d'une telle ampleur et profondeur jumelées. Par milliers, pendant deux ans, toutes sortes de lycéens, étudiants, ouvriers, actifs ou oisifs en tous genres gravirent la colline de Châteauvallon pour s'intéresser au projet en construction, et y participer à leur manière. C'était là une des inventions de Lysane : il ne s'agissait pas seulement de demander aux uns et aux autres de venir nous voir au travail, mais ils produisaient eux-mêmes des spectacles, des journées de confrontation, des activités multiformes autour de l'idée de renaissance, de renouveau, de recommencement. Du coup, certains corps de métiers en vinrent à nous donner des aides peu communes : les Chantiers Navals de La Seyne, en pleine crise, édifièrent pour nous l'énorme infrastructure métallique du décor conçu par Jean-Michel Bruyère – et la Marine Nationale nous construisit un navire (!), pour la scène bien sûr – reconstitution d'une frégate du XVI^{ème} siècle. Je n'oublierai pas de sitôt la stupeur du haut responsable parisien du ministère de la Culture, lorsqu'il reçut à ce propos un appel direct de l'amiral commandant la III^{ème} région maritime, lequel lui proposait un accord de coopération pour cette usage culturel des savoirs militaires.

Bref, par les énergies conjointes d'un théâtre passionné, d'une équipe sans frein, d'une animatrice géniale et de centaines d'autres forces individuelles et collectives convergentes, la préparation du spectacle se mua peu à peu en une sorte de mouvement social, certes circonscrit, mais incroyablement profond – au regard du moins de son objet. Le spectacle en donna une expression très partielle : en scène, il réunit trente-sept interprètes professionnels (vingt-deux comédiens, huit danseurs et un orchestre), auxquels se joignirent une soixantaine d'acteurs amateurs ayant travaillé six mois d'affilée pour les répétitions, et une centaine de figurants rassemblés les

dernières semaines. En dehors même de toutes les équipes techniques, artistiques, et administratives en action autour de la scène, il y avait deux-cent cinquante personnes sur le plateau. J'ajoute, pour compléter l'inquiétude rétrospective du lecteur de ces pages, que chaque représentation s'étendait sur deux jours : quatre épisodes de deux heures chacun, séparés chaque soir par une heure d'entracte permettant un repas. Durant le mois et demi de présentations, l'amphithéâtre fut archi-comble, et l'accueil public euphorique.

Il y eut tout de même un revers à cet avers : pour nombre de ceux qui se sont fait une idée de l'aventure sans être venus sur place – et il y en eut beaucoup, malgré l'affluence, parce que l'affaire eut un certain écho à distance – l'ampleur du phénomène collectif en vint à cacher quelque peu la nature littéraire ou théâtrale de l'entreprise. Plus d'un « observateur » lointain, d'emblée prévenu, crut apercevoir une gigantesque animation sociale de quartiers, de province, ou de campagne (avec la condescendance appropriée) qui garantissait a priori que le travail ne pouvait être que de second choix, amateur ou socio-culturel, et donc sans ambition esthétique propre, digne d'être jugée par elle-même⁴. Sur cela, évidemment, après trente ans je ne pourrai pas revenir. Et sans doute le spectacle avait-il ses défauts. Mais il reste le texte : et là, d'une part on peut juger sur pièce, c'est le mot, et d'autre part l'œuvre m'importe infiniment, et j'y tiens. C'est sur quoi je souhaite m'expliquer maintenant.

⁴ Il faut y ajouter une authentique catastrophe, qui, elle, fut incontestable. Dans la recherche de partenaires de production, nous avons réussi à intéresser à ce projet la première chaîne de télévision française. Cela donna lieu à un tournage, et à une diffusion de grande portée : huit heures d'antenne, sur quatre soirées. Cette « captation », comme on dit, est un total désastre. Je n'ai pas su, pu, voulu, m'y opposer sur le moment, trop impressionné par un appareil technique que je ne maîtrisais pas, et par l'ampleur de l'enjeu financier pour notre production. Le spectacle fut tourné sans public, ce qui était une aberration : alors que tout était pensé, comme souvent de ma part, dans l'adresse directe à des humains rassemblés, l'image télé tourne à vide, présentant des acteurs qui s'agitent face à des gradins déserts, dans un silence creux – au lieu des rires, des bravos, des émois, et des silences si denses qui emplissaient l'amphithéâtre. Les liaisons, dont je dirai plus bas l'importance, sont systématiquement démembrées par des cartons (avec intertitres) stupides, d'une laideur à pleurer. L'immense décor à compartiments, qui jouaient par alternance dans des éclairages subtils du très regretté Gerdi Nehlig (isolant ses divers lieux, soulignant finement leur nature picturale) se retrouve inondé d'une lumière crue, industrielle, uniforme et d'une platitude repoussante, donnant à l'appareil scénique un aspect de carton-pâte hideux. Le tout est un naufrage : et le malheur veut que ce soit le seul témoignage d'ensemble du spectacle. Cette disparité entre *ce qui a eu lieu* (quels qu'en aient été les limites et les défauts, bien sûr) et ce que l'on peut voir est une des plus intenses souffrances, ineffaçable, de mon histoire de théâtre.

*

Le Printemps fut un spectacle populaire, clair, communicatif et direct. Et pourtant, la pièce est difficile à lire. Certainement pas en raison d'une obscurité de langage, d'un élitisme volontaire. L'écriture, on le devine, est à l'opposé de cela. Mais parce que la structure du récit semble, à la lecture, éclatée entre des canevas multiples, parmi lesquels on peut trouver difficile de se repérer. En outre, la surabondance de noms historiques, souvent peu connus, peut donner l'impression d'avoir à intégrer, pour comprendre, une masse d'informations intimidante. Or, ces deux apparences sont trompeuses. Les noms propres, de personnes ou de lieux, sont à prendre comme dans une pièce ancienne ou étrangère, quand on ignore de nombreuses références – ou comme des paysages picturaux dont on ne reconnaît pas la situation. Ils n'ont pas à être décryptés. Ils sont là pour donner le sentiment d'un monde, d'un espace et d'un temps déterminés, aucunement pour appeler à la reconnaissance livresque. Et ils valent par leur sonorité : ce sont des faits poétiques, comme des noms de fleurs étranges, ou d'animaux fabuleux. Il faut se laisser porter, entraîner sans contrôle par une onomastique, une migration sonore. Mais venons à l'essentiel : la charpente.

Le Printemps est écrit dans une composition très suivie et tendue. Et pourtant, la pièce court entre temps et lieux disséminés. Pourquoi ? Émergent quatre personnages principaux (en vérité cinq) : Michel-Ange Buonarroti, l'artiste ; Martin Luther, le réformateur ; Nicolas Copernic, l'homme de science ; et Bartolomé de Las Casas, le prédicateur en lutte contre la persécution des Indiens. Quatre pays, quatre langues : Italie, Allemagne, Pologne, Espagne (et Amérique). En outre, cinquième fil, le personnage de Jeanne, dite La Folle, circule du début à la fin, autre continuité structurante. Pourquoi ces quatre ou cinq histoires ? Parce que l'objet de la pièce n'est pas dans l'une ou l'autre, mais entre elles⁵. La pièce se déploie dans un espace (physique et mental) situé entre Italie et Pologne, Allemagne et Espagne, Amérique et Flandre. L'Europe, si l'on veut : et plus que cela, puisqu'on parcourt les mers, jusqu'au Chiapas. Ou l'époque : la Renaissance. Quel est le sens de cette dispersion ? Elle est l'image d'une position fondamentale, morale et métaphysique, d'écriture et de pensée. Si l'on ne se pose pas à l'intérieur d'un personnage, d'une action ou d'une situation centrale, c'est

⁵ Cette orientation d'écriture a déjà été abordée dans la préface à la pièce *Le Règne blanc*, publiée sur ce même site. <http://denisguenoun.com/documents/textes-2/le-regne-blanc-1974-75/>.

qu'ici l'écriture s'intéresse, non à ce qui se passe dans, mais à ce qui arrive entre les humains, dans l'espace, dans l'intervalle qui les sépare et les réunit. Ou : que ce qui s'agite dans l'intériorité est un corrélat de ce qui advient dans la relation. On peut y voir le divin même – le Christ dit : quand vous êtes deux ou trois à parler en mon nom, je suis au milieu de vous. Ou le Commun. Ou l'humain (ou le transhumain, ou le transcendant). Ou l'immanence dans sa plus foncière teneur. En tout cas quelque chose (ce n'est pas une chose) qui lie, qui noue et délie, qui circule, et par quoi les êtres (sans doute pas seulement les humains) ne sont pas contenus dans la finitude de leur forme ou de leur place, mais se constituent dans le rapport qui les met en contact et en (dis)connection. L'esprit du Temps, a-t-on pu dire. Ou encore la Génération. Ce qu'on partage, ce qu'on vit en partage et en commun avec tant d'autres, même et surtout quand, à distance, on ne se connaît pas – ou on croit ne pas se connaître.

Faire progresser les quatre ou cinq histoires, dans leur mouvement hétérogène, c'est alors chercher à faire avancer leur histoire commune, le devenir de leur parenté disjointe, la marche de leur Temps. Le pari structural de la pièce est donc de raconter, non pas quatre, mais bien une histoire, propagée sans cesse entre plusieurs lieux, et tissée de quatre ou cinq fils. Pour le dire autrement : entre ces protagonistes, il n'y a pas de personnage principal. Mais la pièce en connaît bien un : c'est le Temps, l'époque, la Renaissance. Ou : le printemps. (Le surgissement, la montée, la naissance ou la renaissance, la résurrection après l'hiver, la revenue, le nouveau : la levée, le pas.) Le protocole privilégié, du début à la fin de la pièce, est donc le montage alterné. Qui saute d'une histoire à l'autre, pour suivre et accompagner la progression parallèle ou croisée qui les porte. De ce fait, ce qui est en action dans chaque récit, c'est assurément la logique narrative qui spécifiquement le soutient, mais aussi, surtout, l'écho incessant qui court de l'un à l'autre, et qui, agissant entre eux, finit par constituer leur intériorité paradoxale, leur extériorité interne⁶.

Cette alternance joue d'abord, classiquement, entre les « scènes ». Celles-ci sont numérotées, de 1 à 32. Définies par une action, qui change leur

⁶ Selon le concept que j'ai proposé plus tard, dans les *Hypothèses sur l'Europe* (Circé, 2000, p. 288. Trad. angl. Ch. Irizarry, *About Europe, Philosophical Hypotheses*, Stanford University Press, 2013, p. 186), et dont Etienne Balibar m'avait confié en souriant qu'il était jaloux de ne pas l'avoir encore façonné.

situation initiale en une situation transformée, elles peuvent se situer dans un lieu qui les circonscrit. Dans ce cas, le passage d'une scène à la suivante se fait par transport d'un lieu à un autre – et de l'une à l'autre des quatre ou cinq histoires, ou sous-histoires, principales. Un peu comme dans le schéma du Soulier de Satin, un des modèles patents de la pièce⁷. Mais ce niveau de structuration ne fait pas la principale caractéristique du Printemps. C'est sur un plan inférieur que joue l'alternance la plus fréquente – et que prend place la principale difficulté. En effet, le montage alterné se reproduit à l'intérieur des scènes, et porte alors sur deux types d'unités narratives de plus petites tailles : ce qu'on pourrait appeler les séquences, puis les cellules. Souvent une scène est elle-même divisée en modules plus brefs, qui font aussi passer d'un lieu à un autre, parfois (et même de préférence) très éloignés. Écho sans doute de recherches dans le roman, menées par des expérimentateurs comme Dos Passos ou leurs émules français, tels Sartre. Ces séquences fonctionnent comme des scènes plus brèves : elles aussi se définissent par une action simple, caractérisée, qui modifie une situation initiale en une situation changée. On pourrait même définir une action par cette position différentielle : une action est le changement qui peut être constaté entre l'entame d'une séquence et sa fin. Ces scènes porteuses de séquences multiples se situent, plus d'une fois, au terme d'un mouvement : parce qu'elles sont l'aboutissement du montage parallèle, lorsque celui-ci fait se rejoindre des actions autonomes. Mais, à la différence du récit classique, les actions ne se rejoignent pas parce que les personnages se trouvent ou se retrouvent : sauf à l'extrême terme de la pièce (et là, ils se rencontrent en pleine allégorie, leur jonction étant une figure de la pièce elle-même, une méta-situation), leurs histoires ne se rassemblent pas en un lieu concret, ou en un épisode synthétique. Elles se communiquent leur rythme, leur allure. Elles restent séparées dans leur déroulement concret : ce qui se joint, c'est leur élan –

⁷ L'influence claudélienne est attestée par la division en quatre parties (les quatre « journées » du *Soulier* devenues ici quatre « époques »), le caractère d'« action espagnole » dans laquelle *Le Printemps* au moins débute, par le voyage entre les sites, les continents – ainsi que par la couleur stylistique de plus d'un passage. Mais, sauf erreur et de mémoire, la structure des « scènes » est chez Claudel très ferme (sous leur aspect toujours inattendu) et ne donne pas souvent lieu au type de fragmentation que j'évoque ci-dessous. Et la dissemblance structurale majeure (pour ne pas parler des autres...) est que *Le Soulier* gravite autour d'un noyau narratif central, défini par l'histoire entre les deux amoureux. Dans sa vertigineuse complexité, le *Soulier* – œuvre sans équivalent – se réfère donc à un modèle narratif classique, même s'il est prodigieusement enrichi.

c'est-à-dire leur sens. C'est ainsi que fonctionne la longue scène finale (la scène 32), qui tresse et alterne les cinq fils narratifs d'une façon de plus en plus serrée. Cette scène débute avec une indication de lieu, comme les autres. Mais le lieu ici nommé, c'est l'Europe.

Il se trouve un troisième niveau, inférieur encore, pour cette structuration oscillatoire. C'est ce que j'appelle ici les « cellules ». A l'intérieur d'une scène, ou même cette fois d'une séquence, de toutes petites unités, moléculaires, sont juxtaposées dans leur disjonction. Le modèle est celui de la scène du bal dans Roméo et Juliette, où j'avais remarqué il y a longtemps – mettant en scène la pièce en 1975, avec l'Attroupement – que le récit fonctionnait par composition de toutes petites unités, comme des plans de cinéma, qui décrivent la foule du bal dissociée en de petits tableaux comportant chacun quelques personnages, très brèves saynètes de quelques lignes qui se côtoient et se frôlent, mais croquées séparément. Ce n'est pas un hasard si cette construction se retrouve dans la scène 5 (première partie), scène de bal aussi, et avec un « frottement » accentué : les micro-séquences se suivent sans aucun lien, sans marque graphique ni indication – ce qui peut assurément troubler la lecture⁸ –, de sorte à dresser le tableau d'une époque multiple par cette image rompue. Je pourrais me réclamer de la fragmentation cubiste, ou des collages du premier XX^{ème} siècle. Les « cellules », à la différence des scènes et séquences, ne comportent pas toujours une action centrale : ce peuvent être des images, des bouts de portraits du monde, des attitudes, pensées ou opinions.

Dans chacun de ces cas (scènes, séquences, cellules), l'écriture procède alors ainsi. D'abord elle isole, pour chaque unité, un atome de dramatisation et l'expose dans son autonomie. Ensuite, elle juxtapose ce module avec d'autres, de préférence très hétérogènes, afin de faire jouer leur « frottement ». Puis elle relie chacune de ces unités à un fil qui ainsi se croise et se tresse avec les autres. Enfin, dans cette alternance, elle pousse à une accélération progressive, afin que le croisement en vienne à se presser, se serrer. Pourquoi ? Parce qu'il s'agit, entre les chaînes ainsi construites, de faire passer une temporalité, une intensité, qui exprime un sens ou une trouée transnarrative, laquelle peu à peu s'imposera comme le mouvement même du récit. C'est en quoi la mise en scène avait, dans la réalisation initiale, et aura pour toute réalisation future, un rôle suréminent. C'est la mise en scène qui

⁸ J'essaie d'y remédier partiellement dans cette édition, comme je l'indique plus bas.

peut faire suivre les lignes, et intensifier les passages. C'est ici une écriture des passages, rien d'autre. Le travail du metteur en scène (et peut-être, le difficile travail du lecteur), est de ne jamais laisser s'isoler les éléments disjoints, de toujours sentir (pour le second) ou faire sentir (pour le premier), le tonus, l'impulsion transversale qui porte leur lien. Je dois à la vérité de dire que, lors de la création en 1985 (laquelle comportait, j'en suis convaincu, de nombreux défauts et limites) ceci était particulièrement réussi. Je n'ai jamais entendu personne dire ou écrire qu'on s'y fût ennuyé, ou qu'on n'eût pas compris : même pour les scènes dont le contenu était complexe (comme le débat théologique entre Luther et Cayetano dans la scène 21). Au contraire, je suis certain, pour l'avoir éprouvé dans le public et en avoir reçu d'innombrables témoignages, que chacune de ces soirées était vécue dans une sorte de « suspense », passablement haletant. Ce n'est pas mon mérite de metteur en scène que je vante ici : c'est pour la pièce que je plaide. Afin d'aider à voir, à la lecture, que ce « suspense » travaille : mais il faut s'aviser qu'il est intégralement transversal, qu'il perce les scènes, séquences, cellules, les troue, et joue, de l'une à l'autre, le rôle d'activateur du sentiment d'époque, impression concrète et vive de voir le temps passer, et pousser.

Je tente, dans la présente édition, d'y contribuer un peu, en adjoignant certaines précisions ou éclaircissements en formes d'indications scéniques. Je ne change pas un mot aux dialogues, à la texture poétique. Mais parfois je renonce à une austérité trop sévère, qui voulait sans cesse penser que, puisque l'information est dans les répliques, il n'y a pas à la redoubler en marge. Ce n'est pas tout à fait vrai – même si le cœur de l'écriture est bien là, dans ce que les spectateurs auront à entendre. Les éditeurs successifs des plus grands anciens l'ont bien admis, à la fin, qui ont dû adjoindre à la continuité dialoguée des Grecs, des élisabéthains, ou de nos classiques quelques « didascalies » qui ne figuraient pas dans les textes initiaux. J'y répugnais, par fidélité à l'exigence poétique et réticence envers la confusion des rôles entre auteur et metteur en scène – fonctions qui m'ont toujours paru d'autant plus séparées que je les ai exercées l'une et l'autre. Mais j'y viens, avec l'âge. Il faut dire que j'aimerais tant que cette pièce, et quelques autres, soient vraiment lues pour ce qu'elles sont....⁹

⁹ Dans cette édition, j'ai également ajouté quelques notes explicatives, et dissocié parfois les « cellules » par des astérisques. Ce n'est pas toujours possible, lorsque le mouvement de succession est vif, mais dans d'autres passages cela peut aider à la perception de la forme.

Encore deux remarques, pour finir. L'une sur l'histoire, l'autre sur Michel-Ange. Il m'a semblé comprendre un peu mieux, en relisant cette pièce, l'étrangeté d'un théâtre de l'histoire. Voici en quoi. Prenons l'exemple de la comédie. Comme on sait, elle est le genre dramatique qui s'empare le plus aisément de l'actualité, et cela depuis très longtemps. Parce que la comédie met en scène des types : l'Avare, le Misanthrope, le Malade imaginaire – le père, le jaloux, les amants, la précieuse, l'amoureuse, la perfide, etc. Ces types sont présentés dans une forme de généralité, sous laquelle les spectateurs peuvent reconnaître des traits de leur expérience, des proches, des partenaires ou adversaires, des voisins. Ce qui signifie que chaque rôle vaut en lui-même, mais surtout dans sa capacité à éclairer des individualités de la vie ordinaire, qu'il parvient à évoquer de façon convaincante. C'est sans doute un des ressorts du rire. Pas le seul, heureusement, mais c'est est un d'importance. Or la tragédie, dans son modèle ancien, était supposée procéder de façon toute différente : les personnages étant empruntés à des chroniques anciennes étaient dotés, en eux-mêmes, d'un coefficient de réalité historique. Jules César, Horace, Antoine et Cléopâtre, Richard III, Néron, étaient supposés avoir bel et bien existé. D'où les controverses infinies sur la fidélité des pièces à leurs sources. Et même lorsqu'il s'agissait de personnages devenus légendaires, Agamemnon, Iphigénie, Phèdre, Œdipe ou Andromaque, quelque chose d'extérieur à la pièce devait garantir leur existence objective – et là encore, les auteurs n'ont cessé de protester, de façon plus ou moins convaincante, de l'exactitude de leur interprétation par rapport aux récits d'origine. Pour nous, cette référence s'est effacée. Lorsque nous voyons ces pièces, Jules César ou Néron nous interrogent moins par leur consistance historique que comme des incarnations théâtrales de la problématique du tyran, du général révolté, ou – pour Antigone – du conflit des droits, etc. Ce qui veut dire que, là encore, les rôles deviennent plus des types que des individus – et que donc la tragédie s'est rapprochée de la comédie. La tragédie, comme genre dramatique, et sans doute pour cela, s'est éteinte, alors que la comédie perdure, et que sont venues lui succéder des formes bien moins dépendantes du réel historique : le drame, et ses multiples avatars.

Pour le redire autrement : lire ou monter aujourd'hui Cinna ou Bérénice, c'est s'intéresser moins à la Rome ancienne ou à la Palestine qu'au

type du complotteur ou de l'amoureuse. Or, il n'en va pas exactement de même lorsqu'on écrit le rôle de Charles-Quint ou de Luther (ou, on le verra plus tard, de Napoléon ou d'Eisenstein). Bien sûr, comme pour toute œuvre d'art, on est sensible à des ressemblances, à des effets d'écho : de même qu'on les éprouve même lorsqu'on voit un autoportrait de Rembrandt ou de Van Gogh, qui nous renseigne sur l'homme tel qu'il fut, mais vaut aussi par toutes ses analogies possibles. Et Michel-Ange exprime bien ici, en un sens, le dilemme de l'artiste en général. Mais cela n'épuise pas sa valeur de théâtre. Michel-Ange n'est pas Œdipe, ni même Néron. Copernic ou Las Casas restent porteurs d'un certain quantum de réalité. Leurs portraits demeurent, en partie au moins, indiciels ou référentiels, selon les catégories qu'on voudra utiliser. C'est dire que le théâtre qu'on va lire ici prétend, en partie au moins, rendre compte d'un réel. C'est un théâtre du réel – et pas seulement des types – qui veut s'expérimenter. Et c'est en cela qu'il est si paradoxal. Parce qu'il entend, assurément, dire quelque chose de nous, de notre monde et de nos affres, de nos postulations d'avenir. Mais il le fait en voulant entendre une certaine leçon du passé, de faits et gestes qui ont bien eu lieu. La description ne prétend pas à l'exactitude scrupuleuse, comme le ferait une recherche savante – pas plus que le Napoléon de Tolstoï ne pourrait apparaître sous une plume purement historique. Mais par d'autres moyens, poétiques et fictionnels, le texte prétend dire quelque chose de notre passé, saisi dans son effectivité. Le drame n'est plus ici « absolu », au sens de Peter Szondi : il ne se tient pas complètement en lui-même, circulant au sein de sa structure close. Il prétend répondre d'un dehors. Il voisine avec la chronique, l'enquête, ouvert à la réalité d'un temps¹⁰. C'est en quoi, me semble-t-il, l'approche théâtrale en est si complexe, et, peut-être, de nos jours, un peu inhabituelle.

Il me reste à évoquer, pour prendre date avant la suite, une singularité de la pièce. Elle tient à la place, tout de même particulière, qu'y occupe Michel-Ange. J'ai dit plus haut que l'impulsion initiale était née autour des fresques de la Sixtine. Et j'ai été frappé qu'une spectatrice, de milieu populaire, regardant la réalisation télévisuelle que ci-dessus j'ai déplorée, répondit à ma question (« Qu'en avez-vous pensé ? ») à peu près ceci : « oui, c'était bien. C'était intéressant. Mais ce qui m'a plu surtout, c'est quand le

¹⁰ P. Szondi, in *Théorie du drame moderne* (1956), Ed. L'Âge d'homme 1983, p. 14. Ed. Circé 2006, p. 14. Pour Szondi, cette ouverture au monde définit l'épique. Pour notre affaire, le mot pointe sans doute un héritage brechtien, incontestable.

peintre explique le plafond qu'il veut peindre. Il me semblait qu'on voyait la peinture. » Il y avait huit heures d'émissions sur quatre semaines, dont cette scène occupait dix minutes. Que le cœur, le foyer du projet pût émerger de cette présentation défigurée, de cette durée si longue, m'a paru et me paraît encore relever du mystère de l'effectuation théâtrale. Ceci pour dire que le privilège de Michel-Ange, malgré la parité des quatre (ou cinq) rôles, n'a peut-être pas disparu. Mais à quoi tenait-il ? Pas seulement à une antériorité chronologique, ou à un coefficient d'attachement plus ou moins fort. Ni même au fait que la démesure du plafond en venait, peu à peu, à valoir comme métaphore de celle de la pièce, ou l'inverse¹¹. Mais à ceci, plus radical me semble-t-il : que ce qui m'avait accroché, dans le Jugement dernier puis coupé le souffle dans le plafond, c'était un traitement des corps. C'est-à-dire une érotique – au sens élargi et concentré à la fois que je cherche à élaborer dans l'Apologie, en cours d'écriture. Et il y a bien une érotique de Michel-Ange, extrêmement singulière à mes yeux, qu'on ne peut dissoudre dans le simple modèle d'une homosexualité plus ou moins avouée – même si le rôle de l'homosexualité ne doit pas y être méconnu. C'est cette érotique, originale et pourtant trans-humaine au sens le plus large, que j'ai cru retrouver, de façon étonnamment parente, dans Eisenstein, pour des raisons que je dirai en rééditant la pièce qui lui est consacrée. Ainsi se posent, aux deux extrémités de la trilogie, les repères d'un projet qui restait discret, même s'il se manifestait en toute clarté explicite dans les scènes consacrées à l'amour du peintre pour Tommaso Cavalieri. Le lien entre cette érotique et le mouvement général qui secouait l'Europe, ses pouvoirs, ses idées, ses figures, est encore, à nouveau et fidèlement, la trame qui porte le projet d'ensemble, amorcé quelques années plus tôt, et qui s'est poursuivi avec Le Printemps.

Merci au lecteur d'avoir choisi d'y entrer, par cette édition – et cette préface.

Mars 2015.

¹¹ Non que je me sois assimilé à Michel-Ange. Pour être cinglé, comme peut-être je l'étais ou le suis encore, on n'en reste pas moins sensible à quelques distinctions. Simplement, il m'a semblé que, pour tenter d'évoquer l'incroyable excès du Buonarroti, il fallait, au moins, faire exploser les cadres et mesures du théâtre.

Pour Henri Komatis

PREMIÈRE ÉPOQUE

1. Devant Grenade. En bas, devant les portes, à la tête de l'escadron chrétien, le Roi, Ferdinand d'Aragon, en armes – couleurs et drapeaux. En haut, sur une colline, la Reine, Isabelle de Castille²³, avec une partie de la Cour. Parmi les courtisans, Christophe Colomb, perdu dans le nombre. Près de la Reine, une petite fille : Jeanne. 2 janvier 1492.

FERDINAND, *devant la ville*

En l'an quatorze cent quatre-vingt-douze après la naissance de Notre-Seigneur, le deuxième jour du mois de janvier, à midi,
Ferdinand, prince, deuxième du nom, roi d'Aragon et de Catalogne,
époux d'Isabelle de Castille, Reine, ma femme, qui est là-haut sur une colline
d'où elle nous observe,
je me tiens, à cheval, devant les portes ouvertes de la ville de Grenade, pour y
entrer.

Les Docteurs, les Maîtres qui savent les chroniques anciennes de nos royaumes, nous disent que les Maures sont dans Grenade depuis sept fois cent ans. J'abolis, je relève l'œuvre sept fois centenaire des Maures en Espagne : aujourd'hui.

Voyez, Boabdil qui vient, roi des Arabes.

Il est jeune – vingt-quatre ans –, affaibli, incertain.

Il a souffert pendant le siège. Pas de faim (c'est la guerre), ou peu, mais des compromissions et manœuvres qui l'ont mené vers nous.

Il voudra baiser ma main, mais je ne veux pas, je refuse. Qu'il baise la manche. Voici les Clés.

Voici, Grenade s'ouvre au soleil d'Hiver, à midi.

Tombe dans nos gueules, fruit d'Espagne dont le jus est rouge. Entrons.

²³ Ferdinand et Isabelle, souverains des deux royaumes unis d'Aragon et Castille, sont souvent désignés comme « Les Rois catholiques ».

ISABELLE, *observant depuis une hauteur*

Les portes sont franchies, je vais changer de chemise.

Messeigneurs, ne faites pas ces yeux éberlués. Quand nous avons mis le siège,
j'ai juré devant mes femmes de garder cette chemise jusqu'à la chute.

La victoire est bienvenue, car la chemise est très sale ; la Reine pue, un peu.

Fermez les yeux, courtisans. Je me lave.

Jeanne, Jeanne, l'Espagne est nôtre, jusqu'à la mer.

Même la mer bientôt ne suffira pas à nous contenir, à nous arrêter. Nous
porterons le Christ jusqu'en Afrique. Nous irons en Terre sainte. Veux-
tu?

Regardez votre père, Princesse, qui entre si doucement dans la ville qui sept
siècles nous fut infidèle, et nous revient.

L'Espagne est un grand Palais, vieilli, sale, meurtri par la guerre ;

les murs sont anciens, c'est vrai, les uns et les autres ont laissé ici et là
quelques déjections, des ordures (il y a de vieilles odeurs, qui traînent),
et puis les murs sont troués d'obus, l'air passe.

Mais c'est notre demeure, petite, nous allons nettoyer.

Toi et moi, veux-tu?, on va les voir les Castillanes, au balai. Je lessive, tu
rinces.

Je ne veux plus de Juifs dans ce pays, Princesse. Je veux un grand pays propre
et neuf comme un linge,

comme cette chemise que j'ai changée pour la victoire.

Me voici propre, Isabelle conquérante, devant Grenade tombée.

Ouvrez les yeux, Seigneurs d'Espagne, et les oreilles. La Reine lavée a des
projets pour le royaume, et veut les faire connaître.

Qu'approche le Seigneur Colón, solliciteur importun, étranger qui nous agace,
dans la guerre, de présentations, mémoires et requêtes, quand nous
avons les Terres à rassembler, l'Espagne à guérir et le Maure à abattre,
et qu'on entende ici deux résolutions que je forme, deux arrêts que je prends.

Le trente et un du mois de mars, avec mon Fernand guerrier qui est là-bas dans
la ville parmi les Arabes, je signerai un édit bannissant d'Aragon et de
Castille tous les Juifs qui refusent la conversion.

Les Juifs, s'ils persistent, seront la plaie et la honte de cette Ibérie tout uniment chrétienne depuis que nous sommes dans Grenade. J'expulse.

Ils auront quatre mois après notre décret pour quitter le pays réuni, avec leurs familles, leurs animaux, leurs biens, à l'exception de l'or, de l'argent, métaux précieux et monnaies qui devront nous rester parce qu'ils sont nôtres, comme nos terres, et que tout de même ils n'emporteront pas.

Ceux qui voudront embrasser notre Sainte Foi chrétienne, douce et véridique, seront les bienvenus, les bien restés en Espagne. Mais à la condition qu'ils épousent l'Église sans réserve, et sans garder par devers eux, comme trop souvent dans le passé, leurs ignobles et déicides cultes et religiosités hébraïques.

Le dix-septième du mois d'avril, cédant à vos persuasions et à la joie de nos victoires, nous signerons ici même, Monsieur Colón, les Capitulations Royales par lesquelles vous serez fait notre Amiral dans toutes les Îles et Continents qui pourront, par votre industrie, être découverts dans les mers océanes.

Vous pourrez contribuer pour la huitième partie des dépenses à l'armement des vaisseaux nécessaires à votre voyage, et recevoir la huitième partie des bénéfices, le solde restant acquis à la Couronne.

Soutenez-moi, Princesse, je chavire. C'est midi, tout ce soleil. Ta mère-soldat est émue comme une amoureuse, dis donc. Mes jambes tremblent. Je ne veux pas que les hommes voient ça.

2. Au Vatican. Été 1492. L'assemblée des cardinaux, recevant deux ambassadeurs espagnols. Le Pape, sur son trône, au bord du sommeil.

CARDINAL RIARIO

Messieurs les Ambassadeurs, pour saluer la si magnifique nouvelle que vous nous avez apportée d'Espagne,

le fait d'armes si glorieux, l'impérissable victoire,

il nous a plu d'organiser pour vous un divertissement très modeste,

auquel Sa Sainteté, notre Pape, fait ce soir la grâce d'un moment de Son attention.

Remercions-La : Elle a dû vaincre la grande fatigue qui La tenait au lit.

Vous verrez donc, ici, à Rome,
représentées sous vos yeux la prise et la reddition de Grenade, ville infidèle,
telles que vous nous les avez dites, et que le Seigneur les a voulues.
Les acteurs sont d'exception, comme l'est le Sujet :
ce sont nos cardinaux, c'est le Collège (exercés, croyez-le, par ces soirées
vaticanes où nous montons parfois sur le théâtre pour clamer, plus haut
encore, la gloire suprême).
Voici l'armée de la Vraie Foi, impatiente devant les portes à cueillir la
Grenadine victoire,
voici l'Infidèle, affaibli par son revers et la dissension d'avec les siens.
Devant nous, Ferdinand de Sicile, Sardaigne, Aragon et Catalogne,
(c'est notre cardinal Julien, qui aime bien le rôle, et la lutte)
et sur la colline là-haut, la Reine de Castille, la parfaite Isabelle, sans qui la
conquête n'était rien.
(Pour comble de joie, c'est ici la plus jeune de nos Éminences, notre cardinal
Jean, notre Florentin, qui reçut le chapeau à quatorze ans, et donne tous
les jours la preuve, affirmée, de son autorité princière.)
Ah, Sa Sainteté, je le constate, qui était un peu pâle, par la peine et l'ardeur
extrêmes qu'Elle dévoue au pontificat,
reprend quelques couleurs, le rose lui vient aux joues.
Bénie soit la fête, si le Pape y est bien.

L'Infidèle a remis les clés. Ferdinand et les chrétiens se ruent vers
l'Alhambra.

Mais la Reine ne se satisfait pas de cet avantage.
Elle clame, elle profère, les lois sourdent de sa gorge comme lait du sein
maternel qu'elle donne à l'Espagne.
Elle ne veut plus de Juifs, elle les expulse.
Elle affrète des expéditions, des aventures navales :
un certain Colomb, qui se dit Christophore, porte-Christ au-delà des mers,

CARDINAL BORGIA

Messieurs les Ambassadeurs, mes amis Espagnols, pourquoi les Juifs?

UN AMBASSADEUR

La Reine a pensé que l'Espagne réunie peut être toute chrétienne.

CARDINAL BORGIA

Encore une chimère, Isabelle est fantasque. C'est une bonne fille, mais fantasque.

Les Juifs sont en Espagne depuis toujours. On a déjà essayé de les chasser, chaque fois on les rappelle après dix ans.

CARDINAL RIARIO

Mais maintenant ils partent. On les voit ici (figurés par les valets et la cuisine) former des cortèges pour rejoindre les ports.

L'Ambassadeur nous dit qu'ils vendent leurs domaines, parfois de belles demeures, des terres, pour très peu,

ils ne trouvent pas d'acheteurs, et donnent une maison pour un âne, une vigne pour un morceau de drap,

car il leur est interdit de quitter le pays avec de l'or ou des monnaies,

bien qu'en vérité ils en sortent secrètement de fortes sommes, particulièrement de nombreux cruzados qu'ils déforment avec leurs dents, qu'ils avalent et emportent dans le ventre,

les femmes en plus grande quantité que les hommes, et une personne avale jusqu'à trente ducats.

Le Pape s'endort. Paix à son repos.

L'AMBASSADEUR

Les Juifs marchent le long des routes ou à travers champs, à grand péril ; certains tombent, certains se relèvent, on en voit qui meurent, ou qui naissent, d'autres sont malades,

il n'y a pas de chrétiens qui n'éprouvent une grande peine pour eux, et partout on les invite à se faire baptiser,

certains se convertissent, et restent, mais un tout petit nombre,

les rabbins toujours les encouragent, font chanter les femmes, les jeunes gens, et jouer les tambourins dans les cortèges pour donner du cœur à la foule.

BORGIA

Qui sont ces cavaliers qui dépassent les convois de Juifs et se hâtent vers la mer?

L'AMBASSADEUR

C'est Colomb, un marin génois d'origine indécise,

qui a su arracher à la Reine quelques concessions pour des terres lointaines qu'il veut aborder par l'océan,

en faisant voile toujours vers l'ouest.
 Il a affrété une caraque et deux caravelles, avec une centaine d'hommes,
 et embarque le dernier jour de juillet.
 Étrange date : c'est aussi la fin du délai accordé aux Juifs
 et eux aussi montent dans les navires.
 Les vaisseaux de Colomb devront traverser le port au milieu d'un essaim de
 vieilles barques surpeuplées,
 d'où monteront des chants de proscrits.

RIARIO

Le Pape rit ! C'est un rêve qui l'enchanté.
 Vrai rêve, peut-être. Comme est vraie cette fantaisie sous nos yeux.
 Il rêve Grenade qui se rend, les Maures en fuite,
 les portes ouvertes à larges battants devant Ferdinand et l'armée
 drapeaux et harnachements, couleurs et ibériques figures qu'on voit monter les
 rues étroites de la vieille capitale
 jusqu'à couvrir l'Alhambra de leurs étoffes ensoleillées !

Tous rient.

QUELQU'UN

À l'aide! Le Pape étouffe! Le Pape s'étrangle, et vomit.

RIARIO

Seigneur. Il a trop ri. J'ai peur, sa santé est faible, et il est vieux.

ICI ET LA, DANS LA CONFUSION QUI SUIV

Allons! Du secours, des médecins. Il faut la grande lumière. Doucement, ne le
 secouez pas.

BORGIA

Sa Sainteté peut-elle m'entendre? Vous m'avez dit votre souhait de modifier
 le régime d'attribution du château Saint-Ange.

CARDINAL JULIEN DELLA ROVERE

Que fait l'Espagnol, le Borgia, ce Juif converti, cette moitié d'Arabe?
 Que veut-il arracher, le bâtard, à l'agonie du Saint-Père?
 Éloignez-le! Qu'on le tienne loin de l'oreille! Les mourants entendent bien!

BORGIA

Attention, ivrogne. Ferme la bouche, tu exhalés. Si celui-ci meurt, un de nous
 deux est Pape. Et pas l'autre.

3. Florence. Le palais Médicis. Octobre 94. Une grande table. Seigneurs, dignitaires, artistes et philosophes.

PIERRE DE MEDICIS

Entrez. Prenez place autour de cette table.

Bonsoir, Ficino. Poliziano, bienvenue. Comte, salut à vous. Bonsoir, cousin.

Bonsoir, mon frère Jean. Buonarroti, bonsoir. Mon épouse, venez près de moi. Bienvenue à tous les autres.

Asseyez-vous. Mangez.

Ficino, parlez-nous de Platon. Je suis impatient de vous entendre, comme au temps de mon père, charmer notre repas de vos profondeurs et subtilités.

Je vous rassemble pour reprendre ces réunions à table.

Mon père est mort, il est mort. Nous avons assez porté le deuil, deux ans. La maison Médicis est vide. Il faut des artistes, et de la philosophie.

Je veux que mon époque vaille la sienne. Je veux du faste, de la culture. Musiciens, jouez.

Eh bien, il faut briser ce silence ! Le Médicis demande des rires, et de la conversation. Ne faites pas les têtus, je vous connais, moi.

Je vous sais capables d'être prolixes. J'étais là, aussi, à ces repas du père. Vous ne me voyiez pas beaucoup, c'est sûr. Sauf Ficino, qui me trouvait beau.

Je n'avais pas seulement ces grands yeux bleus dans lesquels vous plongiez sans retenue, Monsieur le Philosophe. Des oreilles aussi, ouvertes.

Vive Dieu, que la parole reprenne. Nous allons recommencer.

ALFONSINA, *son épouse*

Amis, excusez le prince, qui est brutal. C'est un ours. Sa mère était Orsini, comme mon père. Orsini c'est ours, n'est-ce pas ?

Florence lui pèse, ces jours-ci, on est si sévère. Avez-vous entendu ce que dit le moine ? c'est affreux.

Il s'agit de se divertir, voilà tout. N'y trouvez aucun mal.

FICINO

Monseigneur, en revenant pour la première fois dans cette maison, en m'asseyant à cette table,

j'ai la gorge nouée d'émotion. Je ne peux pas.

ALFONSINA

Ah, je vous surprends ! Vous êtes sensible. Vous êtes enfant, comme les artistes.

Ce n'est rien. Nous avons, grâce au comte Pico, l'esprit le plus docte et le plus rare. Écoutons-le.

PIERRE

Mais je me moque de votre émotion, savez-vous ? Cuverons-nous vingt ans la mort de mon père ? Le monde va son chemin, lui, et ne vous attend pas !

Le Moine, en chaire, éructe tous les dimanches sa haine de cette maison. Les Français sont en marche, on les accueillera bientôt. Ici même, pourquoi pas ? Les Français vous changeront les idées, vous verrez.

Allez, Pico, dites-nous une thèse. Ou Politien nous lira un bout de son Œuvre. C'est un poème Médicis, après tout. On y raconte le grand cortège que Florence fit à mon oncle quand il eut vingt ans, avant de l'égorger quand il en eut vingt-cinq.

Est-ce vrai, cousin ? Insistez, vous ! C'était votre père, enfin, même si vous êtes bâtard.

PICO DELLA MIRANDOLA

Monseigneur, je suis malade.

POLIZIANO

Monseigneur, je ne vous comprends pas.

ALFONSINA

Musiciens, une allemande. Un peu plus fort, qu'en pensez-vous. Peut-être faut-il danser. On dansait aussi au Palais.

PIERRE

Vous êtes infâmes. Je l'ai toujours éprouvé. Une assemblée de grotesques.

ALFONSINA

Pierre, n'insistez pas. On n'a pas toujours, sur l'heure, des philosophes en exercice. La pensée se retire, brusquement, la tête est vide. Je le sais, on me l'a dit.

Ouvrez la danse avec moi.

PIERRE

Mon frère n'a pas vingt ans, il est Cardinal. Mais il a dû quitter Rome, déguisé, confit de frayeur, parce que Borgia l'Espagnol est élu Pape, et n'aime pas la famille !

Le moine voit venir la fin des temps, et s'en régale chaque dimanche, devant les Florentins ensorcelés.

L'armée des Français est en Italie, avec des armes très neuves.

Mais nous, nous avons célébré chaque année l'anniversaire de Platon !

La beauté qui vous rendait si loquace ne vous inspire plus, mon père ? Ma femme est pourtant très belle, regardez. Que dites-vous de son sein ? La ligne en est claire, savante. Je l'embrasse.

ALFONSINA

Arrêtez, Pierre. Vous me faites mal. Vous êtes gentil.

PIERRE

On pense aux bustes que font nos peintres, aujourd'hui, qui dénudent tout.

Mais ce n'est pas sa beauté qui émeut les régions supérieures de votre âme. Et moi, alors ? Où sont vos platoniciennes extases ? Ne suis-je plus du tout adolescent ?

Rappelez-vous cette soirée, il était tard, où devant l'assemblée, vous m'avez pris pour figure, comme un tableau, illustrant votre propos métaphysique de la courbe de mes sourcils, de la couleur de peau que je porte aux joues, de mes boucles noires, devant mon père à la trogne écrasée, laid comme une souche, qui souriait à peine, flottant de bonheur, sous la lumière tremblante des lampes de la table.

Vous piétinez la fête, mes retrouvailles, par votre silence de brutes obstinées.

Vous dites : il ne vaut pas son père, mais vous ne m'aidez pas.

L'apprenti sculpteur, lui aussi, se tait. Je ne peux pas lui en faire reproche

il n'a jamais dit un mot, lui, à la table du Magnifique,

l'enfant de la rue, le jeune ouvrier méritant convié à la table du Magnifique.

Cet hiver, je lui ai commandé une statue de neige, dans la cour. C'était très réussi.

Quelle jouissance étrange que de voir, comme le soleil revenait, les cuisses et les épaules du colosse s'amoinrir et fondre doucement, s'évaporant dans la mort.

UN MESSENGER

Monsieur, la Seigneurie vous mande au Palais.

PIERRE

À cette heure de la soirée ? C'est grave.

Au revoir, fins d'époque. Votre compagnie est à vomir d'ennui.

FICIN

Que disent-ils, là-haut ?

LE MESSENGER

Les Français sont en route, et approchent.

Presque tous sortent.

MICHEL-ANGE BUONARROTI, *dix-neuf ans*

Votre frère est une âme déchirée.

LE CARDINAL JEAN, *même âge*

Il est idiot. Que vas-tu faire ?

MICHEL-ANGE

J'ai peur. Je m'enfuis tout à l'heure dans la Nuit épaisse.

Tout a commencé de se briser quand votre père est mort. Le temps vient où il ne fera pas bon avoir été des vôtres, avoir mangé à votre table et dormi sous votre toit.

Le Moine veut la fin des Médicis. Florence est sous hypnose. Les Français arrivent. Je m'en vais.

4. Séville. Une place publique. Avril 1493.

BARTOLOMÉ DE LAS CASAS, *enfant*

Lorsque l'Amiral est revenu des Indes la première fois, j'avais neuf ans.

Je me rappelle que, ce jour-là, je jouais avec d'autres enfants sur une place de Séville.

Il s'est fait un grand bruit dans les rues, tout le monde s'est mis à courir, les gens criaient :

Colomb, avec sa troupe, traversait la ville sur le chemin du Nord, la Cour l'attendait à Barcelone.

Alors, nous avons vu passer le cortège.
 Difficilement, parce que la foule était très serrée, et on était petits.
 J'ai eu de la chance : mon père s'intéressait beaucoup à cette expédition, il
 était là,
 je suis monté sur ses épaules.

L'Amiral portait ses habits de fête, comme les chevaux. Son regard était droit
 vers l'avant.

On tirait des chariots pleins de richesses : graines, plantes, étoffes, pierres
 précieuses bien en vue,
 et des oiseaux de couleurs royales, empanachés en vert, en bleu,
 poussant des cris secs et rauques comme de vieilles femmes affolées.
 Des marins à pied, fatigués, mais très fiers,
 et puis (la foule soudain taisait les cris, toute coite)
 les hommes,
 les habitants des pays extrêmes, qui prouvaient le voyage, la victoire,
 nus, bruns, vêtus de rien, regards fermés,
 certains portant des masques faits de pierres inconnues et d'arêtes de poisson,
 et, majestueusement, bouquets de plumes bariolées au sommet de la tête.
 Colomb a passé la nuit à Séville, il n'a pas dormi très loin de chez nous,
 et il est reparti, le lendemain.

Barcelone. À la Cour. Mai 93.

ISABELLE

Monsieur l'Archidiacre, nous recevrons l'Amiral²⁴ selon le cérémonial que je
 vous indique.

Les deux trônes seront dressés face à la grande porte. La Cour, répartie en
 deux moitiés, se disposera de chaque côté d'une avenue laissée libre.

Quand le Seigneur Colón fera son entrée, les deux Rois se lèveront et
 s'avanceront vers lui.

FONSECA, *interloqué*

Que Votre Majesté veuille bien m'excuser.

²⁴ Christophe Colomb (ou Colón, dans la graphie espagnole).

ISABELLE

Vous avez entendu. Nous nous lèverons, et irons à lui.
Après le baisemain et quelques paroles cordiales, nous reviendrons au trône, et
quand nous y serons à nouveau,
on présentera pour l'Amiral un tabouret face à nous sur lequel il s'assiéra.

FONSECA, *s'étranglant*

Un tabouret ?

ISABELLE

Précisément. C'est alors que la Cour, se tenant debout comme à l'ordinaire,
dans le plus grand silence, et nos deux Majestés assises, écouterons
ensemble avec ardeur le récit de son extraordinaire aventure.

Les jours prochains, nous confirmerons en Conseil les dignités, charges et
bénéfices que nous lui avons accordés conditionnellement avant son
départ, singulièrement le titre de Vice-Roi, et Gouverneur des Indes.
Après quoi nous concevrons avec lui une nouvelle expédition vers les
terres qu'il a reconnues, que je veux imposante, massive, considérable
avec plus de mille hommes et de nombreux vaisseaux, et qui lèvera
l'ancre au plus vite, avant que d'autres princes (je pense à notre voisin
portugais) n'aient tiré de conséquences précipitées et inopportunes de la
Découverte qui nous appartient.

Cette tâche d'organisation étant très délicate et très urgente, il nous
conviendrait vivement, Monsieur l'Archidiacre de Séville que vous
preniez en charge l'affrètement, les réquisitions et mises en ordre,
(vaisseaux, fournitures et équipages), d'une expédition dont vous
saisissez combien elle nous tient à cœur.

FONSECA, *aplati*

Je me prosterne à deux genoux devant Votre Majesté.

Séville. Sur la place. Été 93.

L'ÉPOUSE

Pedro ! Pedro, écoute-moi ! Vas-tu m'écouter, canaille ?

BARTOLOMÉ

C'est ma mère.

L'OFFICIER DE RECRUTEMENT

Tous les volontaires ayant été entendus, nous déclarons close pour ce jour la liste d'inscription à la...

PEDRO DE LAS CASAS²⁵

Monsieur l'Officier. Je vous prie d'excuser mon retard. (Retenez-la.) Je suis volontaire.

Où faut-il signer, Excellence ?

L'ÉPOUSE

Pedro, ne fais pas ça. Ne fais pas ça, Pedro. Ne l'écoutez pas, Amiral. Il a bu.

L'OFFICIER

Bu ?

PEDRO

Rien. Où puis-je signer, s'il vous plaît ?

L'OFFICIER

Une minute ! Votre nom ?

PEDRO

Pedro de Las Casas.

L'OFFICIER

Age ?

PEDRO

Quarante et un ans.

L'OFFICIER

Métier ?

PEDRO

Marchand.

L'ÉPOUSE

Par la queue dressée du Diable, va-t-on me laisser parler à mon mari ?

PEDRO

Surtout pas. Poursuivez, Colonel.

L'OFFICIER

Vous savez lire, prenez connaissance du règlement.

²⁵ Père de Bartolomé.

PEDRO

Admirable. En conséquence ?

L'OFFICIER

Signez en bas.

PEDRO

Bravo.

L'ÉPOUSE

Non !

L'OFFICIER

Tous les volontaires ayant été entendus, nous déclarons close pour ce jour la liste d'inscription à la deuxième expédition vers les Indes,

PEDRO

Mon épouse, sentez-vous la douceur de ce soir d'été qui tombe ?

Allons bavarder ensemble, sous la feuillée.

BARTOLOMÉ

Et mon père s'est embarqué vers les Indes, dans le deuxième voyage de Colomb. Les années ont passé. J'ai vieilli.

Adolescent :

Le temps allait sa course, comme il va quand on est petit : lentement, lentement. Parfois, on entendait que des bateaux étaient de retour. Pendant quelques jours, la maison devenait nerveuse : on s'attendait, à tout moment, à voir claquer la porte, et lui se profiler dans le cadre, mais, rien.

Les navires qui rentraient nous ramenaient des Indiens, et on prenait l'habitude, peu à peu, de leur démarche muette, de leurs yeux maussades. Les nouvelles des Indes n'étaient pas très bonnes : dur le climat, les maladies impitoyables, peut-être n'y avait-il pas autant d'or qu'on l'avait cru.

Un jour de juin, après trois ans, on vit Colomb lui-même qui rentrait. Le cortège qui parcourut Séville alors était bien différent de l'autre que j'avais vu. L'Amiral portait la robe des moines de Saint-François, rugueuse, sans ornement, sévère, et même la corde pour ceinture. Il faisait route vers Burgos, où les deux rois, de nouveau, l'attendaient, mais mon père n'était toujours pas là.

Burgos. Juin 96.

ISABELLE

Amiral, tout ce qu'on a dit sur votre compte disparaît devant la joie de vous revoir. Racontez, notre Vice-Roi, racontez-nous ce qui s'est passé.

COLOMB, *debout*

Majesté, en arrivant aux Indes pour la seconde fois j'ai découvert une île nouvelle que j'ai baptisée Guadeloupe.

Puis, de retour sur l'Île espagnole, reconnue par moi un an plus tôt, j'ai édifié la première ville chrétienne de l'Inde, Majesté, et elle porte votre nom : Isabelle.

J'ai navigué dans une poussière d'îles, de rocs, d'écueils féroces si beaux, qu'on les voit se dresser en une fantastique végétation pierreuse sur la mer et j'ai appelé cela : le Jardin de la Reine.

J'ai ramené pour vous des richesses très nombreuses, de l'or, des esclaves, maintenant il faut continuer, je dois repartir avec votre ordre, pousser plus loin la gloire et le profit de la Couronne.

ISABELLE

Nous verrons.

FERDINAND

Amiral, comment comprenez-vous que nos sujets, que vous aviez laissés aux Indes après votre premier voyage, aient été tous massacrés ?

COLOMB

J'ai retrouvé la forteresse vide, noire, incendiée.

Ici et là, des cadavres méconnaissables, mais avec des barbes, c'est-à-dire espagnols.

Nos soldats ont terrorisé le voisinage,
(et les Guanahanis pacifiques, mes amis).

Ils se sont battus, entretués pour des femmes indiennes.

Une brutale tribu du Nord, dont le chef est Caonabo,
a pu achever à son aise, dans un carnage, le travail qu'ils avaient bien commencé entre eux.

ISABELLE

Pourquoi tous ces esclaves ? Est-il bien sûr qu'on ait le droit ?

La vente est différée. Des maîtres de théologie doivent dire, selon les Écritures
et le dogme,
si le commerce de ces âmes est permis.

COLOMB

J'ai abordé Guadeloupe et là, nos soldats se sont rendus à terre. Les naturels
n'y sont pas si doux et humbles que dans l'Île espagnole ; ils s'étaient
enfuis, les villages étaient vides. Tout était abandonné, même des
nourrissons qui geignaient, misérables. On a trouvé dans les huttes des
têtes humaines, pendues aux piliers, et sur des braises fumantes, les
débutants d'un repas, jambes et bras d'hommes qui cuisaient encore
lentement. Ceux-là inquiètent la région à cent cinquante lieues autour,
tuent les mâles, châtent les garçons et les engraisent comme chapons
pour la table. Voilà qui j'ai asservi, ou des rebelles qui usaient de force
contre vos Majestés catholiques, et notre Foi. C'est de droit, et le profit
peut être bon pour la Couronne.

FERDINAND

Il y a moins d'or que vous ne le pensiez.

COLOMB

J'ai longé les côtes de Cuba, au plus loin, et je sais maintenant que c'est le
continent, l'Inde, le Cathaye des Merveilles que dit Marco Polo, la
grande Demeure d'Orient, la Chine, comme je l'avais toujours compris.
Tous les marins l'ont juré, par serment devant notaire,
de toute opinion et mémoire de navigateur jamais on n'a pu voir une île aussi
longue, et c'est donc bien le continent qui est là. Avançons dans les
terres. Je trouverai les mines fabuleuses. Je sais trouver.

FERDINAND

Savez-vous ce qu'on a coûté, déjà ?

COLOMB

Que coûtent ces gens de cour qui vous entourent, là ?

J'en vois (après quel mérite ? quel exploit ?) qui vous tirent plus d'or en une
seule année

qu'il n'en faut pour tous mes voyages !

ISABELLE

Amiral, il n'est pas temps de repartir,
nous goûtons si peu encore le délice de vous avoir ici.

Nous ne pourrions pas équiper vos navires
notre flotte, tout entière, est demandée pour un joli voyage.
Voyez Jeanne, que vous connaissez. C'est une belle fille, aujourd'hui.
La voici, dans quelques semaines, qui part se marier dans les Flandres,
avec le prince Philippe de Bourgogne et Habsbourg,
dont le surnom est plaisant, pour une jeune femme
c'est le Beau.

J'ai voulu qu'elle embarque, entendez bien, sur une flotte de cent vaisseaux,
et vingt mille hommes l'escorteront.

La saison est à la fête, Amiral.

Vous avez droit à la plus grande considération des deux Royaumes
pour le service que déjà vous nous rendez.

Séville. Dans la maison des Las Casas. Automne 99.

BARTOLOMÉ

Encore trois ans ont passé.

Un soir, on a vu claquer la porte, une grande silhouette arquée se profiler dans
le cadre,
c'était lui.

L'ÉPOUSE

Par la Sainte Croix et les Douze Stations du Calvaire.

PEDRO

Ma femme. Mon épaisse. Mon arrondie.

Bartolomé ? Difficile à croire.

Je m'assois. Je veux boire de l'eau
dans le grand broc portant motifs fleuris et dont l'anse est cassée.

Bartolomé, voilà pour toi.

Une vraie fleur des Indes, qui a séché dans mon livre.

Une étoffe. Ce grain d'or est pour ta mère, elle le portera sur l'oreille.

Regarde ce garçon. C'est un Indien, je l'appelle Enrique, je te l'offre (il
t'appartient, il doit te servir).

Mon épouse, je veux vous parler là-haut, dans la chambre propre
qui a patienté longtemps, qui est prête

pour moi.

L'ÉPOUSE

O le noiraud, le madré.

Quelle est cette farce, Pedro, où je vais le mettre ? Un perroquet était mieux.

Il n'y a pas la place. Bartolomé ramène, l'après-midi, une moitié de la
jeunesse de Séville, pour la tranche de pain.

Je ne peux pas.

PEDRO

Laissons ça, pouliche. Viens là-haut.

L'ÉPOUSE

Et comment sont les gens, aux Indes ? Ils ne vivent pas comme nous.

Dorment le jour, mangent la nuit, tu vas voir.

Est-ce qu'il n'est pas couvert de bêtes ? Est-ce qu'il n'est pas malade ?

Je ne veux pas. Sortez, Monsieur. C'est un foyer chrétien.

PEDRO

Viens, Serafina.

L'ÉPOUSE

Voyez la tête qu'il nous fait. Il ne sait pas parler, peut-être.

Mon Dieu, c'est une malédiction.

Ce n'est pas habituel, cette mine, il a quelque chose.

Tu as faim, petit. Viens, viens voir Serafina, la tranche de pain.

Tu veux du miel. Ah, tu ignores. Il n'y a pas de Miel en Afrique. Goûte ça,
Chinois. Il faudra me coiffer ces touffes.

PEDRO

Assez. On s'envole.

L'ÉPOUSE

Mais que fais-tu ? Pedro, devant les enfants.

Seigneur, je n'ai pas dix-huit ans, on dirait, pour me faire ravir comme une
princesse.

Il faut bien que je donne du pain aux petits, Bartolomé n'a rien eu.

C'est un roman, on m'enlève. Tu es beau, mon mari, c'est bien.

BARTOLOMÉ

Tu ne sais pas l'espagnol. Je vais t'apprendre.

La table. La table.

Le coffre. La vaisselle des jours ordinaires, et la vaisselle des jours de fête. La vaisselle.

L'eau qui nous lave, et qu'on boit. Le pain. Le pain.

La Croix du Christ, le Corps du Christ. Il est né il y a mille quatre cent quatre-vingt-dix-neuf ans. Mille quatre cent quatre-vingt-dix-neuf.

L'an prochain, cela fera mille cinq cents. On attend des événements dans le monde.

La fenêtre. La fenêtre. La place centrale de Séville. L'Espagne au loin. L'Espagne.

Allons voir la ville. Sortons, Rique.

5. Gand. Le Prinsenhof, palais des Princes. Une fête à la cour du Duc de Bourgogne. 24 février 1500.

LE DUC, PHILIPPE²⁶, *un peu ivre*
Dansez, Flamands !

Entre Bruges et Anvers, la vie est bonne.

Nous voici dans l'an quinze centième, et il ne se produit rien. Ma femme est très enceinte. Accouchera demain ? Cette nuit ?

Elle dort, l'Espagnole. Je veux qu'elle repose, et elle le finira bien. C'est important, la fin.

Dites-vous, Monsieur, que cet enfant, par son grand-père – mon père –, est l'un des héritiers de l'empire d'Allemagne, du Roi des Romains et par sa mère, qui dort, infant des maisons de Castille, d'Aragon. Beaucoup de couronnes.

Et il va naître avec le siècle !

Dansez ! J'ai pourvu aux tonneaux, à la chère. La fête est belle, comme la Flandre.

Voyez l'Europe, Monsieur. Ma mère était Bourgogne, mon père Allemagne, et moi ?

Je suis en Flandre – puissante plaine coulant sous les brumes, épousaille avec

²⁶ Philippe, dit le Beau, époux de Jeanne qui sera dite la Folle (fille d'Isabelle et Ferdinand), tous deux parents de Charles, qui sera le futur Charles-Quint.

les mers, prodiges, fantômes du Nord –
et j’y règne.

*

UN SEIGNEUR

Florence était comme ensorcelée, folle. Le moine parlait à la foule captive, qui
croyait venu le Jour du Jugement,
et pensait voir la foudre la plus ardente se tenir dans son poing et jaillir de sa
bouche.

Il maudissait le monde, la Sainte Église. On a brûlé des livres, des écrits grecs
des origines.

Les enfants rassemblés autour du bûcher – il avait enrôlé des enfants –
y ont jeté avec des vêtements de femmes, des parures,
des manuscrits, un peu de la sagesse des Anciens qui nous était revenue de
Byzance.

UN AUTRE

Mais la simonie, les vices de Rome, les richesses coupables ?

LE PREMIER

Bien sûr. Nous l’avons tous écouté. Nous buvions une sorte de pureté dans ses
paroles.

*

UNE BOURGEOISE

Ce sont les Anglais. Le drap anglais est partout. Bruges s’étrangle. Les
comptoirs ferment.

Les Anglais vendent jusqu’en Allemagne (ils voyagent à pied sec), et à
Cologne on le prend à demi-prix du nôtre.

Des Flamands sont découragés. Dans des villages, on fait des étoffes
mineures, qu’on place. La grande draperie n’est plus rien.

UNE AUTRE

Que ferez-vous ?

LE MARI

Je n’attendrai pas la ruine. Je ne suis pas de ceux qui font leurs comptes quand
tout est perdu.

UN DANSEUR

Le temps vient ! Quinze siècles ont volé vers les trônes du Ciel. En Flandre,

on danse, on boit, on rit !

*

UN INTENDANT
Princesse !

JEANNE, *enceinte*
Hé, je serai de la fête. Où est le Duc ?

L'INTENDANT
Je crois qu'il danse.

JEANNE
Où est-il ? La fête est compacte, on passe mal. Quel bruit !

L'INTENDANT
Vous serez fatiguée.

JEANNE
En Espagne, les femmes grosses ne sont pas mourantes. Ou on les veille.
Là-haut, il fait noir, je suis seule. La maison est vide.

L'INTENDANT
Je crains la colère de Philippe.

JEANNE
Moi aussi.

PHILIPPE, *arrivant*
Vous avez forcé ma consigne.

JEANNE
Je ne danserai pas. Je vais m'asseoir près des lumières, et regarder la noblesse.
J'irai tout à l'heure.

UN DANSEUR
Sentez-vous la liesse qui redouble ? Il y a une heure très exacte où cela touche
un sommet. Maintenant ? Monterons-nous encore ?

*

UN JEUNE HOMME
Êtes-vous hiéronymite ?

UN AUTRE
Pourquoi pas ?

LE PREMIER

Adamite ? Du Libre Esprit ?

L'AUTRE

Moins fort. C'est défendu.

LE PREMIER

Est-il du Libre Esprit ? Le savez-vous ? Il ne veut rien nous apprendre.

L'AUTRE

Assez. Toute la compagnie ne te voit pas rire.

LE PREMIER

Je ne ris pas. Les adamites me plaisent.

UN TROISIEME

Qu'est-ce que c'est ?

*

L'INTENDANT

Le Duc veut vous commander un Jugement dernier.

LE PEINTRE

comique ?

L'INTENDANT

Un Jugement. Les Bienheureux, les Damnés.

LE PEINTRE

mais comique ?

L'INTENDANT

Une Annonciation, peut-être. Il préférera peut-être une Annonciation.

*

LE PREMIER JEUNE HOMME

Il faut retrouver en nous la complexion adamitique. Adam était homme et
femme, avant la séparation.

Quelque chose de cette unité primordiale persiste en chacun,
qui est innocence pure, ignorance, congé au péché,
impuissance à nuire et à toute douleur.

UN AUTRE

Le plaisir de la chair est une retrouvaille. L'Amour ouvre une accession

directe aux joies édéniques. Le Paradis est ici.

UN AUTRE

Je veux qu'on mortifie ce clergé stupide, ces moines sacrilèges,
les corrompus, les simoniaques,
vendeurs, monnayeurs de la Passion du Christ au lieu de l'aimer.

LE PREMIER

Laissez faire, laissez faire ! Quelque chose de nouveau a passé sur la Flandre.
Le confort se défait. L'assurance bête, la paix grasse et plantureuse se
craquèlent.

Les coffres sont éventés, les chambres s'ouvrent, le vent fait chuter les portes.

Vive le grand vent de la Flandre !

Vive le siècle !

CRIS

Vive le siècle !

LE PREMIER

Bénis, bienheureux soient les cinq, les quinze siècles qui commencent.

QUELQU'UN

Le Jugement viendra plus tôt.

*

UNE DAME

Qui est ce Juif ?

UNE AUTRE

Il est chrétien. Le Prince Philippe assistait à son baptême, à 'sHertogenbosch.

UNE AUTRE

Pour combien de temps ?

JEANNE

Il l'a baisée ! Je l'ai vu qui la baisait !

LE JEUNE HOMME

Tous se rejoignent ! Les divisés se rassemblent !

JEANNE

Il me boucle là-haut pour se distraire. Il fait le galant, il baise.

Où est-elle, la frisée, la cuisse frisonne. Je veux voir le museau.

L'INTENDANT

S'il vous plaît. Princesse, princesse.

UNE FEMME

Quede, quede, niña.

UNE AUTRE

Que se va a matarla.

UNE AUTRE

Y que se va a parir.

UNE BOURGEOISE

Qu'est-ce qu'elle a ?

LE MARI, *en conversation*

Le drap anglais se déchire. Il s'effile.

LE JEUNE HOMME

Aïe ! Attention aux petites sources rouges.

JEANNE, *trouvant sa rivale*

Tiens.

Elle lui donne un coup de ciseau au visage. L'autre hurle et tombe.

PHILIPPE, *survient*

Quoi, encore ? Elle est folle ! Je sais qu'elle est folle.

Ça se voit. Moi, je le vois. Ça se touche, ça se sent. Idiote, furieuse, maniaque
jument dérangée d'Espagne.

Il la frappe, méchamment.

Ça suffit. Dansez.

C'est une cure. Elle est folle. Il faut chasser les humeurs, les démons. Il faut
des coups.

Qu'on danse. C'est fête au Palais. Quand elle aura fini de pleurer, qu'on la
remonte là-haut. Musique.

*

UN MARCHAND

Depuis vingt ans, le port de Bruges s'enfonce dans les sables. Plus un bateau
n'entrera.

UN AUTRE

Et après ? Anvers est bon. Le commerce croît.

LE PREMIER

Allez ! C'est la Flandre qui s'enlise.

LE SECOND

Pourquoi dites-vous ça ? Êtes-vous anglais ? italien ?

LE PREMIER

Ça change ! Ça change !

*

JEANNE

J'ai mal. Je ris, parce que je sais ce qui arrive. *No temas*. C'est le terme.

UNE FEMME

Au secours ! Elle accouche.

JEANNE, *elle rit, et pleure*

Voyez-vous, le petit roi qui est là veut passer maintenant. Salut, mon petit.

Sois gentil avec maman.

UNE FEMME

À l'aide !

L'INTENDANT

Portez-la dans un lieu tranquille.

DES FEMMES

Où ? Où doit-on aller ?

L'INTENDANT

Par ici.

DES CURIEUX

Racontez, racontez !

UNE FEMME

On a conduit la princesse au cabinet d'aisance !

QUELQU'UN

Que se passe-t-il ?

UN FOU DE COUR, *avec grelots*

L'Europe accueille son futur prince dans le chiotte !

L'Europe a trouvé un berceau, un lit royal : le chiotte !

UN MAGE

C'est la matrice. C'est le cloaque sombre où bout la marmite du monde.

Dieu a fait l'homme dans la glaise, terre meuble : *adâma*.

Adâma.

6. Rome. La place Saint-Pierre, envahie par la foule. Le trône pontifical, dressé en plein air. Le Pape : Alexandre VI, Borgia²⁷. Autour du trône, dignitaires de l'Église et familiers du Vatican. Pas loin, une hôtellerie, bondée. 26 février 1500.

UN CRI

Le voilà !

ALEXANDRE

Seigneur, protégez-le. Prenez dans mon destin une part de grâce, un peu de la
joie qui me revient,
et qu'il soit vivant, et heureux.

QUELQU'UN, *perché*

Il a quitté le Château, il avance !

C'est loin, mais je vois bien son pourpoint, sa silhouette à cheval, sa haute
taille !

Il est beau ! Il est beau !

UN ALLEMAND

Quel pays !

UN PROCHE DU PAPE

Tout le peuple est là. Et jamais on n'a vu autant de pèlerins à Rome.

Des Hongrois, des Flamands, des Anglais.

Combien sont-ils, venus ici pour l'ouverture de la Porte, pour le Pardon, la
grande Indulgence,
et pour saluer le siècle aussi !

²⁷ Il faut s'habituer, à la lecture de la pièce, à la rotation très rapide des Papes. Ils accèdent plutôt à la fonction assez âgés, et la mortalité étant ce qu'elle est à l'époque, leurs règnes sont souvent très brefs. Durant sa vie adulte, Michel-Ange aura affaire à onze souverains pontifes successifs.

Sainteté, quelle foule !

*

Dans l'hôtellerie.

L'HÔTELIER

Les fêtes du Jubilé de l'an quinze-centième de Notre-Seigneur battent leur plein depuis trois mois. Les pèlerins continuent de pleuvoir tous les jours.

Où va-t-on les mettre ?

LE RECTEUR

Ouvrez vos greniers, vos caves.

L'HÔTELIER

Au grenier, j'ai une quinzaine d'étudiants en conserve, empilés entre les sacs et prêts à être consommés en lasagnes.

Toutes les nuits, il faut pousser les tables pour faire dormir dans la salle commune.

LE RECTEUR

Mais on vous paie ! Cessez de vous plaindre ! Huit Allemands m'arrivent de Bologne. Il faut les faire dormir. Débrouillez-vous.

L'HÔTELIER

De Pologne ?

LE RECTEUR

De Bologne !

*

UN CARDINAL, *dans l'entourage du Pape*

C'est très beau. C'est unique. La plus belle pièce qui soit à Rome, c'est vrai. Que ferez-vous, après cela ?

MICHEL-ANGE

Je ne sais pas. Je suis heureux, mais vide.

J'ai mis un an à tailler ce groupe, et aujourd'hui je ne me ressemble plus.

La Vierge me hante.

Je vais partir.

LE CARDINAL

Maintenant ? C'est une mauvaise idée. Il faut cueillir votre victoire.

MICHEL-ANGE

Peut-être à Florence : c'est chez moi. Maintenant que la ville est plus calme.

LE CARDINAL

Ne dites pas cela sur ce ton. Le Moine est tombé dans le bûcher qu'il a élevé
lui-même : il a brûlé. C'est lui qui a allumé ces violences.

Je ne comprends pas la faveur que ce fou a pu trouver auprès de quelques
artistes.

Il aurait mis votre Pietà dans le feu, ou l'aurait fait casser à coups de barre.
Quel regret avez-vous ?

MICHEL-ANGE

Aucun. Florence est ma ville. Quelque chose me manque. J'ai envie d'aller là-
bas.

LE CARDINAL

Allons, ce n'est pas bien loin.

*

LE RECTEUR, *dans l'hôtellerie*

Entrez, jeunesse. C'est la meilleure auberge de Rome.

UN ALLEMAND

Quel pays. Quelle époque de prodiges. Quelles gens.

QUELQU'UN, *dehors*

Il avance, il avance ! C'est très lent, parce que la foule fait presse autour de
son cheval. Du peuple arrive encore des quartiers.

ALEXANDRE

Bénissez-le, et soyez béni en retour de me le ramener ainsi, comme chaque
fois. Mon cœur déborde.

LE RECTEUR

C'est la Nation allemande des étudiants de Bologne. Ils sont les hôtes de
l'Italie : Messieurs, accueillez-les dignement.

L'HÔTELIER

Ouais. Si vous en avez d'autres, il me reste quelques places dans le four.
Entrez, les enfants.

UN BUVEUR

Vous êtes allemand ?

COPERNIC

Non. Je suis inscrit à la Nation allemande de l'Université de Bologne. Mais je ne suis pas allemand. Je suis polonais.

L'HÔTELIER

Bolonais ?

COPERNIC

Polonais.

LE BUVEUR

Polonais !... C'est loin ?

COPERNIC

Très loin. Il faut quinze journées de voyage.

LE BUVEUR

Quinze journées !... Au Nord ?

COPERNIC

Oui, vers le Nord. C'est plus loin que l'Allemagne.

LE BUVEUR

Plus loin !...

*

UN SEIGNEUR

Buonarroti, j'ai vu la Pietà. C'est colossal.

Mais comme elle est jeune, la mère.

MICHEL-ANGE

C'est un défaut ?

LE SEIGNEUR

Pas du tout. On m'a dit vos arguments : ils sont beaux.

Voulez-vous une confidence ? Quand j'ai vu le bloc, je n'ai pas remarqué.

*

QUELQU'UN, *sur la place*

Il est arrivé à Saint-Pierre, le cortège est immobile. Il va descendre de cheval.

LE SEIGNEUR, *dans le cortège*
C'est un beau jour, pour le Borgia.

COPERNIC, *dans l'hôtellerie*
Pour qui sont les cris qu'on entend ?

UN CONVIVE
César, duc de Valence, revient de campagne. Il a pris Forli et Imola. La
puissance pontificale s'étend.

ALEXANDRE, *sur son trône*
Han, han.

UN CARDINAL
Je supplie Sa Sainteté de ne pas céder à l'excitation. C'est pour le cœur. Je
sais que les Borgia sont solides.

ALEXANDRE
Xi, xi. Cr, cr.

QUELQU'UN, *sur la place*
Il monte ! Le Pape s'est levé !

ALEXANDRE
Je t'embrasse. *Hijo, hijo, mio. Gracias a Dios, gracias.*

CÉSAR
Padre, padre. Gracias a Dios que usted me ciña en sus brazos.

COPERNIC, *dans l'hôtellerie*
C'est une très grande victoire, pour le Saint-Père ?

LE CONVIVE
Non. Mais c'est son fils.

ALEXANDRE, *rassis, sur le trône*
Dans quel ordre verrons-nous les épreuves ?

LE CONVIVE, *à Copernic*
On a prévu plusieurs courses, pour égayer la ville.
D'abord, une course de Juifs. Après, on fera courir les vieillards. Puis, les
chevaux à cru, les pouliches, les ânes, les buffles. C'est très bien, les
buffles.

C'est la grande fête du Jubilé, de l'indulgence plénière, du pardon.
Demain, le cortège du triomphe de César Borgia, duc de Valence, quittera la

Piazza Navona, traversera la cité, rejoindra Saint-Pierre, où le Pontife le verra,
 si ému qu'il ordonnera de le faire passer une seconde fois devant lui,
 secoué de joie, saisi d'amour,
 tremblant, pleurant face à la ville et au monde,
 debout devant son trône, gigantesque et fragile vieillard s'appuyant sur sa crosse.

L'HÔTELIER
 Sur sa grosse ?

7. Cet hiver-là, la Cour était à Grenade. 17 décembre 1500.

COLOMB
 En naviguant d'Espagne aux Indes,
 chaque fois que j'ai dépassé de cent lieues les Açores, vers le Couchant,
 j'ai trouvé un grand changement dans le ciel, la chaleur de l'air et l'aspect des eaux.
 Les aiguilles aimantées, au lieu du nord-est, déclinaient soudain au nord-ouest,
 d'un bon quart (tout aussitôt, comme on passe une crête),
 la mer se couvrait d'une herbe qui semble des ramilles de pin, et porte des fruits,
 d'un coup, elle était paisible, étale.
 L'air était très doux et ne variait pas,
 l'Étoile du Nord décrivait un cercle de cinq degrés,
 d'un côté des Gardes, puis de l'autre.

En voici l'explication.
 Le monde – terre et eau – n'est pas sphérique, comme je l'ai toujours lu.
 Il est de la forme d'une poire.
 Ou bien : c'est une balle toute ronde qui porterait sur son côté comme un téton de femme.
 Ptolémée, et les autres, ont décrit le seul hémisphère qu'ils ont connu, où ils vivaient : il est rond.
 Ils en ont déduit que l'autre hémisphère, où nul n'avait jamais voyagé avant que vos Altesses l'ordonnent, était rond aussi,

ce qui est faux.

À cent lieues au Couchant des Açores, on franchit cette limite (les aiguilles s'inversent),

après, on s'élève peu à peu, sur les pentes du téton.

Près de la Trinité, que j'ai touchée et reconnue pour vos Couronnes catholiques lors de ce troisième voyage,

entre l'île et la terre ferme (le continent, l'Inde, que j'ai vu et où mes hommes ont abordé)

il se trouve que des courants très violents se croisent et se combattent, en de terribles rumeurs et mugissements.

J'en parle, et je sens encore l'horreur de ces motions marines, de ces furies, et de la frayeur que mon bateau ne chavire quand les flux viendraient dessous.

J'ai passé. Le lendemain, il est arrivé, par hasard, qu'on a puisé de l'eau et qu'on l'a trouvée douce.

J'ai compris alors que ces courants qui se heurtaient sans cesse étaient la lutte de l'eau douce des grands fleuves contre l'eau salée des grands fonds.

Mais jamais on n'a vu les fleuves avancer si loin dans la mer : il faut une énorme puissance.

Je puis donc dire que cette eau chute et roule depuis les pentes d'une éminence extrême, d'une hauteur sans égale,

c'est-à-dire du sommet de cet autre hémisphère, du bout de la poire que fait le monde.

L'Écriture sainte porte témoignage que Notre-Seigneur fit le Paradis Terrestre, qu'il y fit croître l'arbre de vie,

et que là, sourd une fontaine d'où naissent les quatre grands fleuves

Gange, Tigre, Euphrate,

et le Nil.

Je n'ai pas lu, ni vu sur aucune mappemonde,

qu'on ait situé la place de ce Paradis.

Je l'ai trouvé pour vos Altesses, ce lieu d'où furent chassés Adam et sa Femme.

Il est aux Indes, à la fin de l'Orient, devant la mer, face à l'île de La Trinité.

ISABELLE

Mon Amiral, mon Christophe,
 on vous reproche beaucoup, vos ennemis sont nombreux.
 Cette fois, c'est chargés de chaînes que vous êtes revenus des Indes, vous et
 vos deux frères,
 mes ordres en ceci ont été dépassés et pervertis.
 J'avais seulement demandé qu'on m'informe et fasse la lumière
 sur de certaines questions que pose votre gouvernement, là-bas.
 Vous pourrez donc repartir, avec ma confiance j'ai ordonné qu'on vous fasse
 réparation du préjudice,
 et vous entendez présentement que la Reine, sur tout ceci,
 éprouve du regret.

Mais je veux que vous changiez, sur un point.
 Ne faites plus d'esclaves, Colomb.
 Ne m'envoyez plus ces vaisseaux d'esclaves.
 Les naturels des Indes sont mes sujets, mes sujets sont des êtres libres,
 qui doivent obéissance à la Couronne de Castille,
 et non à des propriétaires, ou des marchands.
 Je veux que ceux qui sont venus en Espagne soient renvoyés à leurs provinces,
 et que les navires, au plus tôt, pleins de leurs troupes déliées,
 quittent nos rivages, et les reconduisent au-delà de l'océan.
 Ceci est mon intention très chère. Il me déplairait extrêmement, Christophe,
 qu'il y soit à nouveau contredit.

Séville.

BARTOLOMÉ

Au revoir, Enrique, mon compagnon. Quelque chose est venu dans cette
 maison, avec toi, que je n'oublierai plus jamais.
 Attends-moi aux Indes, je vais venir,
 c'est bientôt que je te rejoins.

*8. Medina del Campo. Au cœur de la Castille rocheuse. La chambre de
 Jeanne. 1503.*

UNE SUIVANTE

Un marchand florentin, très aimé de votre père, M. Vespuce, a dit que ce ne sont pas les Indes, mais un continent nouveau, tout à fait inconnu.

JEANNE

Un continent nouveau ? Comme le monde est bousculé. Tout se déplace. Avons-nous bien eu raison de vaincre les Arabes ?

LA SUIVANTE

Que dirait votre mère ? Et l'Espagne, Jeanne ?

JEANNE

L'Espagne est trop grande. C'est la Castille qui me plaît.

LA SUIVANTE

Mais vous êtes héritière des deux couronnes !...

UNE FEMME, *annonce*

Le Duc.

PHILIPPE, *arrivant*

Comment est-elle ?

LA SUIVANTE

Mal. Elle ne dort plus.

PHILIPPE

Elle a mangé ?

LA SUIVANTE

Presque rien.

Elle est malheureuse. Soyez gentil.

PHILIPPE, *approche*

Jeanne.

JEANNE

Je voulais être une petite fille de Castille, comme a été maman.

Et vivre là, dans ces montagnes.

Mais nous avons gagné Grenade, et le royaume est devenu trop vaste.

Voyez, Philippe : mon frère, l'héritier, est mort (un très beau jeune homme, vous vous souvenez), et j'ai maintenant les héritages sur la tête.

Ma mère ne va pas bien. Sa vie à cheval lui revient dans les hanches.

Mon fils aîné, qui a trois ans, est en Flandre. Je ne le vois pas, il est loin.

Et vous venez m'annoncer votre départ pour là-bas aussi.
 Pour quoi faire ? Restez ici. Venez dormir à mes côtés.
 Je suffoque de solitude. J'ai peur.
 Mon étage est immense, il y a des bruits incontrôlés.

PHILIPPE

Venez, Jeanne. Vous verrez votre fils.

JEANNE

Je suis enceinte, comme tout le temps. C'est lourd.
 Le voyage est long, la mer me fait peur.
 Et puis la Flandre.
 J'aime les pentes sèches et brutales de Castille, les jaunes cailloux,
 les vallées arides, ensommeillées dans la chaleur d'après-midi,
 les arbres si rares qu'ils se font peur, comme des silhouettes dans un palais
 vide,
 les arbres tordus comme des danseuses, bras en l'air,
 la Castille,
 profonde, froide et brûlante,
 encaissée, miraculeuse.

PHILIPPE

Au revoir.
 Essayez de prendre vos repas. On peut se calmer si on veut.
 Le voulez-vous ?

JEANNE

Voilà donc ma vie.
 Mon mari s'en va en Flandre, où les femmes sont grasses, comme les prés et
 les vaches.
 Ma mère se meurt. Mon fils est loin. Mon frère nous a quittés : il faisait un
 meilleur héritier que moi.
 Mon destin s'écartèle. Savez-vous qu'un Italien prétend que Colomb s'est
 trompé ?
 J'ai vu les Indiens. Ils sont doux. Les marins vont partout, maintenant. Il en
 revient chaque mois de terres nouvelles.
 Levant, Couchant : tout se recoupe. Ils veulent de l'or, font des livres.
 Je ne sais pas si nous avons eu raison de gagner Grenade.

Voulez-vous rester avec moi, Philippe ? Voulez-vous dormir à mes côtés ?

PHILIPPE

Je suis une bête des bois. Je cours.
Bon sommeil, petite.

Il va vers la sortie.

LA SUIVANTE

Vous la tuerez.

PHILIPPE

Elle va mourir, sans mon aide.
Elle est folle.
Vous vous obstinez à ne pas voir qu'elle est folle.

9. Dans la forêt de Stotternheim, la nuit. 2 juillet 1505.

MARTIN LUTHER, *marchant*

La ville d'Erfurt, où je vais à pied cette nuit, est un bordel, et une brasserie.
Nous, Allemands, avons cela au ventre : les femmes et la bière.

Or, la bière est une boisson épaisse.

Le vin du Rhin est léger, aux fumées blondes,
la bière nous enroule dans des courbes inférieures.

Je suis maître. Je suis maître : maître aux arts.

Je vais étudier le droit : bientôt.

Je pensais bien voir le sourire de mon père. Hé, mon père allemand, ton fils va
bien aux études : je suis maître.

Hans Luther ne sourit pas. Il voit que son fils sera bientôt juriste. Il en pète de
joie, il explose : il sourit par le cul.

Il n'a trouvé que cette fantaisie de se mettre à me vouvoyer : de respect. Il
peut me cogner encore, si je lui déplais, mais il me dira vous.

Il fait chaud. Les nuages sont lourds.

La forêt souffle et se tasse.

L'inquiétude court. Crapauds et grives se répondent.

Comme je comprends cette société nombreuse et bruyante qui babille sous les
feuilles.

Faut-il être méchant pour chasser.

Que dit le Christ de tout cela ? Jésus, comment vois-tu l'Allemagne ?
 Comment nous jugeras-tu quand nous serons devant toi ?
 Nos fautes sont trop lourdes. Qui pourra se sauver ?
 Dieu, que le Paradis doit être vide.
 Où sont les justes ? Y a-t-il un juste à Erfurt ?
 Pas moi, toujours. Les femmes me tiennent au ventre, et la bière.
 J'ai peur.

Vient l'orage.

Ah. Déjà la Grande Explication, l'Audience ?
 Je ne suis pas prêt.
 Les arbres sont blancs. La nuit se raidit et s'enflamme.
 Ah. Tu grondes, la terre, tu t'insurges.
 Ah. La colère majeure, le Feu Divin qui descend.

Quinze jours plus tard, à Erfurt. Une réunion d'amis.

La foudre est tombée, tout près de moi, un chêne a brûlé,
 un grand arbre serein et vaste.
 Quel souvenir. Cette silhouette protectrice et large que je connais bien,
 redessinée par les hautes flammes,
 comme j'imagine le Monde quand il sera jugé,
 toutes ses lignes, toutes ses courbures en feu.

L'AMI

Martin, je me déssole.

MARTIN

Alors un cri s'est jeté hors de mon ventre.
 J'ai dit : Sainte Anne, protège-moi, et je me ferai moine.
 Je ne l'ai pas voulu. C'est une clameur née de là, du sang, qui m'a défoncé la
 gorge et s'est gueulée dans ma bouche.
 On ne revient pas sur un vœu.
 Ou la malédiction est sûre, on est si fragiles déjà, si abîmés.
 Et puis, qui a parlé ? C'est comme un ordre.
 J'obéis.

L'AMI

Martin, Martin.

Tu étais seulement sur le chemin de retour d'une visite à ta famille,
que je t'avais déconseillée parce que je sais que ta famille ne te vaut rien et
que chaque fois tu nous reviens en miettes.

Il faisait nuit dans la forêt, tu étais seul. La foudre est tombée, voilà tout.

Tu ne peux pas boucler ta vie entière, pour ça.

Valladolid.

COLOMB, *sur son lit de mort*

Ils disent des mensonges. C'est l'Inde que j'ai trouvée.

Tous les marins l'ont juré, reconnu devant notaire : le bras de terre est trop
long pour former une île. C'est le continent.

Bien sûr la troisième fois je ne suis pas descendu, mes marins seuls sont allés
à terre ;

mais j'étais malade, mes yeux brûlaient, je ne voyais rien,

j'avais la fièvre, je ne me tenais pas debout.

Ils en parlent depuis la Cour, à table, disant il fallait faire autre chose, ils
sifflent aux oreilles des Souverains.

Mais dans le brasier, parmi les insectes, sans eau, avec la fièvre et les yeux qui
brûlent, ils ne sont pas là, ils ne sont pas là.

C'est la Chine que j'ai touchée. La terre du Grand Khan, que dit Marco Polo.

Il y a l'or, il y a l'Empire. Et les Hauteurs du Paradis.

Le Sommet primitif et fruité où notre ancêtre vécut avant la faute.

La douce Montagne, l'Espace tranquille.

Le Jardin.

Erfurt.

MARTIN

Je n'ai pas peur de la mort. C'est la damnation qui m'épouvante.

J'ai compris que j'allais paraître devant le Christ chargé de toutes mes fautes,
sans la pénitence, sans le sacrement,

et je ne pouvais pas être sauvé.

J'ai vu devant moi une grande porte largement béante,

et, très distinctement, l'autre côté, les contours, les couleurs ;

c'est le pays du Jugement, où on entre comme on est, comme on vaut.

Quelqu'un m'attendait dont je n'ai pas vu le visage (c'est peut-être ma chance)

mais j'ai su que j'étais peu pauvrement pourvu, lourdement grevé.
Je ne veux pas franchir cette porte, ces battants de bois, ces dorures,
sans avoir expié ma part.

Burgos.

LA SUIVANTE

Princesse, il a pris une mauvaise fièvre. Cela, vous devez l'admettre.

Il a été emporté, en six jours. Lui si fort, si bien taillé.

Qui aurait résisté ? Pas même un bœuf.

Personne ne sait ce que Dieu a voulu. C'est trop mystérieux, on ne peut pas comprendre.

Il n'a pas tenu six jours.

JEANNE

Que je me laisse reprendre mon époux ?

À peine rappelé de Flandre,

et moi grosse à nouveau, et on me le prendrait ?

Mais non ! Ma mère partie, mon frère parti, et puis mon époux ? Mais non !

À l'œuvre, Castillane. Mire, mire, Maman, de là-haut.

La mort n'est rien. La Flandre était pire.

Qu'on appelle mon médecin, le chartreux qui me conseille.

Allez, les femmes, la chétive se dresse, la branlante. Je ne suis pas morte, moi.

Malade, oui. Affamée, vacillante, oui.

Folle, oui.

Mais pas morte.

Erfurt.

L'AMI

Nous, Allemands, avons la manie de l'expiation.

Tout est faute, charge, tout est à payer.

Il est d'autres peuples, dont la vie est plus légère.

Nous attendions la quinze-centième année, elle est venue.

Le monde est toujours le monde : les femmes, la bière, les fautes,

et la joie, la sainte joie, le rire divin, les fêtes,

le content, Martin, le content.

J'étais à Rome pour le Jubilé. On a fait ripaille pendant des semaines. On était

innombrables.

Il paraît que le fils du Pape a tué son frère. Les moines ont baisé comme des taureaux pour fêter le siècle.

Et j'ai couché dix nuits dans la rue, en juillet (l'auberge était pleine), je m'endormais, le dos sur la pierre, la tête dans le ciel, regardant clignoter lentement le carrousel des étoiles.

Tu aimes chanter à table et boire sans fin, rentrer chez toi en cognant les murs, en maudissant les rues désertes et le peuple traqué, tu feras un pauvre faux moine bandant de tristesse et de solitude, ou un rebelle.

N'y va pas, Martin, n'y va pas.

JEANNE, *Burgos*

Viens là, médecin. Que dis-tu de mon mari ?

LE MAGE

On sait des cas où le mort ne meurt pas.

J'ai soigné un prince qui s'est réveillé après quatorze ans.

Mais quatorze, c'est deux fois sept. Ceci dépend du nombre, et de l'astre.

Il faudrait calculer.

JEANNE

Le Mort ne meurt pas. Il plonge, il se tait.

Qui dit que l'arbre est tué en novembre ? Et son superbe retour à la fin de l'hiver, sa revenue ?

Maintenant c'est l'automne : le monde flétrit. Et Philippe aussi est un arbre.

Vous ne l'enterrerez pas. Arrière, corbeaux ! Philippe revient dans quatorze jours. Peut-être quatorze siècles (mais je suis là).

Qu'on me donne un chariot. Je prends le cercueil avec moi – c'est le lit de l'époux – et je l'emmène.

J'attends la nuit : les morts ne voyagent pas le jour.

Je me tiens à ses côtés, accroupie. On ne me le volera pas. Si je dois dormir, je couche dessus.

Quand il faut, je l'entrouvre ; hop, il est toujours là. Et je voyage !

Je m'enfonce dans la Castille, ma tanière. Vive la nuit.

COLOMB, *Valladolid*

Dieu m'a toujours éclairé.

Maintenant je vois la suite : Jérusalem. L'Espagne va libérer le Sépulcre.
 Il faut une seule foi. L'Esprit œuvre aussi chez les Maures, et les Juifs.
 Il faut une seule église, parce qu'il n'y a qu'un seul Dieu.
 Augustin prévoit la fin du monde pour l'an sept mille. Depuis la Création,
 nous en sommes à six mille huit cent quarante-cinq.
 Donc, il reste cent cinquante-cinq ans pour que toutes les prophéties se réalisent.
 C'est pourquoi le Seigneur va plus vite.
 Jérémie a dit : toutes les nations seront rassemblées, à Jérusalem,
 et elles ne vivront plus selon leurs mauvaises images.
 Le Seigneur se hâte, le temps vient.

MARTIN, *Erfurt*

Assez. Je serai au couvent après cette nuit. Demain vous ne me verrez plus.
 Il nous reste cette seule soirée, amis, pour être ensemble.
 Allons-nous chanter ?

Quelques-uns chantent.

Connaissez-vous ce poème qui nous vient de Flandre ? Et peut-être d'Italie,
 vois-tu, par les marchands.

*Marie, le tombeau est vide,
 et pourtant
 la pierre lourde et solide
 est devant*

UN ÉTUDIANT

*Marie, le tombeau est vide,
 et pourtant
 la pierre lourde et solide
 est devant*

JEANNE, *Burgos*

Voyez le ciel. La Nuit s'abat sur le monde.
 Nous ne sommes pas seuls à mourir, allez.
 Viens, Filipoullippe. Des Flambeaux !

Elle part, au côté du cercueil, et s'enfonce dans la nuit.

MARTIN, *Erfurt*

Le vieux monde est trop livide,

*trop méchant
son front porte trop de rides,
trop de sang*

COLOMB, *Valladolid*

Les captifs seront libérés, les exilés reviendront.
Dans les rues vides et désertes, on entendra des chants de joie,
et les appels du fiancé.

MARTIN, *Erfurt*

*La mort s'arrête, stupide
hé, Satan,
le tombeau de Dieu est vide
au printemps*

LES AUTRES, *révant, chantant, ou cuvant le vin sous la table*

*la tombe de Dieu est vide,
la tombe de Dieu est vide,
la tombe de Dieu est vide,
au printemps.*

DEUXIÈME ÉPOQUE

10. Rome. Une hôtellerie : on la connaît. Clients, serveuses, bruits de repas. Au centre, l'hôtelière : considérable. 15 janvier 1507.

L'HÔTELIÈRE

Le centre de la Chrétienté est ici. (Bonjour !)

Pas à côté, comme on croit. Ici.

A côté, il y a en plus le Pape, et les Cardinaux d'accord. Quoique, des cardinaux, il en vient quelquefois.

Et des Papes aussi, donc : puisque les Papes, c'était nécessairement des cardinaux un jour ou l'autre.

Ce qu'il y a, on n'a jamais de Papes en activité. D'accord. (À boire, pour la grande table !)

Mais on a tout le reste. Les pèlerins, les voyageurs, les marchands, les militaires. Toutes les sortes possibles d'ecclésiastiques. Les valets, les chevaux. (Du pain !) Les treize parties du monde.

Et quelque chose en plus d'à côté, qui vaut bien en chrétienté le Saint-Père et tout le Collège (entrez, il y a de la place au fond) :

les femmes, clients.

Les femmes envoûtantes et dodues sans qui la Création était si pâle qu'il a fallu casser un bout d'homme pour s'en procurer une.

Après quoi on en a eu des quantités. Parce que les femmes, comme les rats, où on en voit la moindre,

il en arrive bientôt des confréries.

(Entrez, on vous attend au fond.)

Des femmes, à côté, ils en ont peu. Et, d'une certaine façon, de moins en moins.

Depuis la mort du Pape Alexandre, les femmes sont mal vues à Saint-Pierre.

Le Nouveau est raide. Il croit ce qu'il dit.

Donc, il y a de l'avenir dans l'hôtellerie.

Mesdemoiselles, la position de notre établissement au sommet de la Chrétienté se renforce.

L'HÔTELIER, *sur une chaise*

Que le Seigneur t'entende.

L'HÔTELIÈRE

(Il m'entend. Nous avons des conversations mystérieuses.)

Celui-ci, par exemple. Savez-vous d'où il vient ?

Ho, la cantonade ! Interrompez un peu. Écoutez.

Celui-ci vient de loin : des Indes. Le croyez-vous ? Chez moi.

Il a navigué soixante-dix jours sur l'océan.

UNE SERVEUSE

Deuxième rôti !

L'HÔTELIER, *sur sa chaise*

À droite !

LA SERVEUSE

J'aime pas ce qu'elle dit. Ça fait maquerelle.

UNE AUTRE SERVEUSE, *apercevant quelqu'un à l'entrée*

André. Tu reviens !

ANDRÉ COPERNIC²⁸

Quelques semaines en Pologne m'ont suffi.

Ma famille est impossible. Le climat, odieux.

Regarde la lumière de Rome ! Nous sommes en janvier, et le temps est plus
clair qu'en juin là-bas.

Je veux vivre ici.

ELLE

Et ton frère ?

ANDRÉ

C'est un fou frénétique.

ELLE

Lui ? Nicolas, sage et prudent...

ANDRÉ

Les mathématiques italiennes lui ont tourné la tête. Il a élu demeure dans les
astres, et ne veut plus redescendre.

²⁸ Frère de Nicolas Copernic.

ELLE

André. Qu'est-ce que tu as au visage ?

ANDRÉ

Je ne sais pas. Je suis malade. Il y a de bons médecins dans ce pays.

*

UN BUVEUR

Voyageur, qu'avons-nous trouvé, là-bas ? Est-ce l'Inde, ou non ?

BARTOLOMÉ

Non. Ce sont des terres nouvelles, inconnues. C'est très vaste.

LE BUVEUR

Tu es jeune.

BARTOLOMÉ

Mon père a fait partie d'une des premières expéditions. Il est revenu quand
j'avais quinze ans. Il m'a tout raconté.

Après, j'ai voulu m'inscrire.

LE BUVEUR

On y trouve des gens ?

BARTOLOMÉ

Beaucoup.

LE BUVEUR

Ah. On doit leur faire la guerre.

BARTOLOMÉ

Oui. J'étais soldat, et puis je ne veux plus. Maintenant je suis prêtre.

LE BUVEUR

De quel aspect ? Noirs ?

BARTOLOMÉ

Non, blancs. Seulement tannés au soleil : ils vivent nus.

LE BUVEUR

Oh. Nus !... Tout nus ?

BARTOLOMÉ

Oui.

LE BUVEUR

Les femmes aussi ?

BARTOLOMÉ

Oui.

LE BUVEUR

C'est l'Eden !

Il rit.

*

L'HÔTELIÈRE

Je n'ai pas dit : les filles. On n'est pas au lupanar.

Les femmes, tout simplement. La moitié de la vie.

La nuit, elles dorment, mes belles.

Mais le jour, elles vous servent. Elles vous parlent, elles vous frôlent.

Et le goût des plats est meilleur. Le goût des plats ici est meilleur qu'au Vatican.

11. Au Vatican. La salle des audiences du Pape. Cardinaux, secrétaires, conseillers. Visiteurs. Printemps 1508.

MICHEL-ANGE

Très Saint-Père,

le sculpteur enlève. Il retranche.

Il entaille. Il se bat, avec le ciseau, comme une arme.

C'est une lutte. Contre la pierre, pour l'amaigrir.

Le peintre ajoute. Il dépose.

Il enrobe. La pellicule est très fine. La main, toujours retenue. Il faut de la légèreté.

Regardez mes mains. Suis-je délicat ? J'ai les doigts aussi gros que les carriers de Settignano

qui m'ont tout appris.

Chaque art a son génie. Je ne peux pas peindre.

Très Saint-Père,

je sais l'honneur que vous me faites

en m'attribuant le plafond de la chapelle édifée par le Pape Sixte, votre oncle.
 Je respecte vos ordres.
 Mais je respecte aussi les murs de ce Palais, et les arts créés par Dieu.
 Ce que vous me commandez, je ne peux pas le faire. Je ne sais pas le faire. Je
 ne le ferai pas.

LE PAPE JULES II (DELLA ROVERE)

Michel-Ange Buonarroti, je suis content de te voir.

Je sais que tu as réalisé à Bologne un superbe et gigantesque bronze qui me
 représente,

debout, puissant et impérieux.

Qu'as-tu dit lorsque je te l'ai ordonné ?

Le coulage est un art où l'on rajoute. Pour tailler le marbre, on retranche. Je ne
 peux pas, je ne sais pas.

Maintenant, le bronze est fait. Il toise dix pieds, et il est bon.

MICHEL-ANGE

La coulée est mal venue. Il a fallu recommencer.

JULES

Mais il est là ! Il tient debout, et les Bolonais se pissent aux brayes parce que
 je les regarde de haut.

Je veux le plafond de la Sixtine, entends-tu ? Rien d'autre.

MICHEL-ANGE

Commandez-le à Raphaël.

JULES

Ne me coupe pas quand je parle !

Raphaël est assez pris avec mes Chambres.

Et puis, ce n'est pas un peintre qu'il me faut au Vatican,
 c'est dix, vingt,

les meilleurs, les plus admirés.

Enlève, retranche de ta caboche de Florentin buté

les statues de marbre auxquelles tu penses pour mon tombeau,
 que je t'ai commandées l'année dernière.

Je ne veux plus de tombeau.

Je suis trop jeune, voilà ! J'ai soixante-cinq ans ! Mes héritiers penseront à ma
 sépulture.

Il n'y a pas la place. C'est trop grand. Donc, Bramante me casse la vieille

Saint-Pierre

et on en refait une : immense. Le tombeau est prématuré.
J'exige ce plafond. Avec les Douze Apôtres. Ce sera la plus grande fresque
jamais peinte.

Tu peux faire ça : tu as une disposition singulière pour l'énorme.
Je le sais. Et de bons artistes me l'ont dit.

MICHEL-ANGE

Qui ?

JULES

De mes amis très chers, et qui ont du jugement.
Tu as produit une immense Bataille, pour un mur de la Seigneurie, à
Florence...

MICHEL-ANGE

Mais c'est un dessin ! Rien n'est peint.

JULES

C'est un carton. Pour une fresque. Tu avais donc accepté de la peindre.
Refuses-tu au Pape ce que tu consens à ta patrie ?
C'est une injure.

Prends garde, petit. Ne me reparle plus jamais comme maintenant.
Ne dis plus devant le Saint Pontife : je ne le ferai pas, quand le Saint Pontife a
dit : tu le feras.
Au moins tant que le Saint Pontife fait montre de cette sorte de complexion
dont le Seigneur m'a pourvu.

Va. J'attends de te voir au travail très bientôt.

12. Au château de Heilsberg. 1509.

COPERNIC

Entrez, ami. Voici votre chambre.
Les nuits sont froides en Pologne, mais le lit est bon.

LE VISITEUR

Merci. Verrons-nous bientôt l'Évêque ?

COPERNIC

À table, dès ce soir. Il est rentré de la chasse.

LE VISITEUR

Eh bien, sortons.

COPERNIC

Il faut attendre. C'est lui, le Seigneur d'Ermlande,
qui entre d'abord dans la grande salle où le repas sera donné.
Nous tous, nous suivons.

LE VISITEUR

Mais comment sait-on qu'il arrive ?

COPERNIC

Les chiens.

LE VISITEUR

Étrange coutume. À cette heure de la soirée, sentant la faim venir,
tous les habitants du château plantonnent derrière les portes, comme nous, par
grappes,
guettant de l'oreille les abois ?

C'est chaque soir ?

COPERNIC

Presque.

LE VISITEUR

Voilà de l'autorité. On dit qu'il est doué d'une personnalité vigoureuse.

COPERNIC

Oui, mais le règlement du château tient depuis des siècles.

LE VISITEUR

J'admire. En Italie, tout ce qui a plus de vingt ans passe maintenant pour
devoir être réformé.

Rires.

COPERNIC

Ah. Voilà.

LE VISITEUR

Je n'entends rien.

COPERNIC
L'habitude.

LE VISITEUR
C'est l'appétit.

Ils sortent de la chambre, et rejoignent des groupes d'habitants du château qui arrivent de toutes parts vers la grande salle.

LE DIRECTEUR DES TABLES
Selon la volonté de Son Excellence.

COPERNIC
À la première table, à côté de l'Évêque, vous voyez le Vicaire Général, le Juge, le premier chapelain.
Les chanoines, les chevaliers du Rôle,
les capitaines et bourgmestres des villes principales.

L'ÉVÊQUE, LUCAS²⁹
Asseyons-nous.

COPERNIC
Mon oncle, voici le Visiteur qui vient de Rome.

LUCAS
Bienvenue au château de Heilsberg, Monsieur.

LE DIRECTEUR DES TABLES
Deuxième table.

COPERNIC
Venez, c'est la table des hôtes. Nous sommes avec le Maréchal, et les fonctionnaires.

LE DIRECTEUR DES TABLES
Troisième table.

COPERNIC
Le Notaire. Le maître forestier, le maître pêcheur, les burgraves.
Les maires, les échevins. Les maîtres queux, l'interprète.

LE DIRECTEUR DES TABLES
Quatrième table.

²⁹ Lucas Watzelrode, évêque d'Ermelande, oncle de Nicolas Copernic.

COPERNIC

Première table des domestiques. Le cocher, les palefreniers, le guetteur.
Vous avez vu le guetteur ? Il est bossu.

LE DIRECTEUR DES TABLES

Quatrième table.

Euh, pardon. Cinquième table.

COPERNIC

Quelques pauvres.

LE DIRECTEUR DES TABLES

Sixième.

COPERNIC

Deuxième table des domestiques.

Les servants de la bouche, les écuyers tranchants.

LE DIRECTEUR DES TABLES

Septième.

COPERNIC

Les danseurs, les fous, les saltimbanques.

LUCAS

Voyez ces tables servies. N'est-ce pas un prodige que Dieu, ce soir encore, les
ait chargées d'un repas ?

Merci. Merci.

Il dit le benedicite.

Mangeons.

Eh bien, Monsieur, comment se porte l'Italie ?

Savez-vous que ma famille y voyage beaucoup ? J'y ai encore un neveu,
André, qui vit à Rome, je crois. N'est-ce pas, Nicolas ?

Nicolas, son frère, qui est assis près de vous, a fait là-bas de longues études.
Bologne, Ferrare, Padoue !

Tout cela, vous le savez. Mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que je
fus étudiant à Bologne aussi. J'y ai reçu la maîtrise des Arts.

L'Italie n'était pas encore ce qu'elle est devenue. Mais tout était parcouru par
un frémissement de nouveauté.

Quel âge avez-vous ?

LE VISITEUR

Trente ans.

LUCAS

Ici, voyez-vous, c'est autre chose. C'est le Nord, le Nord, le Nord.

La vie se fatigue à établir des choses qui, chez vous, doivent être d'une simplicité !

Tenez, je vous conseille, par curiosité, de rendre visite à l'Ordre teutonique, qui est voisin. Sainte Marie des Allemands. Vous comprendrez le Nord.

On ne connaît pas ces choses, à Rome. Le Saint-Père ne voit rien de tout cela.

Si on ne brise pas irrévocablement les Teutoniques, rien ne sera possible en Pologne.

Simplement, quand vous irez, ne dites pas que vous venez d'ici...

Rires.

Comme je voudrais penser aux arts et lettres, moi aussi, et en finir avec la diplomatie, la guerre.

Enfin, il faut bien des Seigneurs, pour protéger tous les autres ! Que feraient mes paysans de Pologne, devant les Teutoniques, si je n'avais pas levé une armée ?

Et il faut bien des Polonais aussi, pour aider à reconstruire Saint-Pierre.

On m'a dit que le Pape Jules avait de tels projets que tout l'or de l'Italie n'y suffirait pas.

Il a raison.

Allons, nous avons un superbe danseur, au Palais.

Je veux qu'on danse pour l'Italien.

Montrez-lui le visage du Nord. Le visage ardent et blessé du Nord.

Musique. Un danseur monte sur la septième table.

COPERNIC

Mon oncle, je saisis l'occasion de ce repas pour vous présenter le premier exemplaire imprimé

des Épîtres de Simocatta, que j'ai traduites du grec.

Vous en êtes le dedicataire, mais ce don n'est rien auprès des bienfaits que j'ai reçus de vous.

Tout ce que crée mon intelligence, tout ce que je peux produire d'utile, je le regarde comme vous appartenant.

LUCAS

Pour tout vous dire, Monsieur le Visiteur Romain, mon neveu Koppernigk a fait ses études à Bologne, comme moi.

Il est aujourd'hui chanoine de Frauenburg, comme je l'étais avant lui.

Et comme je porte la mitre d'évêque d'Ermlande, je pense qu'à ma mort il ne s'en tiendra pas là.

D'où son extrême civilité à mon égard.

Mon neveu, ce livre est une bonne chose. Vous direz cela à Rome, Monsieur !

On traduit le grec, en Pologne.

C'est la première fois, je pense ?

Il faut lire le grec. Il faut traduire le grec. Et l'hébreu. Ce sont les langues de Dieu. Il savait ce qu'il faisait.

Peut-on entendre une de ces épîtres, Nicolas ?

COPERNIC

Il en est de trois sortes : morales, champêtres, érotiques.

En voici une, champêtre.

*Il est mort, le chef du troupeau, mon bélier.
Plus de guide pour les moutons.
Pan m'a frappé de sa colère :
je sais, j'ai manqué au sacrifice
je n'ai pas offert le miel nouveau de mes ruches.
Maintenant, je cours à la ville,
j'annonce aux habitants sa vengeance ;
je dis : pour un rayon de miel que j'ai voulu garder
j'ai vu mourir mon bélier, le chef du troupeau.*

LUCAS

C'est beau. Le Grec a raison.

Il ne faut pas garder pour soi la prime récolte.

Il faut l'offrir.

LE JUGE

C'est beau. Nous en direz-vous une autre ?

Une érotique, par exemple.

LUCAS

Mon neveu a d'autres choses en tête. Il pense beaucoup aux étoiles,

désormais.

À quand le prochain livre, Nicolas ? La Mathématique des étoiles ?

COPERNIC

Ce sera long, Monseigneur.

Là encore, les Grecs ont beaucoup à nous enseigner.

LUCAS

Et le Ciel aussi, je pense.

Allons, ce repas était bon. Merci à tous.

On se lève.

A-t-on des nouvelles d'André ? Quelle est cette maladie ?

COPERNIC

On ne sait rien encore.

13. Dans la Sixtine. Au pied de l'échafaudage. Le groupe qui travaille avec Michel-Ange. 1509.

MICHEL-ANGE

Le sujet n'est pas bon.

GRANACCI³⁰

Que veux-tu dire ?

MICHEL-ANGE

Le sujet n'est pas bon. Les Douze Apôtres, ce n'est pas bon.

Ce n'est pas le bon sujet pour cette voûte.

GRANACCI

Enfin, Michel-Ange, les deux premières figures sont belles !

Il y a des semaines de travail. On ne peut pas changer.

MICHEL-ANGE

Nous aurons douze apôtres debout entre les lunettes, et puis ?

Sur le plafond, quoi ? Du vide ?

Un fond bleu semé d'étoiles ?

Viens.

³⁰ Peintre, ami et collaborateur de Michel-Ange.

Ils sortent. En plein air :

Regarde la voûte, et la Nuit. Que pouvons-nous ?

GRANACCI

Tu m'effraies. Quand tu peins un homme, que peux-tu ? Au regard de Dieu,
qui l'a modelé ?

À quoi prétends-tu maintenant ? À égaler le Créateur ?

MICHEL-ANGE

Si je peins un homme, c'est pour le glorifier.

Pour l'amplifier, chanter sa louange.

J'ai sculpté un gosse de quinze ans, avec une fronde : c'est un géant.

Oui, j'agrandis, je déploie.

Comment vais-je agrandir ceci qui nous surplombe ?

Ils rentrent.

Des apôtres doivent être drapés : je hais les draperies.

Tout le monde peut colorier des plis et du tissu !

Ce sont des abris, des trompe-misère : voiles, rideaux. Le Mystère absolu de
l'homme est son corps.

François, la seule chose qui me tient en suspens, en haleine, est le corps nu. Le
Mystère absolu de l'âme de l'homme dans un corps nu.

La Souffrance nocturne et la Joie solaire dans un visage et des mains nus. La
force brute dans les jambes nues. La Sonde divine fouillant les reins
nus. Le cœur, la posture, la condition céleste de l'Homme nu.

Le sujet est bon pour un petit mur.

Regarde ce plafond, François. A-t-on jamais peint si grand ?

LE CHEF DES AIDES

Monsieur, si vous changez de sujet, nous ne pourrions pas rester avec vous.

Nous ne voulons pas recommencer, gratter tout le travail.

Et puis, votre manière est inhabituelle. Vous n'êtes pas un peintre, ça se voit.

En sculpture, vous connaissez peut-être le métier, mais pour la fresque, non.

Le résultat ne sera pas bien.

Si vous changez le sujet, nous retournons à Florence.

MICHEL-ANGE

Merci. Vous me poussez où je dois aller. Je veux travailler seul.

Pour faire ce à quoi je pense, je dois être seul.
 J'ai quelque chose dans la tête qui est
 inhabituel, comme tu dis.
 Je ne peux rien expliquer. Je ne peux pas donner d'ordres.
 Il faut que je le fasse, c'est tout.
 Je prendrai un gamin pour broyer les couleurs. Tout est mieux. Je vais parler
 au Pape.

GRANACCI
 Je pars aussi ?

MICHEL-ANGE
 Mon ami, mon compagnon d'enfance, toujours si proche,
 merci d'être venu. C'est une folie.
 Je continue sans toi, mais
 tu es là : tu me guides, tu me grondes. (Te souviens-tu des poussières d'or
 renversées ? Les taches sur le Carton du Maître ?)
 Je ferai attention.

GRANACCI
 Je pressens le pire. Tu as des ennemis maintenant.
 Tout ceci est déraisonnable. Tu as l'œil trop ouvert, tu vois trop grand.
 Mais,
 si tu réussis, Michel-Ange, si tu réussis...

Ils s'embrassent. Un peu plus tard, au Palais.

LE PAPE JULES
 Quelle est ton idée ?

MICHEL-ANGE
 Sur la périphérie du plafond, dans les parties les plus basses, des Juifs.
 Ce sont les Ancêtres du Christ. Ils attendent.
 Le peuple est en voyage, mais ici on voit les haltes.
 De petits groupes sont assis, comme au bord de la route.
 Ils dorment, ou regardent au loin. Des femmes rêvent.
 C'est la patience juive, avant le Sauveur. On ne sait pas d'où il viendra, on
 attend,
 et ce sera leur fils.

Un peu plus haut, entre les lunettes, de grandes figures, claires,
les Prophètes. Ils sont Juifs, mais surgissent droits, très grands, parmi leur
peuple voûté.

Le regard capté par l'avenir, ils voient loin.

Ils ont de très grands livres, et commentent. On les voit débattre, âprement.

Entre eux, des femmes. Les Sybilles grecques, les Voyantes : elles aussi
interprètent.

Grecs et Juifs, hommes et femmes,
cou tendu vers le Sens qu'il faut comprendre.

Que voient-ils en premier, les Prophètes ? La Beauté.

Au-dessus, des Anges, qui les guident, leur ouvrent les portes secrètes.

Ce sont des hommes, très jeunes. Absolument beaux, absolument nus,
nus et beaux comme les arbres qui plient, les bêtes qui courent,
comme la Surface.

Et puis, tout en haut, au centre de la voûte,

le récit le plus ancien. Le Déluge, la première humanité dans son naufrage. Ils
fuiant sous la Grande Pluie, c'est l'exode, vers de provisoires
éminences, pour quel temps encore émergées ?

Avant, le Pêché, le Couple ancestral chassé du Jardin, la Faute.

Avant, la création de l'Homme, le bras divin qui élève.

Avant, la séparation de la Terre et des Eaux ; la fissure dans le Chaos, la
Division de la Nuit avec la Lumière.

Et avant, le décret absolu et brutal de Dieu qui décide le Monde,

le mystère principal, le sens infini,

là, au bout de la voûte, dessus l'autel,

ce qui fait attendre les Juifs en voyage,

ce qu'aperçoivent les Prophètes,

ce que disent la beauté des Anges et le Monde Nu,

la création,

le Premier Geste.

JULES

Tu peux peindre ton sujet, Buonarroti.

MICHEL-ANGE

Saint-Père, je vais congédier les aides et mon ami François Granacci qui sont

venus de Florence.

Je ne veux plus personne. Je prendrai un gamin pour broyer les couleurs.

JULES

Va.

Michel-Ange sort.

CARDINAL JEAN DE MEDICIS

Extravagant. Imprévisible.

JULES

C'est un immense artiste. La famille Médicis le connaît bien ?

CARDINAL JEAN

Il fut pendant deux ans l'hôte de mon père.

Il vivait au Palais, mangeait à notre table. Nous avons exactement le même âge.

Mon cousin Giulio aussi était là.

GIULIO DE MEDICIS, *saluant*

Très Saint-Père.

CARDINAL JEAN

Florence était une ville superbe.

Ne vous paraît-il pas étonnant, Saint-Père,

que tant de choses ayant changé en Italie depuis la mort de votre prédécesseur Borgia,

et votre élévation au Saint-Siège, si heureuse,

la situation à Florence soit restée

absolument identique ?

JULES

Ah. On est exilés depuis quinze ans, on a le mal du pays.

J'ai vécu ça.

L'heure est à la guerre contre Venise.

La France, l'Empereur, l'Espagne et nous, sommes coalisés, enfin.

Elle va bien plier, la chienne.

Ensuite, il faudra nettoyer le sol italien.

On sortira d'abord les Français, puis les autres.

Alors, gare à Florence, la louvoyeuse.

Chacun devra choisir son camp. Je n'aime pas les neutres.

GIULIO

Soderini est aux ordres du roi de France.

JULES

Écoutez, vous deux.

Les familles s'unissent, et puis se déchirent, avec le temps.

Mon oncle et vos deux pères en ont donné la preuve, n'est-ce pas ? C'était bien votre père, l'assassiné ?

Il se peut que nous ayons affaire ensemble. J'écrase Venise d'abord. Après, nous verrons.

14. Dans l'hôtellerie. 1510.

LA SERVEUSE

André ? Qu'as-tu au visage ? Il s'est encore abîmé.

ANDRÉ COPERNIC

C'est la maladie française. Les soldats français ont apporté ça.

Certains en meurent. On peut aussi vivre très longtemps. Avec ces trous dans la peau.

On la prend par les femmes. C'est toi ?

Tu as couché avec des Français ?

*

L'HÔTELIÈRE

Entrez, jeunes gens ! Vous arrivez d'en face ? Venez là, ça change. On respire l'air des femmes, ici.

Je pense que la vie sans femmes n'est pas vraiment saine. Le précédent Pape était de mon avis. Mais celui-ci n'aime que la guerre.

Savez-vous qu'il est allé prendre Pérouse à cheval, en tête de l'armée, épée au poing,

et qu'il a emmené tous les cardinaux ? Évidemment, les cardinaux ne devaient pas servir à grand-chose dans la bataille. Mais il les avait avec lui, il vérifiait qu'ils ne faisaient pas de bêtises, dans son dos.

Quand le Baglioni de Pérouse a vu arriver l'armée, le Pape et tout le Collège, il a pris une frayeur mystique : il s'est vu en Enfer.

Il a capitulé tout de go, droit aux pieds du Saint-Père, sans se battre.

Voilà de la stratégie !

L'AMI DE LUTHER

Hé, le Polonais ! Regarde ma tête ! Elle ne te dit rien ?

La Maison allemande de Bologne ! Le Jubilé !

Tu t'es plu, ici ? Tu n'as pas quitté l'auberge, depuis dix ans ?

On te croirait toujours devant le même verre.

ANDRÉ

Je te reconnais.

L'AMI

Et ton frère ? Il est ici aussi ?

ANDRÉ

Non. En Pologne. Il s'est enterré dans le caveau de famille.

L'AMI

Oh, mais tu as changé, tout de même. Tu portes un drôle de carnaval, sur la face.

Qu'est-ce que c'est ?

ANDRÉ

Une nouvelle lèpre. Que fais-tu à Rome ?

L'AMI

J'avais tellement envie de revenir, après ces dix ans.

J'accompagne mon ami Martin qui est là, qui vient ici pour affaires religieuses. Il est moine.

Comme la ville a changé. Tout était si sale. J'aimais bien.

Il y a des rues nouvelles, des bâtisses.

Même cette hôtellerie, avec ces filles.

Madame, qu'est devenu l'ancien patron, qui tenait cette maison à l'époque du Jubilé ?

L'HÔTELIÈRE

C'est toujours le même hôtelier, visiteur.

L'AMI

Le même hôtelier ? Où est-il ?

L'HÔTELIÈRE, *montrant la chaise*

Là.

L'AMI
Mon Dieu.

L' HÔTELIÈRE
Ça lui a pris un matin. Il n'a pas pu se lever, faire un pas, d'après ce qu'il dit.
On n'était pas en commun, à l'époque. Il a fallu qu'il se voie cloué sur une
chaise pour comprendre qu'il manquait une femme ici.

L'AMI
Comme la vie nous emmène, comme le fleuve nous porte.

ANDRÉ
Fais bon usage de ta figure, et de tes jambes, l'Allemand. Tout arrive, un
matin.
Enfin, le soleil d'Italie chauffe les murs. Buvons un coup, à la santé des
moines.
Comment trouvez-vous Rome, religieux ?

LUTHER
Comme votre physionomie. Très belle. Mais une maladie la ronge.

L' HÔTELIÈRE, *au gamin, qui entre*
Bonjour, gamin. On ne travaille pas, aujourd'hui ?

LE GAMIN
Non, madame. Depuis trois jours, ils démontent l'échafaudage. C'est vacance.

L' HÔTELIÈRE
C'est fini, ce badigeon ?

LE GAMIN
Oh, non ! La première moitié. Ils défont l'échafaudage pour le remonter sous
la deuxième partie de la voûte.
On en a bien pour un an, encore.

L' HÔTELIÈRE
Misère !

MICHEL-ANGE, *entrant*
Où est mon aide ?
Écoute. J'ai tout vu d'en bas.

LE GAMIN
Ça vous plaît ?

MICHEL-ANGE

C'est trop petit.

C'est trop petit, on n'y voit rien. Les figures du Déluge, que je croyais des colosses. Noé, le sacrifice. Rien. Ni les rivages, ni le dessin du corps. Des masses, des groupes.

On ne distingue rien. Tout est trop petit.

LE GAMIN

Mais les Prophètes ?

MICHEL-ANGE

Oui, les Prophètes sont assez grands. Mais pourquoi les Prophètes, s'il n'y a rien au centre ?

On pouvait accepter les Apôtres, alors !

Deux ans collés là-haut, et l'erreur est complète.

Je suis idiot. Je n'ose jamais les mesures que je vois. La peinture est le Calvaire, la Croix et les Clous.

Il faut tout gratter. Ou arrêter, je ne sais pas.

SANGALLO³¹, *entrant, avec des amis*

Michel-Ange ! Est-il ici ? Michel-Ange !

Ils ont tous visité le plafond, ce matin.

MICHEL-ANGE

Qui ?

SANGALLO

Bramante, Raphaël, les autres.

MICHEL-ANGE

Seigneur.

SANGALLO

Raphaël est ébloui.

Il le regarde deux heures, en silence. Puis il annonce la grande œuvre du siècle.

Quelqu'un a raconté que tu étais retourné en Toscane.

Raphaël répond qu'on doit finir, à tout prix. Qu'il le finira, lui, s'il faut.

Et Bramante a trouvé que c'était une bonne idée. Qu'il allait en parler au Pape.

Un de mes amis était avec eux.

³¹ Architecte.

Fais attention, Michel-Ange !

MICHEL-ANGE

Le finir ? Finir quoi ? Mon plafond ?

Il sort en courant. Tous le suivent.

15. Santo Domingo, sur l'Île Espagnole. Décembre 1511. Le couvent des frères dominicains.

PEDRO DE CORDOBA

Entrez. Vous connaissez le frère Bernaldo de Mesa. Le frère Antonio Montesinos. Voici frère Domingo, qui vient de Rome.

Il y a là quelques fruits, un peu de vin.

Merci, Bartolomé, d'avoir répondu.

BARTOLOMÉ

Je suis toujours très joyeux de venir. Depuis que vous êtes arrivés, l'Esprit souffle dans ces pauvres murs. C'est un bon vent sur les joues.

Mais je n'ai pas de mérite. J'étais en ville. Je négocie au port quelques produits de mes terres, pour des voyageurs.

Et puis, rien ne me ferait manquer demain le sermon de Frère Antonio. Toute l'île croit qu'il dira des choses importantes.

PEDRO

La vente a été bonne ?

BARTOLOMÉ

Parfaite. Est-il vrai que le Gouverneur viendra ?

PEDRO

Comment vous trouvez-vous, Bartolomé, d'allier ainsi votre sacerdoce avec quelques bonnes affaires ?

BARTOLOMÉ

Je suis très honnête.

PEDRO

Mais encore ? Les Marchands du Temple ?

BARTOLOMÉ

Nous vivons dans une société toute particulière. Les Indes forment une colonie avancée. Nous sommes peu nombreux. Il faut survivre. Ici, la prêtrise ne donne aucun revenu.

BERNALDO

On dit que vous survivez très bien.

BARTOLOMÉ

M'avez-vous invité pour enquête ?

PEDRO

Le frère Domingo de Mendoza est aux Indes depuis quelques jours. À Rome, il a rencontré le Père Cayetano, notre maître général. Nous allons fonder ici un couvent. J'en suis le vicaire. Voulez-vous être des nôtres ?

BARTOLOMÉ

Mais,
je ne peux pas.

BERNALDO

Qui ne peut pas ? Nous pouvons tous.

PEDRO

Vos bonnes affaires vous retiennent ? C'est le lien qui vous attache au mal.

BARTOLOMÉ

Au mal ? De quoi parlez-vous ? Vous exagérez. Ce sont deux fermes, qui donnent du cassave, et quelques porcs. Il est vrai qu'en arrivant ici, je n'avais rien. Maintenant je vis aisément, et je suis jeune. Je sais bien travailler. Fray Bernaldo, le Seigneur ne vous reproche pas d'être costaud, parce qu'il y a des infirmes. C'est une chance, voilà.

ANTONIO

Non. Il ne s'agit pas seulement de vous. Il s'agit aussi de vos Indiens.

BARTOLOMÉ

J'agis avec eux en toute humanité.

PEDRO

Nous le savons.

ANTONIO

Où sont les onze cent mille Indiens que les Espagnols ont trouvés dans cette île, il y a moins de vingt ans ?

Onze cent mille. Vous savez ?

Combien sont-ils aujourd'hui ? Vingt mille ? Trente mille ?

Cinquante mille ?

Nous avons tué un million d'Indiens, ici même. Et ailleurs ?

BARTOLOMÉ

Je sais. J'étais soldat. Je ne le suis plus.

BERNALDO

L'armée n'est pas seule en cause.

ANTONIO

C'est le travail qui les tue.

BARTOLOMÉ

Pas dans mes fermes.

ANTONIO

Et alors ? Ce travail est illégitime.

D'où tenez-vous le droit d'asservir des créatures libres ?

BARTOLOMÉ

La donation du Pape Alexandre...

MENDOZA

La donation du Pape Alexandre n'a jamais investi quiconque de la mission de tuer les habitants du Nouveau Monde, ni de les réduire en esclavage.

Le Pape n'est pas le propriétaire de l'humanité, ou de la terre. Il est le très saint Vicaire du Christ.

Il a dévolu ces terres nouvelles qu'on croyait être les Indes pour que notre Sainte Foi y fût propagée

pour que les naturels fussent gagnés à la vraie religion,

qu'ils n'ont pas refusée, comme les Juifs ou les Infidèles,

mais qui ne leur a jamais été annoncée, qu'ils ne connaissent pas.

Alexandre a ouvert un immense champ vierge, une terre inculte au labour des âmes, aux semences du Christ.

Que faisons-nous, fermiers du Seigneur ?

Onze cent mille naturels sont bientôt morts sous nos épées, nos fouets et nos

maladies !

À combien d'entre eux avons-nous donné la foi ? Ces âmes perdues s'envolent sans le baptême.

Que faites-vous, Las Casas, si humain, pour enseigner à ces malheureux la Divine Parole ? Vous, prêtre !

Nous sommes maudits. Notre salut nous est refusé.

PEDRO

Venez avec nous, Bartolomé. Cette lutte commence demain.

BARTOLOMÉ

Vous allez prêcher ce repentir-là, demain, devant toute l'île.

Vous avez convoqué le Gouverneur, les Officiers royaux, les Notables.

Ça va chauffer.

Je vous admire. Mais je ne vous approuve pas.

Peut-être suis-je trop ancien dans ce pays. Mon père est venu il y a dix-neuf ans, avec l'Amiral. Il y est encore : il a une ferme.

Je connais les gens d'ici. Je les comprends. À certains vieux soldats éclopés, vous aurez du mal à faire entendre que les Indiens sont pacifiques.

Je vais vous quitter. Cette grandeur, cette folie me tiendront en émoi une bonne partie de la nuit.

Fray Pedro, pourrai-je venir confesser un jour prochain ?

PEDRO

Non.

BARTOLOMÉ

Comment ?

PEDRO

Je refuse le sacrement de pénitence aux complices.

ANTONIO

Je refuse aussi.

BERNALDO

Je refuse.

MENDOZA

Je refuse.

BARTOLOMÉ

Mon Dieu. Que le Christ vous protège.

Je serai dans l'église, demain.

16. Sous le plafond de la Sixtine. Hiver 1512.

MICHEL-ANGE

Ma hanche casse.

Mes épaules sont pliées. J'ai froid.

Les couleurs me dégouttent sur la gueule depuis trois ans. J'en prends dans les yeux, parfois dans le nez. J'en bois.

Depuis que je dors ici, je n'enlève plus mes bottes. Hier matin, ce matin, j'ai demandé à Baccio de me les retirer. On n'a pas pu. La peau des pieds vient avec.

Je ne me change pas. J'ai de la couleur séchée jusque dans les aisselles. Tête verte, ventre bleu. Tout le corps a fresco.

Comme je suis vieux !

Baccio, le deuxième vert ! Baccio !

Il dort. Petit Baccio dort dans les bois, comme un oiseau. Tu rêves ? Tu repeins le monde ?

Parfois je ne vois plus rien. Un moment, tout s'arrête. Est-ce plus souvent ?

Les tons se dégradent, les lignes s'estompent. Je voudrais finir.

Dieu vivant, Dieu profileur et coloriste, aide-moi. Conduis-moi au bout de la Genèse.

Je voudrais le jour du repos.

LE PAPE JULES

Il y a quelqu'un ?

MICHEL-ANGE

Qui est là ?

JULES

Jules. Fais-moi monter là-haut.

MICHEL-ANGE

C'est un peu instable. On ne tient pas bien.

JULES

Ça m'est égal. Fais-moi monter.

MICHEL-ANGE

Baccio, aide le Saint-Père à monter.

BACCIO

Bonsoir. Mettez le pied là. Non, l'autre. Voilà.

JULES

Prends ma canne. Doucement, petit, je n'ai pas quatorze ans.

Mais je vais bien. Quand j'étais gosse, j'adorais grimper aux arbres. Toi aussi ? C'est très marrant, hein ?

Ils montent.

MICHEL-ANGE

Vous ne verrez pas grand-chose. En pleine nuit.

JULES

C'est noir comme l'Enfer. Comment travailles-tu ?

MICHEL-ANGE

J'ai fabriqué ce casque. Je porte une lampe sur le crâne.

JULES

Ça n'éclaire que des petits bouts.

MICHEL-ANGE

Je n'aime pas voir l'ensemble.

JULES

Qu'est-ce que c'est ?

MICHEL-ANGE

La barbe de Dieu. Là sa main, là son torse.

JULES

Que fait-il ?

MICHEL-ANGE

Il crée. Il soulève.

JULES

Et là ? Approche, je ne vois rien.

MICHEL-ANGE

Jérémie le prophète.

JULES

Barbu, aussi. C'est un fort. Ils se ressemblent, un peu.
Ce n'est pas très luxueux. Il n'y a pas beaucoup de dorures.

MICHEL-ANGE

Ces gens n'étaient pas riches. Voyez le Christ, les Apôtres.
La lumière ne vient pas aux princes, toujours.

JULES

Oh, non. On peut s'asseoir ?

BACCIO

Ici. Vous allez vous salir.

JULES

Tant pis.
Tu avances bien.

MICHEL-ANGE

Il reste encore beaucoup. Voulez-vous un morceau de pain ? Nous avons
quelques poires.

JULES

Je vais prendre une poire.
Baccio, pousse la torche vers le fond. Quel est ce personnage, très jeune ?

MICHEL-ANGE

C'est un nu. Une sorte d'Ange.
Entre les Prophètes, qui voient, et Dieu, qui crée, il faut des Anges, qui
montrent, qui conduisent le regard.

JULES

Où sont les ailes ?

MICHEL-ANGE

Je ne vois pas d'ailes sur les Anges.
Les ailes sont une invention de peintre. Une façon de dire la hauteur, le ciel.
Mais on peut le montrer autrement. Je vois les Anges comme des êtres plus
beaux que l'homme. Plus puissants et plus gracieux.

JULES

Celui-ci a un regard très humain.

MICHEL-ANGE

Les Anges sont des créatures intermédiaires. Plus divins que l'homme, plus humains que Dieu. C'est un prieur qui m'a appris cela, à Florence.

Certains ont même fauté, et ce sont des démons.

JULES

Tu es bon artiste, parce que tu sais peindre, et tailler.

Mais tu as la religion dans la tête, c'est là ta vraie force.

Tu travailles bien, je te bénis. Je suis content d'être là. Elles sont très bonnes, ces poires.

Je te le confierai peut-être, ce grand ensemble statuaire dont tu rêves.

Avant, il faut refaire Saint-Pierre. Je ne serai plus en selle.

C'est long. Très cher. Il faudra que la Chrétienté entière contribue. Vendre des milliers d'Indulgences, partout.

MICHEL-ANGE

Des Indulgences ?

JULES

Quand auras-tu terminé ? Je veux montrer cela bientôt.

MICHEL-ANGE

C'est impossible. Il me faut beaucoup de temps. Rien n'est fini.

JULES

Comment, impossible ? Je t'ai déjà dit de ne pas me parler de cette façon.

Je n'attendrai pas dix ans. Veux-tu m'enterrer ? On ne traînera plus.

MICHEL-ANGE

Quelle injustice ! Je traîne ? Je chôme ?

Moi non plus, je n'aime pas ces manières. Je donne ma vie pour votre fresque.

Je ne peux pas faire mieux.

JULES

Quand auras-tu terminé ?

MICHEL-ANGE

Je ne sais pas. Dans longtemps. Quand je pourrai.

JULES

Quand tu pourras ! Suis-je le Pape ? Quand tu pourras ! Médiocre !

MICHEL-ANGE

Attention, vous allez tomber !

JULES

Non, je ne vais pas tomber ! Je te jetterai à bas de ton échelle

Il le frappe de sa canne. Michel-Ange descend.

Où vas-tu ? Buonarroti, reviens ici !

Buonarroti, tu n'échapperas pas, cette fois !

Tu peux quitter Rome, va ! C'est l'Italie, ma province ! Où vas-tu te sauver ?

À Florence ? Mais Florence est à moi ! Eh oui, ta République s'effondre ! Les
deux Médicis y entrent demain ! Avec mon armée !

Tout ce que tu dessines, tes marbres, ta voûte,

tes Anges nus, tes Prophètes,

et ton Dieu furieux qui foudroie,

ce sont mes créatures,

je les paie, je les commande !

N'oublie pas qu'on pourrait en finir avec l'imbécile tolérance qui te laisse
vivre, peindre et me parler ainsi !

J'ai des prisons, des bourreaux. Je t'enverrai achever ton chef-d'œuvre à
coups d'ongle sur les murs de mes caves.

Et ne crains rien pour le plafond : dix peintres sont à mes pieds pour le
terminer. En deux mois !

Assez. Tu auras moins d'un an. Je dirai la messe dans cette chapelle, pour
Toussaint.

Fais-moi descendre de là.

MICHEL-ANGE

Baccio, aide le Saint-Père à descendre.

*17. Cuba. Dans le village indien de Caonao. Les seigneurs du lieu tiennent
assemblée. Parmi eux, une princesse : Anacaona. 1513.*

ANACAONA

La grande île verte du voisinage est morte.

Ils ont pris les terres et capturé les hommes, tué les femmes et les fils et capturé les Seigneurs, les ruissellements rouges courent sur l'île et se croisent et se rejoignent partout,

j'en viens. Nous avons fui éperdument, petit groupe,

et sans la fuite qui nous portait chez nos frères d'ici nous étions morts comme pères et sœurs éventrés ou brûlés vivants dans les cabanes familiales,

oui, elle est morte, la terre verte des courges et des cacaos, des piments et des pleines pipes.

Pourquoi cette poursuite, pourquoi le font-ils, le savez-vous ?

LES AUTRES

Non, non, non.

ANACAONA

Je veux le dire pour que tous l'entendent,

(ils abordent maintenant ici chez vous, et donc il faut que ceux de Camagüey le sachent pour agir au plus juste)

Voici que je dis pourquoi ils le font, les Pâles venus.

Ils ont un maître et seigneur que partout ils servent. Devant lui ils se prosternent et ils le vénèrent. Lui commande et ils obéissent. Lui avance et ils marchent dans sa suite, partout ils le portent.

Je le montre à tous les yeux, le Maître, lui qui se cache dans le tissu que je déplie, la chose frileuse empaquetée de coton que maintenant je découvre, regardez.

Elle découvre un petit morceau d'or.

Le voici, le Seigneur qu'ils aiment et caressent, pour qui ils marchent, pour qui ils étreignent la grande île verte et votre île maintenant, car elle est morte, la Voisine,

la terre des nacres, des jades et des haricots.

Voilà le Maître qui fait tuer les fils et que maintenant ils cherchent, soufflant et flairant comme les chiens, dans la grande île de mes frères, dans Cuba.

Ne le détiens pas ! parce que s'ils le trouvent ils sont fous, si on le cache ils sont fous, et tuent, et le trouvent dans le ventre des guerriers ou le cul des femmes,

et si on le donne ils sont plus fous encore, ils en veulent d'autre et ils tuent,
ne le garde pas, jette-le au fond de la rivière en dessous de l'eau qui passe,
terré sous le flux qui claque et rit entre les cailloux,
et se moque.

*

Un peu plus loin, une petite troupe espagnole, en marche.

PANFILO DE NARVAEZ

La nature d'ici rend une odeur très forte,
qui me soulève.

Que le monde est beau ! Le paysage des Indes est profond, vert,
haché de couleurs disparates.

Dites-moi, amis, croyez-vous que le monde que nous avons trouvé ici
est doué de plus de grâce que notre Castille ?

Ou est-ce seulement la surprise, la découverte,
l'étonnement ?

BARTOLOMÉ

C'est la surprise, Commandant, c'est le voyage. On regarde moins son pays.
Vous verrez comme la Castille, au retour, vous paraîtra plus claire. Je le sens,
parfois, cet éblouissement.

Il est vrai que ce lieu est d'une beauté haletante. La vallée retient un sanglot.

UN SOLDAT

Peut-on s'arrêter un moment, Capitaine ? La jument veut boire.

PANFILO

Arrêtons-nous.

C'est vrai aussi, ce que tu dis de l'Espagne, et du souvenir qui monte.

UN AUTRE SOLDAT

Que fait-on ? Pourquoi s'arrêter ici ? C'est exposé !

UN SOLDAT

On fait boire la jument.

L'AUTRE

C'est exposé ! Capitaine, pas ici !

Voyez là-haut, le sommet des gorges !

Ils regardent en l'air.

PANFILO

Il n'y a rien. Moins de nerfs, soldat !
Nous allons repartir.

UN SOLDAT

Les Indiens sont dans les arbres. Ils prennent la couleur des feuilles, on ne les voit pas.

BARTOLOMÉ

Que fais-tu, avec ton épée, les deux pieds dans la rivière ?

LE SOLDAT

Ce n'est pas que je pêche. Vois-tu, cette rondeur toute rose, cette pierre au fond,
elle est bonne pour effiler le métal. J'aiguise.

BARTOLOMÉ

Comme l'eau est claire !

PANFILO

On repart ! Suivez le cours d'eau !

BARTOLOMÉ

Toi, femme, tu parles un peu espagnol, n'est-ce pas ? Demande-lui, Panfilo, tu vas voir.

Dis-moi, est-il vrai que dans ton pays, un homme fait parfois à un autre homme ce qu'on fait aux femmes ?

PANFILO

Elle ne dira rien.

BARTOLOMÉ

As-tu vu un homme faire à un homme ce qu'on fait aux femmes ? Ne ris pas.
C'est une question, pour savoir.

Est-ce que des hommes font avec des hommes ce qu'on fait d'habitude avec des femmes ? Mais ne ris pas ! Qu'elle est bête. C'est une question.

L'INDIENNE

S'il le fait, alors la femme le tue, et le mange.

PANFILO

Tu vois bien, que ça arrive.

BARTOLOMÉ

Mais non ! C'est une façon de parler ! Elle n'a jamais mangé personne, cette
brave fille !

C'est pour dire que les femmes se seraient défendues, au contraire.

PANFILO

Pas sûr.

UN SOLDAT

Capitaine, il y a un village ici.

UN AUTRE

Armes au clair !

PANFILO

Doucement ! Rentrez ça. Marche groupée. Voyons qui sont ces gens.

Ils pénètrent jusqu'au centre du village, où les habitants sont rassemblés.

*

Avancez moins vite.

UN SOLDAT

Ils sont tous sur la place.

PANFILO

C'est bien. Disposez-vous autour. Des hommes à chaque croisée.

La jument, derrière. Tout à l'heure, la jument.

UN SOLDAT

Attention, ils sont armés !

BARTOLOMÉ

Nous aussi, non ?

PANFILO

Mettons-nous en face, bien de front. Toi, dis-leur la Requête.

L'INTERPRÈTE

Salut à vous. Les soldats que voici sont venus par la mer, depuis le Soleil
Levant.

PANFILO

J'ai déjà vu cette femme.

L'INTERPRÈTE

Ils vous disent qu'un seul Dieu existe, qui a tout créé.

Il a donné son fils, qui est mort sur la Croix, à Jérusalem, pour racheter nos fautes. Il est ressuscité.

Au-delà de l'océan, le Catholique Ferdinand gouverne le plus grand empire ; il honore le vrai Dieu.

Vous lui devez obéissance, et payer tribut d'une partie de vos biens, or, métaux, tissus et récoltes, que demandent ces soldats en son nom.

Acceptez, et vous aurez fait ce qui est juste. On vous donnera amour et charité. Sa Majesté vous accordera de nombreux privilèges.

Refusez, et avec l'aide de Dieu vous serez assaillis à toute force, ces soldats vous faisant la guerre sans merci, vous réduisant en esclavage, vous prenant femmes et biens et faisant tout le mal qui est possible.

Et ils protestent que de tout cela vous serez seuls responsables, comme vassaux rebelles à leur suzerain,

Ferdinand, roi légitime de ces terres, par la donation que fit le Pape Alexandre.

UN VIEUX CHEF

Parle-leur, Anacaona.

PANFILO

Je connais cette femme.

ANACAONA

Dis à tes maîtres qu'ils sont les bienvenus.

Voici des plats et corbeilles de fruits d'ici, qui sont bons.

Voici des poissons, du pain de cassave : les soldats ont faim.

Asseyons-nous, mangeons ensemble. Voici du jade, pour le chef. Perles vertes, rangées de plumes en collier,

joyaux de bienvenue à Caonao.

PANFILO

Amenez la jument.

*

UN SOLDAT

Ceux de derrière font de sales têtes.

UN AUTRE

Où ça ? Lesquels ?

LE PREMIER

Les jeunes, derrière.

UN AUTRE

Ils sont prêts à nous sauter dessus.

LE SECOND

Tu crois ? Lesquels ?

PANFILO

Ma jument. Viens, Guerrière. Approchez-la.

Et la terreur les prend. Comme partout. Quelle présence, Madame.

La grande Frayeur Chevaline. Viens, beauté, viens.

J'ai tout de même du mal à comprendre. Enfin, c'est une bénédiction. Ils sont
beaucoup plus nombreux que nous.

Feu vers le ciel, soldats.

Panique.

UN SOLDAT

Ils courent dans tous les sens. Ils foncent vers les cabanes.

UN AUTRE

Où sont-ils passés ?

UN AUTRE

Dessous la terre !

UN SOLDAT

Un paquet a sauté dans le fleuve !

PANFILO

Le ciel se fracasse, à volonté. J'ai le tonnerre dans mes trompettes. Et la
foudre.

Quel monde résisterait ? Avec une jument et une arquebuse, je prends le pays.
Tout seul !

*

Asseyons-nous. Asseyez-vous, Indiens. Dis-leur de s'asseoir. Ne vous méfiez
pas. C'est un chant de joie, ces trompettes.

Voilà. Je vais goûter le poisson.

Les Indiens reviennent. On mange.

ANACAONA

Chante, musicien. Chante pour les étrangers.

LE MUSICIEN

*O Mère Maïs, écoute,
Mère du grain
Un appel bondit dans la vallée
c'est le mien
Écoute ce que je demande, Maman,
Mère Maïs, profondes oreilles
j'ai faim.*

ANACAONA

C'est une vieille chanson. Qu'en dis-tu, grand-père ?

UN VIEUX

Très vieille. Le maïs nous l'a apprise.

LE MUSICIEN

*O Mère Maïs, écoute
Voici ce qu'on veut.
Ma femme veut un enfant de moi,
un ou deux.
Donne un fils à mon peuple, Maman,
Mère Maïs, la hanche fertile
tu peux.*

ANACAONA

Ton peuple veut un enfant, musicien. Comment grandira-t-il ?
Chantes-tu aussi que des maisons de bois volent maintenant sur la mer
avec de grandes ailes blanches,
que les trompettes jettent le feu,
et qu'il vient de hautes chiennes noires, plus hautes que les hommes ?

UN VIEUX

Comment grandira-t-il, ton enfant ?

LE MUSICIEN

*O Mère Maïs, écoute,
Elle marche en l'air
Elle traverse les ciels, debout,*

*saute les mers.
On croit que le vent te porte, Maman,
Mère Maïs, jambes de jaguar
ou l'éclair.*

ANACAONA

Mère Maïs vole dans les airs, debout,
et cherche un enfant pour ce chanteur.
Elle marche sur les nuages, voyez, saute les montagnes,
et la mer.
Elle arrive chez le roi d'Espagne, le plus grand empire du monde ;
il n'y a pas d'enfant pour notre chanteur là-bas, Maman,
pas d'enfant là-bas, Maman.

UN SOLDAT

Qu'est-ce qu'ils ont, tous, à rire ?

LE MUSICIEN

*O Mère Maïs, regarde
le Pays Enfant
Ils dorment nus dans de grands arbres
blancs
Où est mon fils, mon futur, Maman
Mère Maïs, grands jeux de jade
mon sang ?*

ANACAONA

Quel est ton futur, O Maicí,
et vous, blancs villages de Camagüey ?
Quelle histoire commence ? Que veulent-ils, les hommes du Levant, les
Barbus ?

*

UN SOLDAT

Regardez, Capitaine !

PANFILO

Pourquoi me montre-t-elle du doigt ? Cette femme ne me rappelle rien de bon.
Qu'a-t-elle dit ? Où est l'interprète ?

UN SOLDAT

Il était là tout à l'heure.

PANFILO

Ce n'est pas le moment de promener ! Je veux savoir ce qu'ils disent.
Las Casas, cette femme qui vous parlait, où est-elle ? Qu'on la cherche.
Je veux comprendre ce qu'ils se disent.

LE MUSICIEN

*O Mère Maïs, tu chantes
c'est lui
fort et sain comme une dinde,
il crie
Son cœur est un jeune tambour
Mère Maïs, musique impatiente
qui bruit.*

UN SOLDAT

Quelle rage les saisit ?

UN AUTRE

Que font-ils, maintenant ? Eh bien, que font-ils ?

BARTOLOMÉ

Ils dansent.

PANFILO

Ce n'est rien, ce sont les femmes. Pas de danger.

ANACAONA

O musique sourde que fait le ventre du peuple !
O mon enfant crieur et dormant qui repose dans le chant du peuple !
Je baise tes narines et suce tes cheveux, bébé.
Ce grondement, ce tonnerre que roulent les terres et le fleuve,
ce râle qui surprend les collines et arrête les oiseaux,
c'est le chant sauvage et rauque du peuple, bébé,
la grande voix.

UN SOLDAT

Les hommes aussi, attention !

UN AUTRE

Capitaine, ils se préparent à l'assaut.

UN AUTRE

Ils sont au moins deux mille. Si on attend !...

LE SECOND

Ce sont des danses de guerre ! Ils dansent pour se préparer à la guerre !

UN AUTRE

Ils sont ivres, ils sont pris de fumée !

BARTOLOMÉ

Doucement ! Doucement !

UN SOLDAT

En Guadeloupe, ils font ça avant de se jeter sur l'ennemi. Et ils le dévorent.

UN AUTRE

C'est une danse Caribe ! C'est une danse Caribe pour dévorer l'ennemi !

LE MUSICIEN

*O Mère Maïs, il bouge
tu consoles
La joie qui te monte aux seins
te rend folle
Tu l'emportes dans les nuées, Maman
Mère Maïs, ô grand aigle rouge
tu voles !*

PANFILO

Qu'on les encercle !

Tous les chefs dans la cabane centrale, au fond !

Tous dans les cabanes ! Tirez en l'air.

Tirez ! Tirez !

Les épées au clair ! Tirez ! Tirez !

Foutez-les tous dans les cabanes ! Tous les vieux dans celle du fond !

Tassez ! Tassez !

UN SOLDAT

Et la femme ?

PANFILO

Gardez-la. Qu'on l'attache à un arbre.

Je la connais.

*

UN SOLDAT

Capitaine, on met le feu ? On fait cramer, Capitaine ?

PANFILO

Ta gueule !

UN AUTRE SOLDAT

Foutez le feu, Capitaine.

Y sont deux mille, y vont tous sortir.

On n'est rien. Ça vous a une folie meurtrière, ces gens. Avec la danse.

Bien sûr, on tuera les premiers, on a les arquebuses.

Mais y sont deux mille. Que voulez-vous qu'on fasse.

Foutez le feu, Capitaine, pendant qu'on les tient !

UN AUTRE

On a tout de même la preuve qu'ils voulaient nous bouffer !

UN INDIEN, *courant au milieu de la place*

J'ai peur ! J'ai peur ! J'ai peur !

BARTOLOMÉ

Ce n'est rien. C'est fini. Tous tes frères sont dans les cabanes. Tout va s'arrêter. C'est un malentendu.

Assieds-toi là, ce n'est rien. Je t'apporte à boire.

Il va chercher à boire.

UN SOLDAT, *voyant l'Indien*

Ça y est ! Ils sortent !

Un autre, celui qui aiguisait son arme dans la rivière, se rue sur l'Indien et lui donne un coup d'épée au ventre.

L'INDIEN, *il court en tenant ses tripes dans ses mains*

J'ai peur. Je vais vomir. J'ai peur.

BARTOLOMÉ, *revenant*

Voilà de l'eau !

Mon Dieu, unique et sauveur. Et toi son fils, le Crucifié, absolu de la souffrance et de la détresse,

ne l'abandonnez pas.

L'INDIEN

Il m'a apporté de l'eau. Oui, je veux bien boire un peu.

O, ces morceaux de moi que je tiens dans mes mains.

BARTOLOMÉ

Veux-tu le baptême. Mon frère, ne meurs pas hors du salut.
 Tout ceci n'est rien. Tout ceci est faux. Le Christ est ailleurs.
 Reçois le baptême, mon frère des Indes. Je t'appellerai Enrique. Dis oui, du
 bout des lèvres ou des yeux.

L'INDIEN

Il pleure, l'Espagnol. Il a les yeux doux.
 Moi, je ne vois plus, le village se brouille, et sa tête là devant
 Mère Maïs, emmène-moi dans le pays du ciel où dorment les enfants et les
 singes,
 les poissons, les tigres, les tortues.

PANFILO

N'aurai-je donc jamais la paix ! Faites cramer tout ça.

On met le feu aux cabanes.

ANACAONA, *attachée*

*Voici ce qu'on veut
 Ma femme veut un enfant de moi
 un ou deux
 Donne un fils à mon peuple, Maman
 tu peux.*

Des cabanes, on entend comme un chant qui monte, avec le feu.

18. Pologne 1513. La grande salle du Chapitre de Frombork.

LE CHANOINE GIESE³²

André Copernic.

Il entre.

UN CHANOINE

Damnation.

GIESE

Tu ne peux pas reprendre ta place au Chapitre.

³² Ami très proche de Copernic.

ANDRÉ

Je suis Chanoine de Frombork, comme chacun.

GIESE

Nicolas.

NICOLAS

André, tu ne peux pas rester.

Il y a contagion.

ANDRÉ

Et l'horreur fleurie, sur ma tête.

Bien. Où irai-je ?

Silence.

NICOLAS

Que cherches-tu ? Pourquoi es-tu rentré ?

ANDRÉ

Je voulais te voir, une fois.

Je veux de l'or. Vous vivez comme des Pontifes, depuis la mort de l'oncle. Je
veux ma part.

UN CHANOINE.

Mais vous êtes débiteur, devant le Diocèse...

GIESE

Taisez-vous.

NICOLAS

Combien ?

ANDRÉ

Deux mille.

NICOLAS

Secrétaire, comptez.

Le secrétaire compte. Nicolas emmène André, à part.

Où vas-tu ?

ANDRÉ

À Rome, bien sûr.

Que devient mon petit frère ?

NICOLAS

Fou.

ANDRÉ

Toujours les étoiles ?

NICOLAS

J'ai peur d'avoir trouvé. Quelque chose me brûle les mains comme la vie t'a brûlé la gueule.

ANDRÉ

Peur ? De quoi peut-on avoir peur ?

LE SECRÉTAIRE

Voici, Monsieur.

NICOLAS

Bonne route, André. Bonne vie.

Il l'embrasse.

Plasencia, Vieille-Castille, 23 décembre 1515. Le Roi Ferdinand est vieux, malade, un peu assoupi.

BARTOLOMÉ

C'est le Christ mourant que j'ai tenu dans mes bras. Ses Viscères tombaient au sol.

J'ai laissé Jésus-Christ notre Dieu dans les Indes : Il y reçoit le Fouet, on Le Maltraite, on L'Outrage, on Le Crucifie. Et cela non pas une fois mais des milliers de fois.

FERDINAND

Nous allons y penser.

BARTOLOMÉ

On décime vos sujets, Majesté. Le bien de la Couronne.

Ce sont les vassaux du Roi Catholique qui, par légions, disparaissent de ces terres : bientôt il n'y en aura plus un !

L'Ile Espagnole déjà, que j'ai trouvée il y a vingt ans si peuplée et prospère, est vide.

Peut-on ainsi détruire la Fortune des Royaumes ? Que dira le Roi ?

FERDINAND

Oui, je comprends.

BARTOLOMÉ

Je ne pense pas avoir assez bien parlé. De tout ceci, l'importance est absolue pour la conscience du Roi, et pour sa finance. Je supplie Sa Majesté de me recevoir à nouveau pour une audience plus longue.

FERDINAND

Oui, oui. Voyez Fonseca pour une nouvelle audience.

Jüterbog, 1516.

TETZEL, *prédicateur, devant une foule*

Tu as peur, peuple d'Allemagne !

Tu les connais, toi, les Plaies : la Guerre, la Révolte, la Disette, et la Peste, Grande Faucheuse Noire ! Et le Schisme !

Et l'Infidèle Conquérant !

Tu sais bien que tout ceci ne peut être que le fruit de la Faute, du péché qui tout inonde, et tout corrompt.

Je ne parle pas pour les Docteurs de l'École. Je parle pour le petit peuple, dont je suis.

À ceux qui me reprochent mon prêche, je dis vous ne savez rien de l'Allemagne, qui est ma mère, que je connais comme la bonne mère affolée et froussarde qui m'a donné le sein,

et qui savait bien, elle, que le mal a tout pris et tient le monde dans sa griffe !

L'avons-nous voulu, nous tous ici, ce que nous avons fait,

ce péché commis à toute heure, par qui advient un tel dommage ?

Sommes-nous si mauvais dans notre âme, pour accomplir sans cesse ces crimes ignobles ?

Non ! C'est notre nature ! C'est la Première Faute qui pèse en nous.

Nous voudrions bien échapper à l'Infamie, qui nous traîne au Jugement Impitoyable de la fin, à l'Eternelle Pénitence,

au feu, aux fourches et aux crapauds !

Voici la Bonne Nouvelle ! L'Indulgence de Dieu est sans bornes ! Il a donné la Souffrance de son fils, la Mort de son fils, pour nous. La Passion du Christ est le Trésor d'Indulgence infinie qui libère l'homme de la Chute.

Qu'osent-ils prétendre, mes détracteurs ? Qu'un seul péché est assez lourd pour échapper à l'Absolue Miséricorde du Père qui a donné son fils ? Où est le crime si monstrueux, si absolu, qu'aucun de nous puisse commettre, et que le Christ Jésus soit impuissant à faire pardonner ? Oui, c'est la Bonne Nouvelle. Paysan, tu peux desserrer l'étau qui te broie le cœur. Ouvrier d'Allemagne, tu peux sourire à ta femme et ton fils. La Passion du Christ est le Trésor d'indulgence qui t'appartient.

Aujourd'hui, le Corps du Christ, c'est notre Sainte Église. À sa mort, c'est à Pierre et aux Douze que Notre-Seigneur a confié le Trésor inestimable. Et celui-ci a voyagé, de siècle en siècle, d'un évêque à l'autre, jusqu'à notre Saint-Père le Pape qui est à Rome. Je viens de Rome. J'ai vu le digne successeur assis sur le trône de Pierre. Je lui ai parlé.

Notre bon Pape Jules est mort, le savez-vous ? Que son âme très sainte repose. Mais l'Église, elle, ne meurt pas. Notre nouveau Pape, Léon, est incroyablement jeune. Son œil étincelle de science. Je lui ai parlé de vous, mes frères pieux et épouvantés. Il m'a répondu : va, porte à l'Allemagne sa part de Trésor. Remets-lui ces signes de l'Indulgence, du Pardon que le Christ a déposés dans les mains de Pierre et que Pierre m'a transmis.

Les voici.

Ce sont des lettres signées de notre Saint Pontife. Pour vous.

Le trône de Pierre est chancelant. Notre église, où est le corps de l'apôtre, tombe en ruines. Les murs se fêlent, le toit craque, et bientôt le tombeau sacré sera enseveli sous les décombres !

Le Pontife ne le veut pas ! Il fait reconstruire une Basilique haute, sainte, claire !

Le Pontife a appelé (comme Jules) les plus grands artistes, pour élever sur le Sépulcre un immense vaisseau lumineux et coloré !

Que veulent-ils, mes adversaires ? Que Saint-Pierre s'effondre sur le corps martyrisé de l'Apôtre, et que le Sanctuaire disparaisse ?

Nous tous, faisons un don de charité pour la gloire du Siègè. Offre un écu, un bijou, ou même ton manteau. Mais bâtis, avec tout le peuple de Dieu, la Colossale Demeure.

Je te remettrai une lettre. Tu rentreras dans ton foyer, apaisé, souriant. Et, si criminel que tu puisses être, si grave la faute, il n'est pas un seul de tes péchés qui aujourd'hui ne soit racheté.

Venez. Venez tous. Rien n'est cher au comptoir du Seigneur.

Plasencia. Janvier 1516.

FONSECA

Mais, à quel propos cette audience ?

BARTOLOMÉ

Le Roi m'a fortement encouragé, et veut me revoir.

FONSECA

Oui, mais cette entrevue, quel en est le sujet ?

BARTOLOMÉ

Il me semble que Sa Majesté le connaît.

Enfin, il s'agit des Indes.

FONSECA

Et puis ?

BARTOLOMÉ

Je veux entretenir Sa Majesté de cruautés et d'horreurs qui se sont commises dans les Indes.

FONSECA

Pourquoi ?

BARTOLOMÉ

En trois mois, j'ai vu mourir sept mille enfants.

FONSECA

Oui, mais en quoi cela concerne-t-il Sa Majesté ?

Conchillos ?

CONCHILLOS

Je ne vois pas. Le Roi est très fatigué.

BARTOLOMÉ

Si la mort de sept mille âmes innocentes en terre espagnole ne concerne pas le
Roi d'Espagne, qui cela concernera-t-il ?

FONSECA

Moins fort, jeune homme.

BARTOLOMÉ

Le Roi m'a ordonné de revenir. Vous opposez-vous ?

FONSECA

Non ! Nous serons à Séville, à la fin du mois.

Rome, 1516. Dans une rue. Passe un cortège de bouffons, masques, fêtards et comédiens.

UNE VOIX DANS LE CORTÈGE

Michel-Ange ! Voyez, c'est Michel-Ange !

QUELQU'UN

Bonsoir, Buonarroti !

DES VOIX

Salut, David ! Salut, Géant !

MICHEL-ANGE

Bonsoir.

UN FÊTARD

Viens-tu à la fête ? Le Pape invite tous les Florentins de Rome dans les jardins
du Vatican !

MICHEL-ANGE

Granacci ! Dans ce costume ! Tu te débrides !...

GRANACCI

Je suis ivre de joie. Clarissa vient d'accoucher d'une petite fille. Michel-
Ange ! Une princesse !

MICHEL-ANGE

Quelle merveille. Je t'embrasse. C'est trop beau.

QUELQU'UN

Viens avec nous, Michel-Ange !

MICHEL-ANGE

Je travaille. Et je ne suis pas à mon aise dans les fêtes.

UN BOUFFON

C'est particulier ! Un pape florentin invite tous les Florentins à un dîner florentin. Et le tout à Rome. C'est particulier !

MICHEL-ANGE

Bonne fête à vous tous.

GRANACCI

Que fais-tu maintenant ? T'es-tu un peu reposé ?

Quel triomphe, le plafond...

MICHEL-ANGE

J'ai une dette. Je taille des marbres pour le tombeau de Jules.

Il faut quarante statues.

UN MASQUE *dansant*

Florence est divine ! Florence est magique !

GRANACCI

Quarante ! C'est le travail d'un demi-siècle !

MICHEL-ANGE

Il a peut-être voulu me faire une farce en mourant. Ou un cadeau.

UN FÊTARD

Voyez la lune là-haut ! Comme elle est bleutée !

UN AUTRE

Je la connais : c'est une Toscane. Je l'ai vue sur la Seigneurie.

GRANACCI

Fais attention. On dit que les choses sont au plus mal entre le Pape et les héritiers de Jules. Le duc d'Urbin serait déposé.

MICHEL-ANGE

C'est impossible !

LES AUTRES

À la fête ! À la fête !

GRANACCI

J'y vais. À bientôt !

Le cortège repart.

MICHEL-ANGE, *apercevant l'hôtesse*

Vous êtes florentine, vous ?

L'HÔTESSE

Rien du tout. Je m'amuse.

Mes nerfs lâchent. L'hôtelier sur sa chaise pleure tous les soirs, maintenant.

Alors je danse, je respire.

Mais je suis invitée. Comme voisine. Je suis mitoyenne.

Séville, 30 janvier 1516. Dans le Palais du Roi Ferdinand. Une antichambre, de très bon matin. Une femme balaie.

BARTOLOMÉ

Madame, savez-vous si l'Évêque Fonseca est à l'intérieur ?

LA FEMME

Oui.

BARTOLOMÉ

Et le secrétaire Conchillos ?

LA FEMME

Aussi.

BARTOLOMÉ

Très bien. Je vais les attendre. Je ne vous dérange pas ?

Ils sortiront de ce côté ?

LA FEMME

Oui.

BARTOLOMÉ

Très bien.

On ne m'empêchera pas de le voir. Et de le revoir, jusqu'à le convaincre. Je suis têtu.

Ma vie est tracée. Depuis ce jour de Pentecôte où, en chaire, j'ai tout dit. C'est irréversible.

Toute la nuit, j'avais ressassé trois versets de l'Écriture, pour mon sermon du

lendemain.

LA FEMME

Vous êtes prêtre ?

BARTOLOMÉ

Oui, Madame.

Il y est dit : le sacrifice offert à Dieu n'est pas bon, et Dieu le refuse, si l'offrande a été volée.

Et aussi : le maigre salaire, c'est la vie du pauvre. L'en priver, c'est faire un meurtre.

Nous autres Espagnols, sommes meurtriers dans les Indes. Notre richesse est volée. Nos sacrements, nos rites, notre culte, Dieu les refuse : nos mains sont salies. Les pères Dominicains ont raison.

J'ai ruminé toute la nuit. Et au matin de Pentecôte, dans mon prêche, j'ai dit à l'assemblée que je rendais à mes Indiens, honteux, tous leurs biens usurpés par violence

leur terre, leur travail et leur liberté naturelle.

Un beau scandale. Mais ce n'est rien encore. Ma vie est devant moi. Je veux sauver le peuple des Indes. Ou crever.

Je vais voir le Roi, et tout lui redire. Il n'est pas sourd. Je me suis ressaisi. Personne ne m'empêchera de me faire entendre.

LA FEMME

Le Roi ? Quel Roi ?

BARTOLOMÉ

Ferdinand.

LA FEMME

Mais, mon petit, le Roi est mort, depuis une semaine.

BARTOLOMÉ

Comment ?

LA FEMME

Le Roi ? Le Roi Ferdinand ? Il est mort voilà une semaine.

BARTOLOMÉ

Mais, mais,

qui est Roi ?

Il y a bien un Roi ?

LA FEMME

Il y a une Reine, d'abord. Jeanne. Elle n'a plus sa tête.
Elle est cloîtrée dans un monastère, au fond de la Castille, depuis longtemps.
Et puis son fils. Charles. C'est lui qui va régner. Il a quinze ans. Il vit en
Flandre.

BARTOLOMÉ

En Flandre.

LA FEMME

Oui, mon petit. Il a été élevé là-bas. Il y est né. Qui sait s'il parle espagnol.

BARTOLOMÉ

Merci, Madame. Je comprends. Le nouveau Roi est en Flandre.

J'y vais.

Rome, novembre 1517.

LE PAPE LÉON X (JEAN DE MEDICIS)

Voyez comme est la vie, cousin. Je suis Pape, vous voilà Cardinal.

Buonarroti est peut-être le plus grand artiste de tous les temps. Quelle tablée
nous faisons, tous trois, chez mon père !

Je veux lui confier une œuvre à sa mesure. Une montagne de marbre, aussi
démesurée que son plafond. Il est stupide qu'il s'use depuis trois ans à
tailler un tombeau.

Et l'Europe ! Le Roi d'Espagne a dix-sept ans. Le Français, vingt-trois.
L'Anglais, vingt-six.

Et le Pape, quarante ! Quel Renouveau ! Quel mois de Mai ! Quel
surgissement de vie monte aux branches après l'hiver !

Vous verrez ce règne. Saint-Pierre s'élève. Les manuscrits affluent. Tous les
Maîtres sont à l'œuvre. Ici est la Capitale de la Couleur !

Quelle chance nous habite. L'avenir se presse, impatient. Dieu nous a fait don
d'un monde brusquement rajeuni. Et le futur est libre !

Allez dormir, cousin. Moi, je veillerai. Je veux marcher sur la terrasse,
compter les étoiles. Bonne nuit.

GIULIO DE MEDICIS

J'ai dans les mains un document étrange, que vous devrez lire. C'est la lettre
furieuse qu'un frère augustin a fait imprimer en Allemagne, contre les

prédicateurs de l'Indulgence.

LÉON

Quel travailleur tu fais. Insatiable. Il faut savoir s'arrêter, aussi. Écouter parfois la musique du monde. Le cœur de la ville. Les voix du vent. Comment s'appelle-t-il ?

GIULIO

Luther.

LÉON

Querelle de moines. Rien qui compte. Nous verrons cela demain.

Bon sommeil.

Ouvre une fenêtre en sortant. Laisse entrer le grand Air. Comme il fait bon ! Ouvre plus large. Plus large encore. Voilà. C'est ainsi. Une fraîcheur nouvelle caresse le visage des choses.

Allez, vous tous. Dormez bien. Que la Paix de la nuit vous prenne.

TROISIÈME ÉPOQUE

19. Le château de Tordesillas, en Vieille-Castille, où est enfermée Jeanne. 4 novembre 1517.

LA SUIVANTE

Ils arrivent.

MOSEN FERRER, *commandant du château*

Silence. Rangez-vous. Plus groupées, les Clarisses. Maman, tenez vos filles. Ouvrons.

Entrent Charles – roi d’Espagne, dix-sept ans³³ – arrivant de Flandre avec sa suite, flamande.

Que Sa Très Excellente et Très Illustre Majesté veuille bien prendre place.

UNE CLARISSE

Oh, ces tissus ! Ces manteaux !

UNE AUTRE

Regarde le chapeau, au fond !

UNE AUTRE

Mais elles vont mourir de chaud, ces femmes !

LA SUPERIEURE

Chut !

UN VIEUX SOLDAT ESPAGNOL

Dieu garde la Castille.

UN AUTRE

Qu’allons-nous faire avec ça ?

FERRER

Majesté, très gracieuse et très éminente, Prince des Pays-Bas, Duc de Bourgogne et Roi d’Espagne maintenant, c’est une joie infinie pour Castille et Aragon que de plier désormais sous votre fêrule, vous si jeune et si beau, et un écrasant honneur pour ce petit monastère misérable

³³ C’est le fils de Philippe Le Beau et de Jeanne la Folle, né en 1500 à Gand (voir scène 5).

que de vous accueillir, tout premier, à votre glorieuse arrivée de la Flandre.

LE SEIGNEUR INTERPRÈTE³⁴

Il dit : Roi très grand, très haut,
des Pays-Bas, de Bourgogne, d'Espagne,
quelle joie pour nous d'être vos sujets,
vous si jeune et si beau, quel honneur de

CHARLES

Où est ma mère ?

LE SEIGNEUR INTERPRÈTE

Il dit : où est la mère ?

FERRER

La Reine Jeanne, heureuse, veut courir à son fils.
Dans la tour voisine,

CHARLES

Qu'on la cherche.

LE SEIGNEUR INTERPRÈTE

Qu'on la cherche.

FERRER

Amenez la Reine.

UNE CLARISSE

Les Flamandes ont un visage délicat, un teint de prune claire.

UN SEIGNEUR ESPAGNOL

Il n'entend pas le castillan.

UNE CLARISSE

Mon Dieu, cette bouche !

UN AUTRE SEIGNEUR

Il a quinze ans. Il peut apprendre.

LE PREMIER

Il a vingt ans, et une tête de dégénéré. Moitié français, moitié Hollande. Notre
Roi.

³⁴ La langue de Charles, bourguignon, est le français. Il ne comprend pas l'espagnol.

L'AUTRE

Taisez-vous.

Entrent Jeanne, sa fille Catherine, la suivante.

JEANNE

Où sont-ils ?

CHIÈVRES, *gouverneur et conseiller de Charles*

Avancez, Charles.

JEANNE

Où sont mes enfants ?

CHIÈVRES

Voici Charles. Voici Eléonore.

JEANNE

Êtes-vous mes enfants ? Comme vous avez grandi ! Il y a si peu de temps.

Charles. Eléonore.

Voyez, ici est Catherine. Catherine !

Je vais retourner dans ma chambre. On m'attend.

Je ne peux pas m'absenter : j'aurai bientôt une visite. Il ne faudrait pas que la chambre soit vide.

Comprenez-vous ?

CHIÈVRES

Majesté, Charles est roi d'Espagne maintenant. Il règne à vos côtés. La couronne est entre vos quatre mains.

Vous pouvez avoir confiance. Il est grand.

Il a beaucoup appris, en Flandre. La mathématique, les arts. Il est passionné de musique.

C'est un cœur noble. Habile aux armes. Il fera un solide guerrier.

JEANNE

Merci, Monsieur.

CHIÈVRES

Il apprend avec ardeur le gouvernement. Ses précepteurs lui trouvent prudence et capacité de juger.

Quel roi, bientôt !

Ce navire que vous menez en commun, tous deux, ne craint pas la manœuvre !

Oui, le Conseil de Castille était bien avisé de vous réunir ainsi.

C'est beau. Après douze ans d'absence, mère et fils conjugués.

Désormais il est là, et peut tout voir.

Sera-ce bien pratique, ces deux signatures, sur chaque feuille ? Est-ce nécessaire ?

Une mère sent ce que sent le fils tombé de ses reins. Pas de méfiance.

C'est un petit jeune homme vigoureux. Un homme n'aime pas se partager, surtout avec une femme. Celui-ci est un vrai seigneur.

Et on est fier, à dix-sept ans.

JEANNE

Je dois rentrer. On m'attend. On va venir bientôt.

N'est-ce pas, Ferrer ?

FERRER

Oui, Majesté.

JEANNE

Vous ne savez pas comment il est, lui, si je tarde.

Huit heures au lit, c'est huit heures au lit. Sinon, la corde.

CHARLES

Que dit-elle ?

JEANNE

Eh oui, petit. Je n'aime pas qu'on me donne le fouet. C'est normal. Qui aime ?

Maman n'aime pas le fouet.

Rentrons, Catarina.

CHARLES

Catherine !

Elles sortent.

Qu'a-t-elle dit ? Je veux sortir ma petite sœur de ce trou. Interprète, que disait-elle à la fin ?

L'interprète lui explique à voix basse.

UN VIEUX SOLDAT *s'adressant à une toute petite fille*

Va le dire, ton compliment.

UN AUTRE

Vas-y, ma jolie, vas-y.

LA PETITE *s'avançant vers Charles, dit son compliment en espagnol*
 Majesté, ferme un peu la bouche,
 Que en Castille, elles sont merdeuses, les mouches.

CHARLES *à Chièvres*
 Que ce chien s'enfuie au plus vite.
 Ma mère est la Reine de Castille. Et c'est ma mère.

FERRER
 Elle ne voulait rien manger ! Elle ne voulait pas dormir ! Elle serait morte
 depuis des années !

CHARLES
 Qu'il sorte, ou je le tue !
 Denia³⁵, vous commanderez ce château. Surveillez-la. Contrôlez ses visites.
 Ne la laissez pas sortir.
 Mais c'est ma mère.

UN VIEUX
 Il est peut-être idiot, mais on n'en a pas fini avec lui.

UNE FLAMANDE
 Ces gens vont tous pieds nus. Ils n'ont pas froid ?

UNE AUTRE
 Et le gros, en manteau vert. Il est sale...

UNE AUTRE
 Peut-être la peau brûlée, le soleil.

LA PREMIÈRE
 Ils ont tous les pieds à l'air. Ils doivent s'écorcher.

UNE AUTRE
 Ils sont comme les pierres. Avez-vous vu ? Il n'y a pas d'arbres. Eux n'ont pas
 de chaussures. Tout est nu.

20. Rome. Dans le Palais du Vatican. Septembre 1518.

³⁵ Seigneur de la suite de Charles.

GIULIO DE MEDICIS

Giovanni, les nouvelles d'Allemagne sont mauvaises.

LE PAPE LÉON

Pas Giovanni.

GIULIO

Saint-Père, les nouvelles d'Allemagne sont mauvaises.

L'Empereur Maximilien achète, pour son petit-fils, les suffrages de quatre
Électeurs.

LÉON

Le chien.

C'est extravagant, l'acharnement de ce vieillard à préparer sa mort.

Tout de même ! L'enfant est prince des Pays-Bas, duc de Bourgogne, roi
d'Aragon et de Castille. Il lui faut l'Allemagne !

À quoi s'arrêtera-t-il ?

GIULIO

Le vieux voulait être Pape. Maintenant, il veut tout pour le petit Charles :
l'Europe entière, l'Empire, demain le Siègne.

LÉON

Il n'y est pas.

GIULIO

Quatre électeurs achetés.

LÉON

Le chien !

Il n'aura pas le Sacre ! Tête nue, l'Empereur ! Sans couronne !

UN PETIT GARÇON, *qui joue, pas loin*

C'est quoi, électeur ?

LÉON

Un homme qui choisit.

Se renseignant sur l'enfant :

Qui est-ce ?

LE SECRÉTAIRE

Je ne sais pas.

LÉON

Naples est injoignable à Rome. Charles d'Aragon est roi de Naples.

L'Empereur est roi de Rome. Charles ne sera pas empereur.

Qui sont les vendus ?

GIULIO

Brandebourg. Le Palatin. L'archevêque de Cologne. L'archevêque de Mayence.

LÉON

L'archevêque de Cologne. L'archevêque de Mayence. J'aime l'Église d'Allemagne.

Ne plions pas. C'est la fin du Siège apostolique.

Un Électeur à vendre peut se racheter. Le vieux Maxi n'est pas mort.

GIULIO

C'est mon opinion.

Un prince s'est tenu hors des manigances de l'Empereur. Frédéric le Sage. Le Saxon.

On le dit très intègre. Un ardent catholique.

LÉON

Qu'on le voie. Qu'on sache ce qu'il veut. Il nous le faut.

GIULIO

C'est mon opinion.

L'ENFANT, *qui joue toujours, près de là*

Il choisit quoi, un électeur ?

LÉON

Je suis occupé. Je parle de choses importantes.

Il choisit l'Empereur d'Allemagne.

LE SECRÉTAIRE

Saint-Père, nous avons reçu, au courrier d'Allemagne, une lettre de notre légat, le Cardinal Cayetano. Il y est question du prince Frédéric.

Le Prince s'intéresse vivement à l'un de ses sujets, le moine Luther, que vous venez de condamner pour hérésie, et dont vous avez requis la comparution à Rome sous deux mois.

GIULIO

Cet augustin qui a protesté, bruyamment, contre la prédication des

Indulgences.

LE SECRÉTAIRE

Selon le Cardinal, le Prince Frédéric s'inquiète de cette convocation. Il met très respectueusement en garde Votre Sainteté contre les préventions qui courraient, à Rome, à l'égard du Frère Martin. Celui-ci, pense le Prince, est d'une absolue bonne foi.

GIULIO

Le soupçon vise l'Ordre de saint Dominique. Son impartialité est mise en doute parce qu'un frère de l'Ordre, un Johannes Tetzl, est adversaire de Luther dans la querelle. C'est un prédicateur actif du Cardinal de Brandebourg, archevêque de Mayence.

LÉON

Archevêque de Mayence. Cette affaire m'agace. Voilà un an que ce moine m'a défié, du fond de sa campagne, et on ne l'a pas fait taire. C'est long.

GIULIO

Il vous a écrit une lettre très humble où il se jette à vos genoux.

LE SECRÉTAIRE

Le Prince Frédéric fait valoir que, selon le Concile de Bâle, les causes jugées sont instruites dans le pays d'origine. Il voudrait que Luther soit entendu en Allemagne.

LÉON

Apportez-moi la lettre que Frère Martin m'a écrite. Le Prince Frédéric de Saxe me paraît avoir, pour un gros mangeur, une très bonne connaissance du droit conciliaire.

L'ENFANT, *qui joue*

Combien d'électeurs choisissent ?

LÉON

Quelqu'un peut-il m'expliquer la présence de ce garçon dans mon cabinet de travail ?

LE SECRÉTAIRE, *à l'enfant*

Que fais-tu là, toi ? Qui t'a laissé entrer ?

L'ENFANT

J'attends mon grand-père.

LÉON

Très bien.

LE SECRÉTAIRE

Qui est ton grand-père ?

L'ENFANT

Bonet de Latis.

GIULIO, *au Pape*

Ton médecin.

LÉON

Très bien. Mon médecin amène sa famille, les enfants juifs se promènent dans le Palais. Très bien.

À l'enfant :

Sept Electeurs, loupiot. La majorité, c'est quatre.

L'ENFANT

Merci.

LE SECRÉTAIRE

Voici la lettre.

Éminence, un courrier urgent.

GIULIO

De qui ?

LE SECRÉTAIRE

Michel-Ange Buonarroti.

GIULIO

Plus tard.

LÉON

Elle est très soumise. Mais il ne change rien à ses fantaisies.

(Nous voici juridiction, basse-cour.)

L'an dernier, on voulait me tuer, ici même. Aujourd'hui, on me fait la leçon depuis la campagne allemande.

Ils ne comprennent pas l'Indulgence. Les Allemands ne comprennent pas ce

que nous cherchons avec la beauté de la nouvelle Basilique.
 L'Art est à l'honneur de l'Eglise. Ils ne voient que la richesse. C'est une dignité, une élévation.
 La Chrétienté se rassemble à Rome, Rome culmine à Saint-Pierre. Le nouveau Dôme est un signe : colossal, inégalé. Mais c'est un signe !
 Voilà pourquoi cet effort, cette finance qui afflue.
 Il s'est fait, j'imagine, quelques fautes. Ce Tetzl.
 On ne va pas tout annuler !
 Sa lettre ne me trouvera pas insensible : une sincérité maladroite. Mais je ne veux pas désavouer les Dominicains : ils ont déjà pris flamme dans l'affaire du professeur d'hébreu.
 Comment s'appelle-t-il, celui-là ? Le brave homme qui lit l'hébreu. Qui ne fait aucun mal. En Allemagne, aussi...

L'ENFANT
 Reuchlin.

LÉON
 Plaît-il ?

L'ENFANT
 Reuchlin. C'est un ami de Grand-père. Grand-Père lit l'hébreu. Mais très bien.

LÉON
 Quel monde extravagant !
 Je ne condamnerai pas ce vieil érudit. Le renouveau des arts et lettres m'importe. J'approuve les études anciennes. Tandis que le moine...
 Luther sera jugé en Allemagne. Par un Dominicain : soyons juste.
 Écrivez à Cayetano de l'entendre. Que l'Allemand rétracte, et je montrerai de la clémence. Je ne suis pas une bête brute.
 Je veux le Prince Frédéric. Cayetano sera compréhensif.
 Cette histoire traîne, il faut en finir.
 Mais le moine doit rétracter, cela va de soi.

21. Augsbourg. Devant le Palais épiscopal. 12 octobre 1518. Luther et ses conseillers, missionnés par Frédéric, Electeur de Saxe, un des princes allemands qui protègent le moine face à Rome.

SPALATIN, *sortant du Palais*

Ça ne se passe pas mal. Ça ne se passe pas trop mal. Avons-nous le sauf-conduit ?

LINK

Toujours rien.

SPALATIN

Que font-ils ?

Luther, le Prince Électeur ne veut pas du tout que vous rencontriez le Cardinal sans le sauf-conduit.

Nous ne sommes pas en territoire saxon, comprenez-vous ? Tout peut se produire.

La Diète est séparée. L'Empereur est à la chasse, depuis hier. Le Prince Électeur nous quitte, dès la fin de son entrevue. Augsbourg est vide.

Le Prince veut le document, en forme régulière, au cachet de l'Empereur. Maximilien³⁶ l'a promis.

LINK

Comment va l'entretien ?

SPALATIN

Pas mal, pas mal.

Le Cardinal est un homme plutôt compréhensif, qui souhaite que toutes ces choses se terminent sans fracas.

Diplomate. Italien.

Pour les thèses, l'Électeur l'a trouvé assez conciliant. Il discute.

N'oubliez pas, Luther : nous avons obtenu votre audition en Allemagne !

J'y retourne. Et ce sauf-conduit qui n'arrive pas !

Il rentre dans le Palais.

LINK

Comment es-tu ?

LUTHER

Sombres pensées.

Sort Urbain de Serralonga.

³⁶ Empereur d'Allemagne.

SERRALONGA

C'est une grâce pour vous, Luther, que le Seigneur ait placé sur votre route le Cardinal Cayetano.

C'est un homme fin, cultivé. Il vous a lu. Je vais vous faire une confidence : lui-même, il y a longtemps, s'était fait rappeler à l'ordre pour quelques propos audacieux.

Il aime la jeunesse. Il sait faire la distinction entre l'homme et ses mauvaises idées. Dès que vous aurez rétracté toutes ces erreurs, vous le trouverez paternel.

Allons, vous pouvez sauver votre tête. Le bûcher n'est pas sûr.

SPALATIN *revenant*

L'entretien se termine. Ce n'est pas mauvais ! Ce n'est pas mauvais !

SERRALONGA

Vous voyez ! Que vous disais-je ?

Il s'en va.

SPALATIN

La vie est étrangement faite. Il se pourrait que tout ceci te vaille certains avantages. Si l'affaire se conclut bien...

On parle pour toi d'une distinction, d'un honneur... Enfin, je ne veux rien dire.

Et le sauf-conduit qui n'arrive pas !

Sois prudent, Luther. Tu es emporté. Ne te laisse pas conduire par les mots. Ne t'engouffre pas dans chaque brèche.

Tu as peut-être un bel avenir.

LUTHER

Bah. Le Christ règne à Augsbourg aussi.

SPALATIN

Bien sûr, bien sûr.

Ah, les voilà !

Entrent Ruhel et von Feilitzsch, essoufflés.

Mes amis, enfin ! Que s'est-il passé ?

RUHEL

L'émissaire de l'Empereur nous remet le sauf-conduit à l'instant.

SPALATIN

Est-ce conforme ?

RUHEL

Irréprochable.

SPALATIN

Luther. Voici Ruhel. Von Feilitzsch. Deux juristes très écoutés du Prince. Il veut que vous suiviez leur avis en toutes choses. Ils ne vous quitteront pas.

Ce sont deux renards : ils flairent, et mordent.

LUTHER

Mais, ne verrai-je pas l'Électeur, à sa sortie ?

SPALATIN

Non. Plus tard. Il a tout fait. Le jeu est dans vos mains. Bonne chance. Pensez un peu à vous.

Spalatin s'en va. Les autres entrent.

*

Dans le Palais.

CAYETANO

Je vous ai attendu plusieurs jours, mon fils.

LUTHER

Je vous supplie, Père Révérendissime, de me pardonner. Une autorité très respectable m'a fait obligation de recevoir la protection impériale avant de me présenter ici.

CAYETANO

Oui, je vous vois très entouré.

Sa Sainteté, le Pape Léon, qui m'envoie à vous, est-elle une autorité moins respectable ?

Vous devez être bien fautif, Frère Martin, pour demander une telle garde devant votre mère l'Église.

LUTHER

Je viens entendre la vérité. Je me prosterne aux pieds du Saint-Père. Je reconnais dans sa poitrine la voix du Christ.

Qu'il me blâme ou m'approuve, qu'il me fasse vivre ou mourir,
je m'offre à lui.

CAYETANO

Voilà qui est bien. Levez-vous.

Je suis content de vous trouver dans cette disposition. Vous confirmez ce que
je devinais de votre personne.

Vous n'êtes pas un révolté, un hussite. Vous êtes troublé, je comprends.

Tout ceci a de quoi égarer notre conscience. Moi-même, parfois, j'ai des
doutes. Je sais votre incertitude.

Puisque vous voilà soumis, nous allons en finir. Très vite.

LUTHER

Mon père, on a passé la mesure.

Je ne veux pas parler contre les prédicateurs de l'Indulgence, que je n'ai pas
entendus.

Mais le peuple, je le vois. Maintenant les opinions les plus folles se répandent.

Ils croient qu'ils achètent leur salut, contre de la monnaie.

On leur a dit (qui, je ne sais pas) que tout péché pouvait être absous : même le
pire. Qu'il serait sauvé, celui qui aurait engrossé la mère du Seigneur.

Avec de la monnaie.

Que lorsque, dans le tronc, une pièce sonne, au ciel une âme s'échappe du
Purgatoire, et s'envole.

Et ils croient remettre ainsi leurs fautes à venir par escompte,

et œuvrer pour l'âme de leurs proches, de leurs morts,

et tout est à vendre ! La Souffrance du Christ, le Pardon de Dieu, la Clémence
de l'Apôtre. Tout !

La cupidité se débride. Mammon règne dans les campagnes.

Ils se perdent. Ils s'appauvrissent. Prennent sur le repas des enfants pour
acheter le salut.

Et le diable rit à pleine gorge, pour tous ces pauvres paysans qu'il va recevoir
en Enfer, faute de la vraie contrition et de la vraie repentance,

misérable, pure, incorruptible.

CAYETANO

Je sais tout cela, tout ce que vous pensez sur ces matières.

J'ai bien lu : vos thèses, vos sermons imprimés, vos études.

Rien n'est grave. Tout peut s'entendre, se pardonner.

C'est une bonne nouvelle que je vous porte aujourd'hui, Martin : je vous comprends, je vous pardonne.

Tout ceci ne conduit pas nécessairement à une catastrophe, pour vous, à votre vie brisée, à vos proches humiliés comme toujours les hérétiques.

Non, il suffit, devant moi, aujourd'hui, que vous rétractiez vos erreurs, et vous voilà blanchi, et cet épisode est oublié,

et vous pouvez reprendre en paix votre travail, et votre place dans l'Église.

LUTHER

On m'a calomnié devant le Saint-Père.

Mais le Pape Léon me comprendra : c'est un homme juste.

Je lui ai écrit une lettre : il ne l'a pas lue ? On ne l'a pas transmise.

CAYETANO

Je lui parlerai. J'entends ce que tu me dis.

L'Église est humaine, aussi : elle porte son poids d'humanité.

Il faut maintenant que tu rétractes tes erreurs. Nous allons conclure ce malentendu.

LUTHER

Que je rétracte mes erreurs ?

CAYETANO

C'est tout.

LUTHER

Lesquelles ?

CAYETANO

Peu importe.

LUTHER

Je ne comprends pas.

CAYETANO

Abjure, révoque ce qui, dans tes écrits, est contraire à la foi de l'Église.

LUTHER

Mais, mon Père très respecté,
que demandez-vous que je révoque,
si je dis vrai ?

CAYETANO

Tu nies que les mérites du Christ sont le Trésor de l'indulgence. Or, une
décrétale de Clément VI affirme cette proposition. Révoque.
Tu professes une opinion hérétique sur la foi et le sacrement. Révoque.

LUTHER

Ce que j'ai voulu dire, il s'agissait de l'Indulgence,
c'est que pour être absous il ne suffit pas d'obtenir le geste ou la parole
d'absolution,
il faut croire, au fond, que Dieu juge,
et qu'il pardonne.
Sera-t-il absous, celui qui reçoit le geste, et ne croit pas ?
Le sacrement, sans la foi, est inefficace.

CAYETANO

Les hussites ont défendu cet article. Rétracte ça.

LUTHER

Que nous font les hussites,
si l'article est vrai ?

CAYETANO

Luther, mon ami, Jean Huss a connu le supplice !

LUTHER

Pour l'autre thèse aussi, vous raisonnez mal.

CAYETANO

Je raisonne mal !

LUTHER

Vous dites que le Pape Clément l'a proclamée. Il a pu se méprendre.

CAYETANO

L'Autorité Pontificale ! Attention, Martin Luther ! Notre compréhension n'est
pas sans limites. Tu vas trop loin !
Révoque cette thèse hérétique, tout de suite.
Allez, dis-le. J'écoute. Écrivez, notaire. Revoco.
Re-vo-co.

LUTHER

Je demande pardon à Votre Éminence.
Je voudrais réfléchir un moment.

On s'éloigne.

*

STAUPITZ *arrive, en courant*

Mon Dieu, je suis en retard.

Avez-vous commencé ? Où en est-on ? On ne m'a pas prévenu.

LUTHER

Des flammes dansent devant mes yeux.

Ce n'est pas l'Enfer : le bûcher.

Je comprends comment on peut être conduit, pas à pas, vers ce qui hier encore paraissait impossible.

Les derniers tourments, les outrages.

Mon père. Que dira mon père si je tombe.

STAUPITZ

Que se passe-t-il ? Où en est-on ? Ruhel, racontez-moi.

VON FEILITZSCH

Soyez prudent, Martin. Ne vous engagez pas.

Un mot échappe vite. Il est très fin. Il sait le droit. Il peut vous attendre sur un point déjà frappé.

Je préférerais que vous répondiez par écrit.

*

CAYETANO

Eh bien, je vois que votre compagnie encore se renforce. On vous aime, ici.

Bonjour, Monsieur le Vicaire général.

STAUPITZ

Je salue très respectueusement Votre Éminence. Comment se porte le Saint-Père ?

CAYETANO

Pour le mieux. Votre arrivée me fait-elle augurer que notre jeune ami revient à un point de vue plus commun ?

STAUPITZ

Je viens d'entrer, Monseigneur, et ignore encore si

CAYETANO

J'ai réfléchi, Luther. Notre conversation est mal amorcée.

J'en viens à t'accuser, alors que je te comprends.

Mais tu prends ceci trop à cœur. L'Indulgence, l'Allemagne. Tu es inquiet, atteint.

Je vais te surprendre : l'Indulgence, vois-tu, ce n'est pas si important.

Imaginons que les prédicateurs aient commis une faute. Qu'est cela au regard de l'autorité de l'Église ? Pouvons-nous porter atteinte à la dignité de l'Église ?

Tu es sincère, toi. D'autres, que je pressens, le seront moins. Ils se serviront de ton innocence. Contre Rome. Contre l'Unité.

Reviendrons-nous au Grand Schisme, qui a déchiré notre visage ?

LUTHER

Mon père, je ne veux pas disputer avec vous.

CAYETANO

Je ne suis pas là pour disputer. Je viens t'entendre, paternellement, et te faire reconnaître la bonne voie.

Un frère augustin ne dispute pas avec le Pontife.

LUTHER

C'est juste. Je voudrais une confrontation avec les Universités.

Je peux présenter des thèses, les soumettre à Bâle, Fribourg, Louvain. Peut-être Paris.

J'entendrai les réponses. Nous verrons.

CAYETANO

Tu veux simplement alerter la terre entière !

Qui es-tu, petit moine ?

Tu veux que toute l'Europe réfléchisse à tes thèses !

Mais nous avons réfléchi, nous ! Il s'agit que tu te soumettes, et fasses contrition.

Je suis ici pour te juger, commis à cette fin par l'Évêque de Rome, et tu attends que j'argumente, comme ton voisin de chambre au couvent ?

Tu es sur la pente de l'hérésie. Tes protections vont se faire improbables. Espères-tu que l'Électeur de Saxe prendra les armes ? Pour Luther ?

Je l'ai vu, l'Électeur. Il m'a paru bien timide, bien arrangeant.

Que fera-t-il, si tu es excommunié ? Oui, excommunié. Jeté hors de l'Église, hors du Salut.

Je l'imagine bien rassagi, le Saxon. Crois-moi je connais les Princes.

LUTHER

Ne me menace pas ainsi, mon père.

Le Christ est vivant : il nous écoute. C'est Lui qui décide le Salut. Pas toi.
Entre nous deux, c'est Lui qui voit lequel sera sauvé, lequel maudit. Pas toi, Cardinal.

Si je pêche contre le Christ, je me soumettrai ou je serai perdu.

Mais si je dis la vérité du Seigneur, il faudra bien que le Pape l'entende, et la Chrétienté entière. Ou c'est le Pape, et toute son Église, qui rouleront vers la Damnation et le Feu.

L'essence de l'Église n'est pas dans les chapeaux, la pourpre ni le Siège de Rome, Éminence. Elle est dans le rapport immédiat et intime que chacun entretient avec le Sauveur vivant qui est là, entre nous deux, et nous entend parler.

CAYETANO

Staupitz. Link.

Il les emmène, à l'écart.

*

Faites-le taire. Si vous avez de l'amitié pour lui, faites-le taire.

Il court à sa perte, irrévocablement.

Comprenez cela, Monsieur le Vicaire : vous allez sous peu regretter ce qui se passe, mais il sera trop tard.

Vous êtes son supérieur. Il ressortit à votre autorité.

Vous êtes comptable de ce qui s'annonce, Staupitz. Vous vous préparez des heures d'un effroyable remords.

STAUPITZ

Il n'est pas mauvais. Il n'est pas hérétique, je ne le crois pas.

CAYETANO

Précisément ! Sauvez-le, pendant que c'est possible. Il va le devenir bientôt, hérétique, je vous l'assure.

LINK

Que Son Éminence l'autorise à s'exprimer par écrit. Lorsqu'il parle, sa fougue l'emporte.

CAYETANO

Peut-être. Mais l'essentiel n'est pas là.

*

LUTHER

Je défie quiconque de trouver dans mes thèses une opinion contraire aux Saintes Écritures, à l'enseignement des Pères, ou aux décrets des Conciles.

CAYETANO

Mais la formule de Clément VI ?

LUTHER

Si je suis conforme aux Écritures, et contraire à une formule de Clément VI, c'est la formule de Clément VI qui est erronée.

CAYETANO

Tu places ton opinion au-dessus de celle du Pontife ?

LUTHER

Il ne s'agit pas de mon opinion, mais de l'Écriture Sainte ! La parole de Dieu !

CAYETANO

Mais ton interprétation de la Parole est meilleure que celle du Pontife ? Tu récuses l'autorité de Rome ?

LUTHER

Pas du tout ! J'en appelle au Pape Léon.

CAYETANO

Pendant tu contredis Clément VI à propos de l'Indulgence.

LUTHER

Non. Un Pape n'a pu déclarer une telle absurdité.

CAYETANO

Ah ! Il affirme que les mérites du Christ sont le trésor de l'Indulgence, et tu le nies !

LUTHER

Il n'a pas pu dire cela ! C'est stupide !

CAYETANO

Comment ?

LUTHER

Le Pape Clément n'a pas déclaré une telle ineptie !

CAYETANO

Si je te montre cette proposition, tu révoques ?

LUTHER

Montrez-la moi.

CAYETANO, *se jetant vers la bibliothèque*

Mais tu vas la voir, moinillon ! Où est le livre ? Les Canons.

Les Décrétales. Pas celui-ci. Non, pas celui-ci.

Ah, tu veux lire le texte. Attends.

Tu crois t'adresser un petit docteur de ton collège !

Clément VI. Clément VI. Attends un peu.

Voilà !

Tête basse devant l'autorité romaine, étudiant !

Je lis : Notre-Seigneur a acquis par son mérite le trésor de l'Apostolique
Indulgence.

Ah, ah ! Qui est savant ? Qui est théologien ?

LUTHER

À acquis ! À acquis !

Il l'a acquis par ses mérites, mais ses mérites ne sont pas le Trésor !

CAYETANO

C'est pareil !

LUTHER

Sûrement pas ! Si j'acquiers un bâtiment avec des pièces d'or, cela ne veut pas
dire que le bâtiment est en or !

CAYETANO

Il est fou !

LUTHER

Eh oui ! Ce n'est pas parce que nous sommes Allemands que nous
n'entendons pas la grammaire !

À acquis ! Il est écrit : a acquis !

CAYETANO

Il est fou ! Je ne veux plus parler avec cette bête !

Sortez-le ! Hors d'ici, monstre !

Ne reparais devant moi que pour te rétracter, et pour rien d'autre ! Qu'il s'en
aille !

Il a des yeux de dément, et les idées du Diable !
 Qu'on l'emmène ! Hors de ma vue ! Il est fou !

Ils sortent.

Ce type a des yeux de forcené. Avez-vous vu son regard ?
 Je ne peux plus rien. Que les Allemands aillent au Diable.
 Mon Dieu, mon Dieu. Une chaise. Ah, je respire mal. Je me sens froid. Suis-je
 livide ? Je vais écrire au Saint-Père.
 De l'eau. Apportez-moi un peu d'eau.

*

STAUPITZ, *dehors*

Pars. Il y a deux chevaux dans la rue voisine. Link, emmenez-le.

LUTHER

Il ne comprend pas. Il faut en appeler au Pontife.

STAUPITZ

Oui. Prends le sauf-conduit. Link, soyez prudent.

LUTHER

Il faut en appeler au Pape ! Le Pape me comprendra.

STAUPITZ

Martin, le Saint-Père t'a déjà condamné, et déclaré hérétique.

LUTHER

Que dites-vous ?

STAUPITZ

Le bref est du vingt-sept août.

LUTHER

C'est impossible ! C'est faux ! Je ne sais rien !

STAUPITZ

Nous avons concentré nos efforts vers l'entrevue d'aujourd'hui. Nous
 espérons un accord.

LUTHER

C'est impossible. Vous me l'avez caché ? Mais le Pape Léon est un homme
 juste !

STAUPITZ

Partez, tous les deux. Puisse Dieu nous réunir bientôt.

LUTHER, *en partant*

Mon père ! Le Pape n'a pas condamné Reuchlin ! Il doit me comprendre !
Pourquoi me condamnerait-il ? C'est impossible ! C'est le Vicaire du Christ !

SPALATIN *arrive, en courant*

Staupitz ! Où est le légat ? Est-ce que le Cardinal-légat est encore au Palais ?

STAUPITZ

Oh non, il vient de partir.

Ça ne va pas, Monsieur le Secrétaire, ça ne va pas. Que va dire le Prince.
L'entrevue ne s'est pas bien passée. Pas du tout !

SPALATIN

De quoi parlez-vous ? On s'en moque !

Le vieux monde s'écroule, Staupitz ! L'Allemagne mue ! Les temps nouveaux
se ruent vers nous à grandes enjambées !

L'Empereur est mort, Staupitz ! Ce matin !

22. La salle du Chapitre de la Cathédrale de Frombork. Automne 1519.

ANNA

Monsieur le Chanoine !

COPERNIC

Mademoiselle ?

Anna ! Je ne t'ai pas reconnue !

ANNA

Cela fait trois ans. J'ai changé ?

COPERNIC

Tu es belle ! Je me souviens d'une gamine.

Tu as pris un mari ?

ANNA

Oh non ! Pas encore !

Vous deviez venir me voir. Et ma promesse ?

COPERNIC

C'est trop loin.

ANNA

Gdansk ? Même pas une demi-journée !

Vous ne bougez pas beaucoup, Monsieur Kopernik !

COPERNIC

C'est vrai. Depuis des années, je ne voyage plus.

Tu sais, la vie au jour le jour. Mais j'ai tort.

UN CHANOINE, *passant, avec des malles*

Au revoir, Nicolas.

COPERNIC

Au revoir, Zander. Bon voyage.

Tu étais bien ?

ANNA

Oh, la campagne. Le lait, les récoltes. J'aime bien les bêtes. Et les fleurs.

Mais c'est la mer qui me manquera. Elle est mystérieuse. Souvent, j'allais
marcher sur la plage.

Quand il fait gris, quand on ne voit pas l'horizon,
quand le bout de l'eau et le fond du ciel se confondent.

On croit être au bout de la terre, à la limite, et qu'on va tomber. On a peur...

Pourtant cela me faisait envie de me baigner dans ce mélange des eaux et des
brumes,

mais c'était trop froid.

COPERNIC

Quelle joie de te revoir. Viens, je t'embrasse.

ANNA, *contente*

Monsieur le Chanoine !

Et vous, alors ? Qu'avez-vous fait du temps ?

Comment va la vieille Stockfisch ?

COPERNIC

Ma gouvernante ? Pauvre femme, très bien. Elle est un peu fatiguée.

Ici, j'ai mes occupations. Je soigne beaucoup de malades.

Je tiens les registres du Chapitre, comme avant : les comptes, les offices. Les
naissances et les mariages.

ANNA

Les morts.

COPERNIC

Je me suis soucié de la monnaie. On m'a demandé mon opinion sur l'état des monnaies.

Chez nous, avec les Polonais d'un côté et les Allemands de l'autre, c'est confus.

J'ai écrit une étude. J'ai donné mon avis.

UN CHANOINE *passant, avec des bagages volumineux*

Je vous salue, Koppernigk.

COPERNIC

Au revoir, Lossainen.

LE CHANOINE

Quelle débandade. Quelle furie.

ANNA

Où vont-ils ?

COPERNIC

Ils nous quittent. Tu sais, le moment n'est pas très bon pour revenir ici.

Les gens s'enfuient, plutôt.

ANNA

La guerre ? Où veulent-ils aller ? À Gdansk, la guerre est déjà là depuis plusieurs mois. À Torûn, c'est pareil : j'ai ma cousine.

Les troupes du Roi de Pologne sont venues, reparties. Puis, les Teutoniques.

Ils disent Dantzig, Dantzig.

On est aussi bien ici, allez.

UN CHANOINE, *passant, avec un meuble*

Pardon.

ANNA

Comment s'appelle-t-il, celui-ci ?

COPERNIC

Cletze.

ANNA

Au revoir, Cletze.

LE CHANOINE

Au revoir...

ANNA

Regardez-vous toujours le ciel ?

COPERNIC

Bien sûr.

Le Soleil surtout, et la Lune.

Comme j'aime le Soleil, Anna !

As-tu pensé que sans le Soleil nous ne connaîtrions pas de couleurs ? La Nuit, illimitée.

Elle est belle, la Nuit : mais sans couleurs.

Et toutes les couleurs qui tachent le monde ?

Je voudrais compter, précisément, le temps des mouvements du Soleil, et de la Lune. Seulement cela.

ANNA

C'est simple.

COPERNIC

Non ! Ne le crois pas ! Pas si on choisit de compter avec précision.

Rome veut réformer le calendrier. Ils ont raison, le calendrier est faux. Bientôt les fêtes de printemps viendront au milieu de l'été.

Mais c'est trop tôt ! On n'a pas le compte exact des mouvements du Soleil. La réforme sera mauvaise.

J'observe. Ce n'est pas facile, ici. Les brumes, les belles brumes que tu aimes sur l'horizon ! On ne voit rien !

Je vais t'apprendre quelque chose. L'astronome qui a compté toutes les étoiles s'appelait Ptolémée. Il a vécu dans un temps très ancien.

Sais-tu où ? À Alexandrie ! L'Égypte. Le rivage du Nil et la frange du désert. Plus au Sud que Rome !

Peux-tu imaginer la clarté des matins d'Alexandrie ? Le ciel ouvert, bleu comme cette robe, coiffant les plaines d'écume et le ressac lumineux où le Seigneur a marché !

Que fera Kopernik, plein Nord, devant la mer balte, sous cette cloche de laine touffue ?

GIESE, *portant ses bagages*

Au revoir, Nicolas.

COPERNIC

Au revoir, ami.

GIESE

Nous reviendrons. Les guerres n'ont qu'un temps. Les folies s'éteignent.
Elle finira, cette danse. Mais comment nous la laisseront-ils, l'Ermlande ?

Jusqu'où ensanglantée ?

Je t'admire beaucoup.

COPERNIC

Tu es gentil. Je ne me sens aucune bravoure.

GIESE

Une certaine fidélité.

COPERNIC

Peut-être. Et de la faiblesse.

Je suis beaucoup trop paresseux pour faire tous mes bagages.

Quand je vois vos paquets...

GIESE

Bon hiver, Nicolas. Viens à Kuim, quand tu veux.

COPERNIC

Je sais.

Giese sort.

Mais les idées me troublent.

Je me dis : la Création est un temple, dont le Soleil est le grand lustre.

Où place-t-on le grand luminaire sous la voûte ? Vers le bord, contre les parois ? Non.

Au lieu de son plein rayonnement. En ce point depuis lequel il peut tout éclairer. Au centre.

Le flambeau royal faisant sa course effrénée autour de nous, cela ne me dit rien. Le Soleil est trop paisible. Trop puissant.

ANNA

Monsieur Kopernik, je suis revenue à cause des violences.

Quand les Chevaliers ont fait halte à la ferme – quatre sombres oiseaux – ils ont éventré les bêtes, pris quelques sacs de grains, bu beaucoup, et mis le feu aux granges.

Mon oncle avait un petit de sa seconde femme

qui s'appelait Nicolas, comme vous.
 Quand ils sont partis, l'un des quatre, semblant fou (pourquoi ?),
 lui a tiré un coup de sabre dans la gorge.
 Mon oncle a dit : Anna, avec ce qui reste de grain et de forces
 on ne pourra pas nourrir tout le monde ici. Tu dois retourner à Frombork.
 Voyez-vous, je me sens comme libre. Toute frayeur m'a quittée.
 Ah, ils me font rire, vos confrères en fuite.

Passe un groupe de chanoines, portant malles et paquets.

L'UN

Au revoir, Kopernik !

L'AUTRE

Salut, rêveur ! Nico la Vaillance !

UN AUTRE

Vous avez tort ! Vous avez tort ! La retraite est aussi un devoir !

COPERNIC

Salut, envol de bruns cormorans vers les plages ! Salut, Pologne ! Salut,
 fumées !

La peur est un don réparti. Moi, c'est quand je regarde les Sphères, le soir,
 les gouffres aériens, les trouées de planètes,
 l'immensité des ciels emboîtés qui tourneraient autour de nous,
 comment, la sarabande sidérale
 autour de la terre, plaines et villages, Égypte et Pologne,
 autour des guerres, meurtres, malades, monnaies,
 c'est quand je pense à cela, sais-tu,
 que j'ai peur.

Passe le vieux Sculteti, marchant lentement.

ANNA

Qui est-ce ?

COPERNIC

Notre doyen. Il est trop vieux pour partir. Vous restez avec nous, Johannès ?

SCULTETI

Je suis une pierre de la Cathédrale. Si on m'enlève, ta tour s'effondre. Je me
 trouve bien ici.

Ne te moque pas. Compte avec mes forces. Tu me mets au canon, et il n'a

qu'à bien se tenir, le Teutonique.
D'ailleurs, il ne viendra pas. Il me connaît, l'Albert. Je l'effraie.
Je reste, Nicolas, je reste. Je ne vais pas te laisser seul devant le danger.

COPERNIC

Ils sont tous partis. Quel silence !
Dehors, le diocèse est toujours là. Les Polonais naissent, et meurent. Il faut les
compter.

Il faut tenir les registres de l'impôt.
Ce soir, je visiterai un galeux dont la peau se déchire.
On reste. Viens, enfant, près de moi.

Elle s'approche. Il la serre contre lui.

Le monde est vaste et la terre petite.
Comprends-tu ? Le ciel ne tourne pas autour de nous.

23. Tordesillas. Mars 1520.

JEANNE

Catarina, Catarina,
ils ont voulu te prendre. Mais je devenais folle.
Pendant qu'ils t'ont gardée, je ne pouvais plus manger, pour de bon.
N'importe quoi, dans la bouche, me faisait une enflure,
et je vomissais tout. J'ai pu boire : de l'eau, par petites larmes (un alcool),
je pensais : ils auront raison à la fin, je vais perdre le sens,
mais non. Comme tu es là, je mange ; j'ai le goût des fruits, j'entends le bruit
du pain.

On ne nous aura pas, Catherine. Je suis tenace.

C'est ton frère, Charles pourri, qui t'a voulue.
J'ai bien vu, l'autre fois, comme il t'appelait. Je les connais, les Flamands, tu
parles. Il a peur que je te porte tort !
Quel souci a-t-il de toi, le sale type, depuis dix ans que je t'ai ici, et tu es
bien !
Il se croit autoritaire, il fait le Monarque ! Mais c'est de moi qu'il tient tout, de
moi seule ! Je suis la Reine Véritable, tu sais ?

Son petit bout de gouvernement lui vient de ma signature (ils croient tous que
 je n'y entends rien, mais je vois ce que je signe,
 quand ils sont là, tous, comme corbeaux autour de ma main, autour du bout de
 mes doigts, pour que je signe,
 je sais bien, va, ce que je donne, et qu'il suffirait que je reprenne)
 je lui laisse l'Espagne s'il veut, ce tas où il se vautre (as-tu vu ce menton de
 singe, cette mâchoire ?)
 mais, pas de tentative de m'enlever Catherine,
 mon petit arbuste, ma touffe sèche,
 ou je reprends tout !
 L'Espagne, la fille, les Couronnes, tout !

Entre Charles.

CHARLES

Maman.

JEANNE

Tiens, te voilà.

Je suis contente d'avoir Catherine. J'allais crever.

Tu as grandi. Je te trouve un peu plus beau.

Tu comprends le castillan ?

CHARLES

Très mal.

JEANNE

Charles, il ne faut pas m'enlever Catherine. Elle est bien.

La Castille est un océan de pierres sèches, et toutes deux, nous sommes des
 plantes du fond de l'eau. Rien ne nous gêne, nous ne gênons rien.

Le printemps ici est plus vivace qu'ailleurs. Tout est désert, et le plus petit
 bourgeon éclate, dans les cailloux,

comme un drapeau de la vie qui recommence.

Ma contrée

paraît étrange aux inconnus. Pour nous deux elle est familière, voisine.

Ne crains rien pour la petite sœur. On est bien.

CHARLES

Je viens vous dire au revoir. Je m'en vais.

Pour peu de temps, j'espère. En Allemagne.

Ils m'ont élu. Je suis Empereur, maintenant.
Tu es contente ?

JEANNE

Empereur ? Mon Dieu, ferme un peu la bouche, Charles. J'ai connu un
Empereur. Le père de mon mari.

Les Allemands sont gens honnêtes. Ils travaillent. Ils ne sont pas très
intelligents.

Mais tu as déjà la Flandre ! Que veux-tu faire de tous ces royaumes ?

CHARLES

Peut-être la Chrétienté demande un seul souverain. Comme le Pape.

Est-ce bien, tu crois, maman ?

JEANNE

Non. Certainement ce n'est pas bien. Il faut un roi dans chaque climat, comme
on trouve des fruits.

Il faut un Prince pour la Flandre, une Reine pour la Castille. On ne peut pas
confondre.

CHARLES

Prends soin de Catherine. Et mange un peu, tu es maigre.

Les plantes se nourrissent, les bêtes se nourrissent. C'est un Commandement.

Il l'embrasse, et sort.

JEANNE

Tu l'as vu, le sale type ? Glouton, vorace,
il veut toutes les couronnes. J'ai fait la bête, pour te garder. Elle est
simulatrice, la maman.

Ils ne te prendront pas. Tu as les pieds dans mon ventre : je ne t'ai pas
accouchée tout à fait.

Pour une raison : j'étais enceinte de toi quand ton père est parti. Cette
grossesse-là n'est pas encore à son terme.

Il faut qu'il revienne, d'abord. On m'a annoncé quatorze ans. C'est bientôt.

Je porte, je porte. Je suis patiente, obstinée.

Viens avec moi, allons attendre. Bientôt il ressort, et nous délivre. Bientôt
s'ouvre la grande porte du Ciel où il apparaît. Et il sourit !

Philippe. Philippe.

Elle est fidèle, la maman !

Où est Denia ? Nous rentrons dans les Chambres.
Où est Denia, mon gardien ? La fille est revenue.

Dans une salle voisine. Le Conseil du royaume.

LE CHANCELIER GATTINARA

L'Empereur souhaite que l'Étiquette soit observée. Le Conseil
devra s'astreindre.

Sa Majesté nous rejoint. Voyons les questions.

LE SECRETAIRE COBOS

Les Délégués des Communes de Castille demandent audience.

CHIÈVRES

Il serait préférable d'inscrire premièrement les Indes.

COBOS

Pourquoi : premièrement ? Les Délégués attendent.

CHIÈVRES

Les Indes
attendent aussi, depuis longtemps.

FONSECA

Vous n'entendez pas la voix de l'Espagne. Vous jouez trop avec ce pays,
Messieurs les Flamands.

Le Roi nous quitte pour combien de mois, ou d'années ?

LA CHAULX

Regrettez-vous l'Élection ?

FONSECA

Je m'en réjouis, et m'interroge sur l'urgence de ce voyage.

Vous serez bien avisés de faire entendre à l'Empereur que l'Espagne est une
épouse fanatique, jalouse, qui s'accommode mal des absences.

Le pays tremble. Les cités ont la fièvre. Recevons les Communes,
Messeigneurs.

LE CARDINAL ADRIEN

Sa Majesté souhaite que soient traitées les affaires des Indes. Certaines
patientent depuis des années. Le Roi veut disposer avant son départ.

L'ÉVÊQUE DE BADAJOZ

On ne peut pas contrevenir.

GATTINARA

Entendrons-nous les Communes à la fin ?

Voyons les Indes.

COBOS

Fray Juan Cabedo, premier Évêque des terres les plus récentes est à la Cour. Il vient des Iles.

GATTINARA

Le Conseil voudra l'écouter. (Huissier, notons.)

Excellence ?

L'ÉVÊQUE DE DARIÉN

Pour parler des Indes, il faut bien les connaître. Par exemple, Monsieur le Secrétaire, vous dites les Iles.

Or, la province de Darién, dont je suis l'Évêque, n'est pas une île. C'est le Continent.

Il faut savoir cela. Je serai heureux de présenter l'état des choses à Sa Majesté Impériale.

Néanmoins, compte tenu de leur importance, je ne le ferai qu'en présence du seul Conseil.

CHIÈVRES

Que signifie ce point ?

DARIÉN

Je parlerai devant le Conseil royal, seulement.

FONSECA

Ceci concerne diverses personnes, présentes dans cette salle Dieu sait pourquoi.

LA CHAULX

Qui ?

FONSECA

M. Casas, par exemple.

BARTOLOMÉ

Puis-je répondre ?

CHIÈVRES

M. de Las Casas est expressément mandé par Sa Majesté pour cette séance.

DARIÉN

Je m'en tiendrai à mon point de vue.

CHIÈVRES

Il sera intéressant de connaître celui de l'Empereur. Que je sache, c'est lui, et non l'Évêque de Darién, qui convoque le Conseil.

FONSECA

Il faut comprendre Son Excellence. M. Casas est une personnalité très controversée. Chacun sait cela à la Cour.

BARTOLOMÉ

Puis-je répondre ?

DARIÉN

Que connaît-il des Indes dont il parle ? Il accuse, il met en cause, il injurie !
Seulement agité par la haine de son pays et des siens !
Quels intérêts sert-il ? Que sait-il de la Conquête ?

LA FEMME CONCHILLOS

Il a menti ! Il calomnie et il ment ! Qu'as-tu dit de mon mari, Casas ?
Maintenant il est sur la paille !
Est-ce toi qui nourriras mes enfants ? Mes enfants, qui les nourrira ?

LA CHAULX

Las Casas n'est pas le seul étranger au Conseil, paraît-il
La femme de ce fonctionnaire déposé a-t-elle été mandée par le Roi ? Qui l'a invitée à venir ?

GATTINARA

Messieurs, un peu de calme ! Le Conseil est une pétaudière !

MAGELLAN, *entrant, avec un grand globe dans les bras*

L'Évêque de Burgos est-il ici ?

GATTINARA, *hurlant*

Qu'est-ce que c'est ?

MAGELLAN

Un globe, très bien peint, qui représente la surface du Monde.
C'est à propos d'un voyage, vers la Grande Épicerie.

FONSECA

Monsieur Magellan, pouvez-vous m'attendre dehors ?

MAGELLAN

Pardon.

Il sort.

LA FEMME CONCHILLOS

Il n'est rien à la Cour ! C'est un fétu ! Personne ne croit ses mensonges !
C'est vous, Flamands, qui le retenez ! Pas un Espagnol ne l'écoute !

LA CHAULX

Va-t-on lui imposer silence ?

FONSECA

Nous vivons les Indes depuis trente ans, depuis les premiers pas de l'Amiral.
Nous suivons la Découverte, l'Institution des Colonies, les peines, les fautes,
les victoires.

Mais vous venez, en un ou deux ans, tout juger, tout révoquer, tout contredire,
vous, étrangers, qui n'avez aucune part dans l'œuvre, qui glissez aux oreilles
du Roi incompréhension et méfiance
envers nous tous ici, faiseurs de cet Empire que nous lui avons offert, joint aux
Couronnes d'Espagne.

GATTINARA

Excellence, nul ne méconnaît votre longue application aux affaires indiennes.
M. de Las Casas. (Huissier, notons.)
Que souhaitez-vous, Monsieur ?

BARTOLOMÉ

Je serais fier de présenter à Sa Majesté un remède aux souffrances de l'Inde.

FONSECA

Le remède est inapplicable.

BARTOLOMÉ

J'entends prouver le contraire.

FONSECA

Je suis curieux de la preuve.

BARTOLOMÉ

Depuis trente ans, Monseigneur l'Évêque de Burgos, commis aux questions

indiennes,
soutient qu'il n'est de gouvernement possible que le sien.

FONSECA

Vous êtes gentil, jeune homme, mais je n'ai pas cette importance. Je ne porte pas l'Inde sur mes épaules.

BARTOLOMÉ

Ce gouvernement a conduit à la complète disparition des naturels de l'Ile Espagnole.

FONSECA

C'est faux ! Je n'y suis pour rien.

BARTOLOMÉ

Les mêmes causes se reproduisant, la destruction des peuples de l'Inde va s'étendre.

Elle est en cours à Cuba, elle s'annonce au Yucatán et en Terre Ferme, sous le regard apostolique de l'Évêque de Darién.

DARIÉN

D'où tenez-vous ces chimères ? Il ne sait rien, il invente tout, il vit à la Cour depuis des années !

BARTOLOMÉ

Voulez-vous entendre cette lettre du frère Pedro de Cordoba, supérieur du couvent des religieux de saint Dominique ? Elle est désespérée.

Et les frères hiéronymites, envoyés par vous, qui refusaient de me croire voici quatre ans lorsqu'ils partaient, et reviennent aujourd'hui, écrasés de honte ?

FONSECA

Votre remède est impossible. On essaie depuis des années.

BARTOLOMÉ

Qu'on nous autorise une épreuve.

Je viens solliciter de Sa Majesté une concession de cent lieues, dans une province nouvelle, pas encore dévastée.

FONSECA

C'est une folie ! Cent lieues ! Quel profit perdu pour la Couronne !

BARTOLOMÉ

Étrange évêque, qui ne vois d'autre profit que l'or !
Nul profit pour la foi, nul profit pour le Roi Chrétien à sauver des millions
d'âmes de l'Enfer !

FONSECA

Je sais, je sais. Je suis un monstre, je sais. Je suis évêque par hasard, par
erreur. Vous me l'avez déjà dit.

Cependant les caisses des Royaumes sont assez vides : quel membre du
Conseil me démentira ?

Le jeune Roi est très dépensier. On recommande la nouvelle Étiquette, le
Rituel Bourguignon : fastueux.

Bien ! Très bien ! D'où viennent les ressources ?

On est élu Empereur ! Très bien ! Ce n'est guère un secret que l'Élection a
coûté

très cher ! D'où viennent les ressources ?

Des Indes ! De l'indigne gouvernement des Indes, si mal conduit par le vieux
Fonseca !

Écoutons ce jeune fou, et on verra bientôt l'état de la Cour !

La guerre couve avec le Français, qui ne se résout pas à son Électorale défaite.

En quoi paierons-nous nos soldats ? En sermons du Père Casas ?

BARTOLOMÉ

Oui, vous aussi m'avez déjà dit cela. J'y ai pensé.

Désormais, le remède que je présente considère l'intérêt moral, et l'intérêt
financier du Roi.

Il pourrait même se révéler d'un meilleur profit
que la poursuite de l'actuelle extermination.

Enfin, est-elle d'un si bon rapport pour le Souverain,
la disparition de millions de ses sujets ?

Bientôt Charles là-bas régnera sur un désert !

CHIÈVRES

Qu'il expose sa demande ! Le Conseil jugera.

GATTINARA

Exposez.

BARTOLOMÉ

Je veux rassembler cinquante hommes : intègres, de mes amis.

Pourquoi cinquante ? pour entrer pacifiquement en terre indienne. Plus nombreux, c'est une armée.

Cinquante aussi, pour être une famille, où l'on s'aime.

Dix mille ducats suffiront pour les fournitures,
deux cents ducats pour chacun, qu'il paiera, comme sa mise : nous ferons une
Compagnie.

Les Cinquante seront vêtus de robes de drap blanc, portant une Croix ornée de
rameaux, vêtements très beaux et très pacifiques,
pour que les naturels voient immédiatement qu'ils sont différents des autres
Espagnols,

si, par malheur, ils ont vu d'autres Espagnols.

Il faut que l'on puisse parler : on fera le contraire de nos Capitaines

qui guerroient en premier, pour convertir ensuite,

de sorte que si un naturel est converti, on en a précédemment tué mille autres,
et envoyé mille âmes en Enfer, pour une, peut-être, sauvée.

Devant le Trésor Royal, nous prendrons plusieurs engagements.

Premièrement, de gagner en deux ans, dans ce périmètre, l'amitié de dix mille
Indiens : voici des frais militaires qu'on évite.

Deuxièmement, de garantir qu'avant trois ans, le Trésor recevra, par le travail
des Cinquante et la contribution volontaire des naturels

en or, monnaies et marchandises,

quinze mille ducats.

FONSECA

C'est peu.

BARTOLOMÉ

La quatrième année, quinze mille autres ducats.

La cinquième année, quinze mille autres,

la sixième année, quinze mille autres,

soixante mille ducats en six ans.

FONSECA

C'est correct, mais impossible.

BARTOLOMÉ

La septième année, trente mille autres.

La huitième, trente mille autres.

La neuvième et la dixième, trente mille autres chacune.
Cent quatre-vingt mille ducats en dix ans.

FONSECA

C'est insensé !

BARTOLOMÉ

Nous, porteurs d'Évangile, ferons mieux pour le Trésor
que la Conquête meurtrière et impie.
Puisse l'occasion nous en être donnée.

ADRIEN

Il faut que le Roi l'entende.

DARIÉN

Toute l'Inde va rire !

BARTOLOMÉ

Toi, tu devrais pleurer.

DARIÉN

N'aie pas peur. J'ai des larmes plein les poches.

BARTOLOMÉ

Prélat indigne, contrefaçon d'apôtre, qui bois le sang de tes ouailles,
crains le Jugement, la balance des âmes perdues et sauvées dans ton diocèse,
les comptes du Christ en Courroux.

GATTINARA

(Huissier, notons.)

UN SECOND HUISSIER, *entrant*

Sa Majesté requiert le Conseil.

Ils sortent.

LE PREMIER HUISSIER

Quel raffût ! L'Empereur a demandé de l'ordre, mais ça ne vient pas.

LE SECOND HUISSIER

Sous Ferdinand, les Conseils étaient plus calmes.

LE PREMIER

Quel changement !

Entrent les Délégués des Communes.

LE PREMIER DÉLÉGUÉ
Messieurs, serons-nous reçus ?

PREMIER HUISSIER
Qui êtes-vous ?

LE DÉLÉGUÉ
Les Communes.

PREMIER HUISSIER
Je ne vois pas. Pas aujourd'hui.
Vous étiez prévus pour aujourd'hui ?

LE DÉLÉGUÉ
Fonseca nous a juré ! Nous venons de loin.
Renseignez-vous !

PREMIER HUISSIER
Je ne peux pas perturber le Conseil. Peut-être la semaine prochaine ?
Ah non, non, je dis des bêtises. Il n'y a pas de Conseil la semaine prochaine.
Enfin, pas en présence du Roi.
Le Roi part en Allemagne. Il a été élu Empereur. Vous savez ça ?

Les Huissiers sortent.

JEANNE, *entrant, avec Catarina*
Denia, Denia ! Où est mon gardien ?
La fille est revenue. Nous devons rejoindre les Chambres. J'attends une visite.
C'est imminent.

LE PREMIER DÉLÉGUÉ
La Reine !

LE SECOND DÉLÉGUÉ
Majesté !
Vous êtes la Reine. On n'avait pas le droit.
Il a été désigné à vos côtés, mais c'est illégitime. La Castille le sait.
Vous êtes la seule. Les Flamands prennent tout ! Et lui ne pense qu'à
l'Allemagne.
Arrêtons cela. Faites un signe. La Castille vous veut !

JEANNE
Je ne comprends pas bien les choses politiques.

Je signe, vous savez, sans regarder. La Castille...

Moi, j'attends une très importante Visite. L'Ambassadeur d'un très Vaste et très Turbulent Royaume.

Toute politique en dépend. Vous verrez, les ambitions seront nouvelles.

Pardonnez-moi, je rentre. Viens, Catherine.

Denia ! Denia !

Elles sortent, les Délégués aussi. Passe Magellan, avec son globe.

24. Sur une route d'Allemagne du Sud. Un groupe d'hommes, en marche. Avril 1521.

PREMIER ARTISAN

Luther dit : les partisans de Rome ont édifié trois murailles autour de leur puissance. Soufflons ces remparts.

Premier mur : le Pape, seul, convoque le Concile.

UN JEUNE MOINE

Puis-je marcher avec vous ? Il est long, le voyage solitaire. Je vous entends débattre.

UN ARTISAN

Si tu veux. Sans enthousiasme.

UN AUTRE

Allons, Hermann. Marche avec nous, puceau. Tu est malchanceux : ce groupe-ci n'aime pas les couvents.

UN AUTRE

C'est pour les richesses ! Lui a l'air pauvre comme un trou de sac.

UN AUTRE

Où vas-tu ?

LE MOINE

Vers l'Ouest.

L'ARTISAN

C'est probable. Mais où ?

LE MOINE

Jusqu'au Rhin.

L'ARTISAN

Tu es discret.

LE MOINE

À Worms.

UN AUTRE

À Worms ? Faisons route ensemble, tondu. Nous y allons aussi.
Que disais-tu des murailles, Ehrard ?

EHRARD

Cependant, on voit que le premier des Conciles ne fut pas convoqué par
Pierre, mais par les Apôtres et les Anciens.

Celui de Nicée, et plusieurs autres, par l'Empereur.

Luther dit : si le Pape est un scandale pour l'Église – et il l'est ! – le premier
qui le peut doit œuvrer à la réunion d'un véritable concile libre.

Qui le pourrait mieux que celui qui tient le glaive :
le Monarque ?

UN ARTISAN

Le jeune Charles entendra-t-il ?

Ils sont rejoints par un bruyant groupe de jeunes gens.

UN JEUNE HOMME

Salut à l'Artisanat germanique !

LES UNS AUX AUTRES

Salut, les hommes ! Salut, jeunesse !

Salut ! Salut !

UN JEUNE HOMME

Voyez-vous le soleil sur notre Allemagne ! Vive le Printemps !

UN ARTISAN

Étudiants, n'est-ce pas ?

UN ÉTUDIANT

Comme la maladie est vite trouvée ! Alors vous êtes médecin ?

UN ARTISAN

Non. C'est la confrérie des maîtres imprimeurs, de Nuremberg.

UN ÉTUDIANT

Imprimeurs ? Bravo ! Vivat ! Salut à l'Imprimerie !

LES AUTRES

Vive l'imprimerie !

UN IMPRIMEUR

C'est bien dit. Vous êtes plaisants, écoliers !

UN ÉTUDIANT

Sans l'imprimerie, le monde est vieux, le mensonge tenace !

Les idées restent transies dans le penser ancien !

Sans l'Imprimerie, comment le Docteur Vérité que nous allons rejoindre à
Worms

aurait-il été entendu de l'Allemagne ?

UN IMPRIMEUR

À Worms ! Vous allez à Worms ?

L'ÉTUDIANT

Pardi ! Il paraît que c'est à Worms que le pays s'arrache à ses vieilles sangles.
Et nous n'y serions pas ?

UN ARTISAN

Tope-la, bouclé. On y va aussi. J'ai idée qu'il y aura du monde.

Une petite ville d'Allemagne. Sur la place principale.

UN PRÉDICATEUR, *debout sur un tréteau*

Qu'est-ce qu'il veut, Luther ? Qu'on lui montre dans l'Écriture une vérité
qu'il a contredite, une règle qu'il a enfreinte !

Qu'est-ce qu'il fait, le Pape ? À Rome, il vit dans les plaisirs.

Et puis ?

Il signe une bulle,

Exsurge Domine, Lève-toi, Seigneur – ô ironie ! –

qui ordonne à Luther de rétracter avant deux mois,

(mais de rétracter quoi, par la Croix du Christ, quelle faute, quelle erreur ?)
sans quoi il sera déclaré hérétique.

Alors, qu'est-ce qu'il dit, Luther ? Il croit d'abord que c'est un faux,
produit par les Dominicains.

Pauvre Docteur ! Et il ouvre les yeux, tout grands.

Alors, qu'est-ce qu'il fait ? Il rassemble le peuple de Wittenberg hors de la ville,
 il entasse sur un terrain tous les livres de Rome, les canons, les décrétales, et la bulle impie,
 il les jette sur un terrain sale où traînent des ordures et de vieux paquets, (et les gosses autour font des danses burlesques, des signes obscènes, on pisse dessus, on crache, on dégueule)
 et, devant le peuple haletant,
 les livres de Rome, tout emplis de la fausse et mensongère doctrine de Rome, il les brûle ! Ah ! Il les brûle !

Sur la route. Une famille de paysans.

LE PÈRE

Moins vite, maman !

LA MÈRE

Je ne marche pas vite. Je vais au pas d'une fille de Thuringe.
 Sois moins mou, Albrecht !

LE PÈRE

Ce n'est pas moi qui ai voulu venir.

LA MÈRE

Je sais. Tu te moques de la religion.
 Mais le monde n'est plus le même. On ne peut pas vivre comme avant.
 Moi, je veux voir le Rhin. J'ai quarante-deux ans, je suis vieille. Je ne veux pas mourir sans voir le Rhin.
 On m'a dit qu'il est trois fois large comme la pâture de tes bœufs.

LE PÈRE

C'est exagéré.

LA MÈRE

Qu'en sais-tu ? Il faut y voir.
 Je veux connaître la Souabe, où l'on cultive autrement. Ils font versaine un an sur trois.
 Tu comprends, Albrecht ? Deux récoltes suivies, l'une derrière l'autre !

LE PÈRE

C'est pas possible.

LA MÈRE

En Souabe, certains ont l'héritité de la terre, moyennant une rente raisonnable.

LE PÈRE

Ça coûte des fortunes, qu'on peut pas payer !

LA MÈRE

Retourne à ta bière, tonneau !

LE PÈRE

Je t'en prie, maman. Me fais pas de peine.

LA MÈRE

Je veux voir le Rhin, le soleil du Sud, les autres pâtures,
le nouvel Empereur, qui n'a pas vingt ans,
et le Docteur Luther, qui comprend la Parole de Dieu et les pensées de
l'Allemagne,
et qui va lui dire, tout haut !

Apparaît le groupe des imprimeurs et des étudiants.

UN ÉTUDIANT

Alors, les bouseux ! On court les routes ?

LE PÈRE

Va ton chemin, brigand !

L'ÉTUDIANT

Brigand ? Tu veux rire ! Écolier de la grande École. Je sais la course des astres
et la guérison des humeurs.

LA MÈRE

Tu sais guérir ?

L'ÉTUDIANT

Tout. Les tenailles de saint Marc, qui pincement le ventre. Le faux souffle. Le cul
broché.

Tu veux une preuve de mon savoir ? Je peux dire où tu vas, la mère.

LA MÈRE

Qui te l'aurait appris ?

L'ÉTUDIANT

Les Kobolds des forêts, les elfes des montagnes, les petits serpents ailés qui le

soir flottent dans la brume,
les chats, les chauves-souris, les tarentules !

LA MÈRE

Arrête, magicien ! Ou je te crache sur les pieds.

L'ÉTUDIANT

Écoute bien, la mère. Tu vas vers la plaine et le fleuve, au confluent des
Allemandes,
aux ciels qui sont ouverts, aux grandes ondées vertes et puissantes qui coulent
vers le Nord,
tu vas à Worms ! Pas vrai ? À Worms !

LA MÈRE

Sorcier !

Rires. Les deux groupes se rejoignent et marchent ensemble.

Dans une cave. Un groupe de chevaliers, en armes.

UN VENDEUR DE PAMPHLETS

Au début, il était papiste comme pas deux, Luther.

Enragé. Monteur d'échafauds.

Et puis, les Indulgences. Rome lui a cherché des poux.

Il s'est secoué : la poussière lui est tombée des cheveux, toutes les croyances
romaines.

Il a retrouvé le Pur Évangile.

(À Saint-Pierre, c'est le Pape des Fous qui trône,

sur le Siège béni de l'Apôtre,

c'est l'ami du Malin, le mauvais Émissaire,

c'est l'Antéchrist qui est assis.)

Maintenant – le sais-tu, Allemagne ? – le Pape des Fous ne veut pas de Luther
à Worms.

Il a envoyé un Cardinal pour dire aux Allemands : Luther m'appartient.

Le Cardinal s'agite, secoue sa robe, court.

Martin est excommunié, rien à faire ! Connaît-on la Bulle ?

Martin est un hérétique : Léon l'a dit !

Silence, les Allemands ! Laissez faire ! (Laissons-le monter au bûcher, le
Lutteur.) Le Pape des fous l'ordonne !

Il veut du feu, la chair qui craque. Le sang.

Que fera le petit Empereur ?
 (maigre, silencieux, prognate,
 front bas, lèvre molle, cape noire,
 vingt ans,
 le regard lent couvrant l'Empire comme le crabe fait sa route,
 par petites poussées de côté)
 Attention, Charles !
 Attention avec l'Allemagne !

Sur la route.

UN MARCHAND *près d'une carriole arrêtée*
 Liese, cesse donc de jacasser ! Je suis ennuyé, moi aussi.

Un peu plus loin. Le groupe des marcheurs.

EHRARD
 Le deuxième mur construit par les Romanistes,
 pour la protection de leurs privilèges,
 c'est : qu'ils sont seuls à comprendre l'Écriture. Que le Pape ne se méprend
 pas.

Dans la carriole.

LIESE
 C'est toi qui as voulu cette machine !

Dans le groupe.

EHRARD
 Mais la Parole de Dieu n'a pas été donnée à Rome !
 Celui qui a du discernement, et une foi sincère, pourquoi ne pourrait-il pas
 comprendre ? Est-ce que Dieu ne lui parle pas ?
 Le Pape de Rome parfois se trompe, dit Luther, quand un paysan allemand
 pense juste.

LE PÈRE
 Un paysan ?

EHRARD

Toi. Ou lui. Un étudiant, un imprimeur.

Dans la carriole.

LIESE

Le soir tombe. Je vais dormir dans le champ ?

Dans le groupe.

LE PÈRE

Celui qui lit les livres sait le latin.

UN ÉTUDIANT

Le Seigneur n'a rien dit en latin. Il parlait la langue du peuple.

LE MOINE

Les pêcheurs, les filles de rues l'entendaient.

UN IMPRIMEUR

Il faut la messe en allemand.

LA MÈRE

Quelle merveille ! Le latin m'endort. Je ronfle (on n'est pas une princesse) et l'église se moque de moi.

UN ÉTUDIANT

Une princesse ne peut pas ronfler ?

LA FILLE DES PAYSANS

Non, pas une princesse.

LE MARCHAND

Voilà du monde.

Voyageurs ! Nous sommes en difficulté.

La carriole n'avance plus, la nuit tombe. La bourgeoise est froussarde.

LIESE

Froussarde ? Mais qui a voulu essayer cette machine du diable ? Avec les roues qui flottent.

LE MARCHAND

Oui, oh !

Voyez, la barre est suspendue. Ça évite les cahots.

C'est nouveau, l'idée vient de Flandre. On est mieux, on prend moins les

secousses.

Mais parfois, au début...

LIESE

Ça casse. Et non seulement les roues ne flottent plus,
mais elles ne sont pas capables de tourner,
comme les vieilles roues de toujours !

LA MÈRE

Faites à pied la route avec nous, jusqu'à une auberge.

LE MARCHAND

C'est-à-dire, nous allons chez des cousins, qui font commerce. Je leur dois de
la fourniture.

C'est pourquoi j'ai quelques sacs...

UN ÉTUDIANT

Ce n'est rien ! On fait nombre. Un sac chacun.

LE MARCHAND

Vraiment ?

UN IMPRIMEUR

Sûr. Envoyez les sacs !

LA MÈRE

Descendez par là, Madame. Doucement. Attention à la robe.

UN ÉTUDIANT *au cheval*

Suivez-moi, Bidet.

UN AUTRE

Ils sont où, ces cousins ?

Dans un village.

UNE PORTEUSE DE FABLES

Un jour que le Docteur Luther étudiait paisiblement l'Écriture Sainte,
il entendit qu'à sa porte on frappait.

Il ouvrit, et un prêtre se présenta, très riche, d'un beau visage.

Le Frère Martin l'accueille, comme toute visite. Et le prêtre annonce : je viens
soulever des Objections.

Luther, surpris, l'écoute. L'autre dit des choses en latin, à quoi le Docteur fait

réponse. Le prêtre sort ses livres.
 Phrases, disputes, toujours en latin.
 Luther ne cède rien, bataille, sue des gouttes épaisses,
 réplique point par point, car il est très érudit et savant.
 Le Visiteur en appelle aux décrétales, lois conciliaires, bulles.
 A un moment qu'il feuilletait un gros recueil scolastique, Martin vit, de sa
 robe, une main qui dépassait :
 et les doigts étaient fourchus, avec griffes.
 Alors le bon Docteur, coupant l'échange, cria je te reconnais, toi, sous ta robe
 rouge ! Je sais ce que tu veux !
 Mais tu as été condamné, dès le début ! N'est-il pas écrit, dans la Genèse : la
 Semence de la Femme écrasera la tête du Serpent ?
 Et il brandissait le Saint Livre, ouvert face à l'Autre, unique, lumineux, sans
 commentaires !
 Son Adverse battait en retraite, apeuré, comme foudroyé par les grandes
 pages.
 Et le Diable s'enfuit, à reculons !

Sur une colline. Le groupe des voyageurs.

UN ARTISAN

Voici la ville.

LA JEUNE FILLE

Que c'est beau !

LA MÈRE

J'aurais vu ça plus grand.

UN ÉTUDIANT

Petite bourgade allemande.

LIESE

Trouverons-nous les cousins avant la nuit ?

UN IMPRIMEUR

De la bière !

LE PÈRE

Cherchons l'auberge.

LE MOINE

Jérusalem, Jérusalem.

EHRARD

Que dis-tu ?

LE MOINE

Nous sommes le peuple aux côtés du Prophète, et lui monte au Sanhédrin.
C'est Pâques bientôt. Avril, impérieux et impitoyable. La terre casse, les
branches se tordent.

Que sera le Printemps de Worms ? Une passion ? Jérusalem à nos pieds,
Jérusalem !

Mon Dieu, que va-t-on lui faire ?

EHRARD

Tu es fatigué. Tu as marché plus longtemps que les autres, tu viens de plus
loin.

On arrive. On boira un grand pot à l'auberge, ça remonte.

Entrons.

Ils entrent en ville.

Worms. Dans la rue.

LE MARCHAND

Pardon, connaissez-vous l'habitation de Kilian Rietweiser ?

LA JEUNE FILLE

Dis, Maman, qu'est-ce qu'il fait, lui ?

UN PASSANT

Attention ! Elle me cogne !

LA MÈRE

Dis pardon.

UN IMPRIMEUR

Quel monde, dans ces rues !

UN ÉTUDIANT

C'est le Sud.

UN AUTRE

Eh, vise là-bas ! Il crache le feu !

UN AUTRE

Où ? Lequel ?

LIESE

Elles sont chères, les galettes ? Oh, Bernt, il m'en faut ! Je vais défaillir.

LE MARCHAND

Attends l'auberge !

LIESE

Pourquoi ? Vous connaissez la demeure de Kilian Rietweiser ?

LA MARCHANDE DE GALETTES

Je vois pas.

UN IMPRIMEUR

S'il vous plaît ? Où est l'auberge ?

Eh ! Suivons-le ! Il nous mène à l'auberge. Merci, compère.

Vous êtes d'ici ? Incroyable, cette foule. C'est habituel ?

LE PASSANT, *qui les guide*

Il y a la Diète d'Empire. Et le Docteur de Wittenberg. C'est pour lui que vous êtes là ? Comme tout le monde.

UN CHEVALIER

On peut passer ?

UN ÉTUDIANT

Faut voir.

UN IMPRIMEUR

Laisse tomber. Passez, Messieurs, passez.

(Chevaliers.)

L'ÉTUDIANT

Et alors ?

LA MÈRE

Regarde, Magdalene ! Celui-ci !

LA JEUNE FILLE

Qu'est-ce qu'il a ?

LA MÈRE

Il chante ! Pour adoucir le cœur. Pour saluer Charles.

Tu comprends Magdalene ? L'Empereur est dans cette ville. À quelques
maisons d'ici.

Peut-être le verrons-nous ? Tu comprends cela ?

LE MARCHAND

S'il vous plaît, la maison de Kilian Rietweiser ? Poisse, crotte et caca !

LIESE

Bernt !

Entrons dans l'auberge, avec tous les amis. Nous verrons plus tard.

Tous entrent dans l'auberge.

Dans l'auberge.

L'IMPRIMEUR

Nous sommes imprimeurs.

LE PASSANT

Tous ?

L'IMPRIMEUR

Non ! Le petit groupe. Et vous ?

LE PASSANT

Peintre. Fresques murales, panneaux de bois, sujets bibliques. Et quelques
gravures.

UN ÉTUDIANT

Quel beau métier !

LE PEINTRE

Nous avons beaucoup à apprendre. Les peintres allemands travaillent sans
théorie, selon l'habitude.

Il nous manque l'Art des Mesures. Ce sont les Italiens qui savent ça.

LA MÈRE

Monsieur, est-il vrai qu'ici on assole sur trois ans ?

LE PEINTRE

Pas partout, mais ça se voit.

LA MÈRE

Que fait-on, les deux années suivies ?

LE PEINTRE

Céréale d'hiver, céréale de printemps. Blé, avoine, par exemple.

LE PÈRE

Que dit la terre ?

UN ÉTUDIANT

Qui sont tous ces soldats qu'on voit en ville ?

LE PEINTRE

Nous avons la Diète d'Empire : tous les princes d'Allemagne sont ici.

Électeurs, Cardinaux. Landgraves, margraves. Ils ne sont pas tous d'accord :
chacun a son armée, par précaution.

L'affaire de Luther échauffe les esprits, tous sont très nerveux. On voit des
groupes de chevaliers, misérables, inconnus,

qui pensent que Luther va refaire l'Allemagne et sont prêts à tout, avec lui.

Certains voudraient le voir mort.

Quand deux chevaliers se croisent sans se connaître, chacun essaie de percer
le regard de l'autre, pour savoir. Avec un peu de vin de Rhénanie, les
coups partent vite.

UN JEUNE PAYSAN

Et vous, que dites-vous de cela ?

LE PEINTRE

Moi ? Je ne dis rien, jeune homme. Rien. Je suis peintre.

LE JEUNE HOMME

Luther est arrivé ?

LE PEINTRE

On l'a dit. Avant-hier, tout Worms l'a vu. Partout à la fois.

UN IMPRIMEUR

Que vont-ils lui faire ? Pourquoi l'a-t-on appelé ?

LE PEINTRE

Personne ne sait. C'est le petit qui a tout en main.

Autour, ils négocient, calculent. Mais c'est Charles qui fera l'affaire.

Et ce que lui pense, personne ne le sait.

LE MARCHAND

Connaissez-vous Kilian Rietweiser, Monsieur ?

LE PEINTRE

Rietwieser ?

LE MARCHAND

Non. Rietweiser.

LE PEINTRE

Ça ne me dit rien.

La Diète d'Empire. 17 avril. 16 heures.

LE MARÉCHAL VON PAPPENHEIM

Le Docteur Luther est ici.

Chièvres et Gattinara se précipitent vers l'Empereur, et conversent avec lui à voix basse.

GATTINARA

Sa Majesté Impériale souhaite qu'il entre.

LE NONCE ALÉANDRE

Cet homme a été reconnu hérétique obstiné par le Siège de Rome.

Le Nonce ne peut acquiescer à une comparution qui, pour Sa Sainteté, n'a plus aucune raison d'être.

Je sollicite de Sa Majesté l'autorisation de quitter la salle.

Chièvres et Gattinara courent à l'oreille de Charles. Petit échange de propos.

GATTINARA

L'Empereur autorise le Nonce à se comporter selon sa conscience.

Le Nonce sort.

VON PAPPENHEIM

Martin Luther.

Il entre. Vive émotion dans la salle.

Suivez-moi.

Il le conduit à sa place. Sur le trajet :

LUTHER *apercevant dans l'assistance le Dr Peutinger*
Hé, vous êtes ici, vous ?

VON PAPPENHEIM

Docteur Luther ! Vous n'êtes pas autorisé à parler avant injonction.

VON ECKEN

Martin Luther, Sa Majesté te fait comparaître, devant l'Auguste Diète de
l'Empire,
pour t'entendre, de sa propre oreille, répondre à deux questions.
Voici la première : les livres posés sur ce banc, les reconnais-tu comme ton
œuvre ?

RUHEL

Monsieur l'Official !

Les ouvrages sont trop loin. Je sollicite, au nom du Prince Électeur Frédéric,
que le Docteur Luther aille les considérer.

VON ECKEN

La demande est licite.

Gattinara et Chièvres se ruent vers le lobe impérial. Chuchotements.

GATTINARA

Faites.

LUTHER *après avoir examiné les ouvrages*

Oui, ce sont mes livres.

Murmures.

VON ECKEN

Voici la deuxième question.

Martin Luther, ces livres que tu as écrits, veux-tu les désavouer ?

En totalité, en partie ?

LUTHER

C'est grave.

Pour la foi, le Salut.

Et pour le bien le plus précieux dont nous ayons la garde : la Parole Divine.

Je demande un délai.

Grande agitation dans la salle.

VON ECKEN

Que dit l'Empereur ?

CHIÈVRES

Un moment ! Sa Majesté n'a pas compris. Il faut traduire !

GATTINARA

L'Empereur autorise un délai d'un jour.

VON PAPPENHEIM

Docteur Luther, suivez-moi.

Ils sortent.

Pendant la nuit. Dans l'auberge.

LE PÈRE

Un peu de saucisse ?

UN ÉTUDIANT

Volontiers.

LE PEINTRE

C'est l'Inde qui change le négoce.

Les marchands regardent Lisbonne, ou Anvers. Ils veulent tous le trafic des Indes, vous pensez.

Et maintenant que l'Empereur est le roi d'Espagne. Tout va se tourner vers l'Ouest.

LE MARCHAND

Vraiment ?

UN ÉTUDIANT

Et la troisième muraille ?

EHRARD

C'est la séparation de l'Église et du Monde.

L'Église, c'est l'assemblée des Chrétiens, où ils se trouvent.

Tous prêtres. Il est dit : tu as fait de nous, par l'effusion de ton sang, des prêtres et des rois.

LE JEUNE HOMME

Tous ?

LA MÈRE

Moi aussi, je suis prêtre ?

EHRARD

Quand tu crois, tu es prêtre. Tu baptises, tu officies, tu sacres.

Si tu ne peux pas (tu as ta vie), tu confies ta charge à un ministre, qui est un
chrétien comme toi,

baptisé comme toi, travailleur,

LE MOINE

marié, père,

EHRARD

chrétien parmi les chrétiens, prêtre parmi les prêtres,

et si tu veux, tu lui retires ton ministère, et il redevient l'un, parmi tous les
autres, des membres de l'Église.

L'Église, c'est : le Peuple, rassemblé.

UN ÉTUDIANT

Pourquoi Luther a-t-il refusé de répondre ?

UN AUTRE

Certains disent qu'il a eu peur.

UN IMPRIMEUR

Il renoncerait ?

Il accepterait de révoquer ?

LE MARCHAND

On en a connu d'autres. Ils font les braves, et puis...

LE PEINTRE

Bien sûr, il a eu peur.

Il a vu tous les princes d'Allemagne, les Cardinaux, les chefs d'armées. Ils
sont des centaines, là-dedans.

Et le petit Empereur, avec son menton abruti et sa tête de fou.

C'est sûr, qu'il a eu peur.

UN ÉTUDIANT

Il peut révoquer ?

LE MOINE

C'est dans sa tête. Quelle nuit il passe, maintenant. On devrait prier.

UN IMPRIMEUR

Où est-il ?

UN AUTRE

Dans un faubourg.

LE PÈRE

Pauvre homme.

LA MÈRE

Il ne va pas tout arrêter ! Et nous ? On est venus de loin...

LE PÈRE

Prends un peu de saucisse, Maman.

Ils mangent, en silence.

18 avril, 18 heures. La salle de la Diète. Cohue.

CHIÈVRES

Quelle cohue !

GATTINARA

La salle est encore plus grande que celle d'hier, et on ne tient pas !

Il en arrive de partout : l'Allemagne entière est ici.

Il n'y a rien à faire de mieux, sinon tenir la Diète en rase campagne !

CHIÈVRES

Même les Princes sont debout. Personne ne peut s'asseoir.

GATTINARA

Je ne sais par où il entrera.

Gardes ! Repoussez vers le fond ! Vers le fond !

Pourquoi laisse-t-on entrer tout le monde, en bas ? Ils n'ont qu'à arrêter !

Allez leur dire d'arrêter !

Evidemment. N'importe qui a un laissez-passer.

VON PAPPENHEIM

Le Docteur Luther.

GATTINARA

Silence ! Silence, tout de même !

Pappenheim, exigez le silence, vous !

VON PAPPENHEIM

Silentium, bitte !

Ruhe ! Ich bitte Sie !

VON ECKEN

Martin Luther, Sa Majesté Impériale t'a accordé un délai jusqu'au moment où nous voici,
pour qu'il te soit donné de comprendre l'extrême gravité des propos que tu vas tenir.

L'Assemblée attend ta réponse à la question que je répète :
acceptes-tu de renier ces livres que tu as reconnus comme tiens ?

LUTHER *très ému*

Ces écrits sont de trois sortes.

Premièrement, des formules et énoncés que nul ne conteste, et qui redisent simplement l'Écriture. Je n'ai donc pas à les rétracter. Que le Seigneur m'épargne l'infamie de jamais renier Sa Parole.

Deuxièmement, des accusations contre la tyrannie que la Papauté de Rome fait peser sur les épaules du peuple chrétien d'Allemagne. Les rétracter serait abandonner le peuple aux mains de cette tyrannie.

Troisièmement, des remarques contre certains docteurs qui ont attaqué mes thèses. Je reconnais avoir été parfois trop violent.

Chièvres et Gattinara traduisent fébrilement à l'Empereur. Von Ecken et plusieurs princes débattent. Mouvements et rumeurs.

VON PAPPENHEIM

Il fait nuit maintenant. D'autres torches ! Allumez plus de torches !

VON ECKEN

Martin Luther !

Tu esquives la question impériale ! Tu veux déguiser ton hérésie, derrière un voile de distinctions !

Nous ne sommes pas à l'Université, Frère Martin, mais devant le Saint Empereur Germanique !

Qu'espères-tu ? Dieu voit clair et ne se paie pas de mots !

Les seigneurs qui sont ici, toute l'Allemagne princière,
et notre jeune Souverain,

Dans l'auberge.

Le tumulte a mis longtemps à s'éteindre. La salle s'est vidée à moitié.
Charles a demandé aux Princes qui voulait dire son opinion. Mais tous ont eu
peur.

Alors, il s'est levé, a produit une feuille tout écrite, et l'a lue, en français.

On traduisait, mot à mot.

Il a dit : Ma famille a toujours respecté la Sainte Religion Romaine. Je ne crois
pas qu'un homme ait raison contre l'Église entière.

Luther est mis au ban de l'Empire. Ses écrits devront être détruits dans toute
l'Allemagne. Il a vingt jours pour s'en aller.

UN IMPRIMEUR

Vont-ils le laisser partir ?

LE PEINTRE

Il a des amis puissants. Frédéric le protège.

EHRARD

Ce n'est pas Jérusalem en Allemagne, la passion recommencée. C'est autre
chose.

Mais quoi ?

LE MARCHAND

Laissez parler l'avenir. Il faut rentrer chez soi, maintenant.

Curieux voyage : on n'a pas trouvé le cousin.

Mais cela n'a pas d'importance. La bourgeoise et moi sommes contents de
vous avoir connus.

À se revoir ! Un prochain jour, peut-être ? Si vous passez à Wurtzbourg...

Ils s'embrassent.

25. Saint-Domingue. Le couvent des Dominicains. 1523.

LE PRIEUR

Oui, Monsieur l'Ambassadeur. Le Père Las Casas est maintenant l'un des
nôtres.

Il nous a rejoints tout récemment, après une épreuve très dure.

L'AMBASSADEUR

Nous savons. La Cour a reçu, voici quelques mois, une lettre éplorée. Un cri.
Comment une telle catastrophe a-t-elle été possible ?

BERNALDO

Des soldats espagnols sont entrés sur le territoire de la Concession.
Ils ont dévasté un village. Une révolte d'Indiens a suivi.

LE PRIEUR

Les compagnons du Père ont été massacrés. Son entrepôt mis à sac.

L'AMBASSADEUR

Horreur !

Mais je porte de bonnes nouvelles : Charles dit oui à ses demandes.

Il obtient le décret et les subsides. Il va réussir.

Puis-je le rencontrer ?

LE PRIEUR

Sans doute.

Le moment est mal venu : il est en prières.

Vous êtes pour quelques jours à Saint-Domingue, Monsieur l'Ambassadeur ?

Il peut vous retrouver bientôt.

L'AMBASSADEUR

Voici pour lui une lettre, au sceau du Conseil, qui m'accrédite. Qu'il la lise, et
il voudra entendre mon ambassade.

Dites-lui de ne pas tarder. Je dois partir.

Vous savez comme va le destin : certaines opportunités doivent être saisies sur
l'heure.

LE PRIEUR

Le Père Bartolomé n'est pas de ceux qui les laissent filer.

L'AMBASSADEUR

On me l'a dit. Merci de votre accueil.

LE PRIEUR

Bon retour, Monsieur.

L'Ambassadeur sort.

BERNALDO

Mon père ! Que vois-je dans vos yeux ? Pourquoi ce silence ?

La Cour ! C'est un message de l'Empereur !

Pour Bartolomé, c'est une chance unique ! Toute sa vie !

LE PRIEUR

Fray Bernaldo, prenez la mesure des choses.

L'Empereur, la Cour ne sont que de petites affaires terrestres.

Le Frère Bartolomé est une âme puissante. Un oiseau des grands espaces.

Il faut à de tels esprits une nourriture très essentielle, qui ne se trouve pas à la Cour.

Croyez-moi. Laissons faire le temps, la vérité chemine. Il n'est pas venu à nous en vain.

Il plie la lettre, et l'empoche.

Croyez-moi. Laissons cet homme en paix. Le Frère Bartolomé veut maintenant quelques années de silence.

QUATRIÈME ÉPOQUE

26. Rome. Une chapelle du Vatican, où prie le Pape Clément VII : c'est Giulio de Médicis. 6 mai 1527, le matin. Rome est assiégée par les troupes de Charles-Quint.

LE CARDINAL FARNESE *arrive, en courant*
À Torrione, la milice reflue. Les Espagnols ont passé la muraille. Ils entrent.

LE PAPE CLÉMENT
Ils n'oseront pas.

FARNESE
Mais ils osent ! Que dites-vous qu'ils font depuis l'aube ? Ils osent !

UN CAPITAINE, *arrivant*
Bourbon est mort !

CLÉMENT
Vous voyez ! Dieu parle !

FARNESE
Et alors ? Les troupes s'arrêteront-elles ? Et les épées tomberont !

UN PRÊTRE, *arrivant*
Saint-Père. La défense est crevée à Santo Spirito. La Porte vomit des
Allemands. Le Borgo ne tient plus.

FARNESE
Dans la Ville, à une demi-lieue ! Ceux-là fléchiront-ils, devant le Pape ?
Le feu luthérien les mange. C'est le Pape qu'ils veulent !

CLÉMENT
Les canons du château.

FARNESE
Trop tard !

LE CAPITAINE

Saint-Père, le brouillard est épais. Il pleut.
Les canons ne peuvent rien.

FARNESE

Le château Saint-Ange est inexpugnable. Toutes les armées de Charles s'y
casseront les doigts. Les malles sont prêtes. Les livres, l'or, les Saintes
Choses.

Prenons le corridor, ils arrivent.

Plaise à Dieu qu'il soit temps, et que les herses leur tombent devant le nez.

CLÉMENT

Allons.

UN PRÊTRE

Portez la Croix !

FARNESE

Derrière le Pontife, la Garde ! Tous dans le corridor ! En ordre !
Mais courez !

Dans la ville. L'intérieur d'une église.

UN LANSQUENET, *allemand*

Voici que ploie la Ville sous nos godasses, la Rouge Putain !

Où est l'or ? Ah, les années d'attente. La grande Promesse, enfin tenue.

Cherchez, crevards ! L'Or n'est pas loin, sous les boisseaux, les tabernacles.

Cherchez, miséreux !

Fondues bientôt, les Idoles ! Abattues les reliques ! Cassez, trouez, trouvez

l'Or sous la Pourpre !

Elle saigne, la Truie malade ! Elle va claquer !

UN AUTRE

Voyez ça.

LE PREMIER

Oh, une bête qui grelotte sous les Ailes de la Croix ! Oh, une nonne, agitée de
frissons !

Viens, jolie fille. Qui sait un mot d'italien ?

Baiser ! Comment dit-on baiser en romain papiste conventuel ?

Baiser, douceur ! Baiser, nonnain !

UN AUTRE

Baciare ! Baciare !

LE PREMIER

Irons-nous bientôt *baciare*, mignonne ? Mais il a plu ! Elle est mouillée !
Quittons ça ! Viens au chaud.

Elle est nue ! Rome est nue ! Et les filles défroqueront !
Bandez, Allemands ! La Grande Pute Rouge est dépoilée !

A-t-on trouvé les idoles, et l'or qu'ils nous ont pris depuis des siècles pour le
fondre ici en certaines images ?
Dieu a dit : tu ne tailleras pas de figures.

UN AUTRE

Luther en autorise. Il entend : pas de figures, de Dieu.

LE PREMIER

Je sais. Sur ce point il a tort, et je m'interroge.
Jésus enseigne : la fiancée ôte sa chemise dans la nuit des noces.
C'est dire qu'il faut briser les images. Je comprends comme ça.

UN AUTRE

Luther est un faux-cul. Suceur de princes !

LE PREMIER

Doucement !

UN AUTRE

Oh, tout l'or que voilà sur le retable ! On peut racler, chef ?

LE PREMIER

Raclez, enfants.

Dans l'hôtellerie.

UN SOLDAT *entre, avec une hache, et démolit une table*
Je casse !

UN AUTRE SOLDAT – EHRARD³⁷

Je t'ai déjà vu. Je me rappelle ces yeux. Je pensais que Jean l'Évangéliste avait ce regard, à la grande table.

On a défroqué ? On s'est fait militaire ? Ou bûcheron ?

LE CASSEUR

Connais pas.

L'AUTRE

Comment ? Worms ! Ehrard, l'imprimeur ! On a marché des journées !

LE CASSEUR

Non, rien.

EHRARD

Toujours secret. Qu'est-ce que tu caches ?

LE CASSEUR

Je n'y étais pas. Je ne m'en souviens plus. Le temps a passé.

Je suis couvert des boues de Frankenhause, la grande bataille.

EHRARD

Frankenhause ?

LE CASSEUR

Oui, la grande bataille.

Mais où sommes-nous ? À Rome ? Où est la Bête, qu'on l'achève ?

Où les moines enrichis, les couvents de marbre ? Je veux casser !

EHRARD

Frankenhause ?

LE CASSEUR

Oui. Allemagne contre Allemagne.

Ils étaient des milliers, les paysans, fourches en l'air.

Ma mère, là, allemande. Mon père aussi, les frères, la petite Gerda. Tous, comme de sortie, pour la messe.

Oui, ma mère, dans la Bataille. Les femmes voulaient venir. Les Princes ne toucheront pas aux femmes. Ils sont évangéliques. Le landgrave de Hesse, très pieux. Frédéric le Sage, le Saxon. Les bons amis. Qui ont protégé Luther, après Worms.

³⁷ Cf. scène 24.

Or Luther a dit : l'Église, c'est vous ! Et la Justice est dans les Livres. Elle ne sait pas lire, ma mère.

L'armée était en face, et eux ne pouvaient pas croire à l'assaut. Les Princes amis de Luther. Les soldats du Pays de Luther. L'Allemagne !

Elle est restée dans les boues de Frankenhause, au petit matin, après qu'un cheval évangélique lui a passé dessus et broyé le ventre.

Deux jours. Je suis parti à pied, indifférent. J'attendais qu'une épée tombant du ciel me tranche la gorge. Un soldat qui passerait, hautain, vengeur.

J'ai marché. Aux arbres, il y avait des dizaines, des dizaines, des centaines, des centaines, des dizaines, des centaines, des centaines de pendus.

Qui leur avait raconté, après Worms, que le bon vent soufflait sur le pays ?

As-tu lu ce qu'a écrit Luther avant le printemps rouge de Frankenhause ?

Le dur livret contre les Paysans ?

EHRARD

Je l'ai lu. Je l'ai imprimé, mot après mot. J'ai bu cette merde liquide et chaude, jusqu'au fond.

J'en sais les phrases, les tournures. Le style et les points.

LE CASSEUR

Je casse ! Je casse !

L'HÔTELIÈRE

Arrête !

Mais arrête, enfin !

Que veux-tu, toi ? Que cherches-tu, à casser ces tables ? Il n'y a pas d'or dans les jointures !

Qui peut lui dire ! Parlez-lui, en allemand !

UN CLIENT

Kein Gold. Kein Gold.

L'HÔTELIÈRE

O, ma maison assassinée, mes filles !

Et la ville en feu. Ne mets pas le feu, mignon.

Que veux-tu ? Quels drôles d'yeux tu as. Ce n'est pas l'or, hein ?

Ce n'est pas cette rançon de la ville étranglée qu'on t'a promise et que tu attendais.

Tes yeux sont vides. Hagards et profonds comme la Nuit qui viendra.

Écoute, enfant arrête-toi. Arrête-toi. Ils sont beaux, tes cheveux, très fins.
Ils sont beaux, oui, ils sont beaux.

LE CASSEUR

Babylone. Babylone.

C'est Babylone tombée, la Grande Fille défaite que je vois dans ton visage.

Viens, Romaine.

Il lui prend la main. Tous deux montent vers une chambre.

LE PAPE CLÉMENT, *apparaissant en haut du château Saint-Ange*

Nabot. Démon. Singe noir.

FARNESE

C'est bien. Nous sommes en sécurité. Tous : la Curie, les valets, la garde.

Saint-Pierre, resserré, tient dans ce château : trois mille, imprenables.

Le temps est des nôtres. On peut réfléchir.

CLÉMENT

Oh, la Ville.

FARNESE

Les vivres, en bonne mesure. On mangera peu, mais longtemps.

Il veut tout, le petit Charles. Même Rome.

Mais le Saint-Siège ne tombe pas sur un mouvement de troupes.

La Papauté n'est pas entièrement de ce monde. Le Doigt de Dieu est glissé sur
le Trône, et l'assure.

Quelque chose restera hors de ton Empire, Charles Quint !

CLÉMENT

Oh, la Ville cassée !

Maintenant le brouillard se lève, et découvre.

Comment ? D'où est venu le Signal ?

De quoi ceci est-il le Châtiment ? De quelle Faute ? Que punit-elle, cette pluie
de feu ?

Ce Crime, ce Viol, cette Audace n'ont pu se produire sans un Accord très
élevé.

Que disent-ils ? Qu'annoncent-ils ?

Seigneur. Luther a-t-il raison ?

FARNESE

Allons, c'est la fatigue, la nuit veillée, la course.

Il vous faut quelque repos.

Ne pleurez pas. Saint-Père, ne pleurez pas.

27. Saint-Domingue. Une plage près du monastère dominicain de Puerto de Plata. Janvier 1531.

RODRIGO, frère dominicain

Que fais-tu, Bartolomé ?

BARTOLOMÉ

Je vois la mer.

L'heure du jour est fraîche, bon matin.

Ah, l'odeur des grandes vagues. Par le nez elle m'inonde. Je deviens écume,
poisson.

Oui, un matin, en moi aussi, se lève.

RODRIGO

Lequel ?

BARTOLOMÉ

Huit ans finissent, depuis que je questionne, dans les solitudes et les silences
de ce cloître

(dont les murs sont un peu mangés de sel maintenant, as-tu vu ?)

le secret de cet hiver passé : la défaite. Et je cherche.

Au début, je retenais une foule de raisons. Maintenant ces brumes se
dispersent, je ne vois plus qu'une idée ; mais elle est certaine.

J'ai voulu dompter l'Argent. Que c'est drôle.

C'est l'Argent qui dompte. Et moi, bête soumise, qui suis rentré dans les
cages.

RODRIGO

Maintenant la plaie se referme ? Et la morsure sera oubliée ?

BARTOLOMÉ

Oui, une blessure est close, je crois. Mais,
oublier ?

Depuis qu'ici je rôde en peine, huit ans, combien d'autres millions de gens des

Indes sont morts ?

Je n'y peux rien : je suis fagoté à ce peuple.

Pourquoi étais-je dans la rue, à Séville, tout petit enfant,
quand Colomb pour la première fois revenait ?

Pourquoi mon père, marchand drapier, s'est-il donné à ce Voyage,
et a-t-il ramené dans la demeure (j'avais quatorze ans)

un Indien

(entier, vivant, grand garçon brun solitaire planté là, au milieu de notre
cabane, devant ma mère abasourdie, Enrique) ?

Se peut-il qu'un message, un envoyé ne m'aient été adressés ce jour-là ?

Pourquoi étais-je à Caonao pendant le massacre ?

Et, en Castille, parlant aux Rois (le vieux Ferdinand, à l'agonie, et puis
Charles), six ans comptés, dans le voisinage du Conseil et des Grands ?

Pourquoi vous ai-je trouvés surtout, les Prêcheurs, depuis l'an quinze cent
onze que les paroles de Montesinos ont explosé dedans ma tête

ce dimanche d'avant Noël de vingt ans lointain déjà

où toute l'île était convoquée à la messe par quatre jeunes fous pour se voir
refuser la Confession et l'Eucharistie

si Justice aux Indiens n'était pas rendue ?

Pourquoi, Rodrigo,

sinon une mission confiée (que j'oublierais ?)

et qui veut qu'on se lève, face à la mer, pour faire sonner là-bas, par-dessus le
flot de l'Océan, et entendre,

la voix qui m'a clamé aux oreilles ?

RODRIGO

Voudras-tu mon aide ?

BARTOLOMÉ

Oui, oui, je veux bien. C'est mieux que d'être seul.

Voici le pacte que je te propose. Marchons à côté.

Si je me laisse distraire gueule-moi dans les conques : pense aux Indiens,
pense aux Indiens.

Il arrivera que je serai sourd. Crie fort, dans les conques. Veux-tu ?

RODRIGO

Oui.

BARTOLOMÉ

Mais fort. Il se fera que je deviendrai sourd. Gueule fort : pense aux Indiens,
pense aux Indiens.

Fort. Dans les conques. Je t'en prie.

RODRIGO

Oui.

28. Rome. Dans les jardins du Vatican. Hiver 1533.

LE PAPE CLÉMENT

Schönberg, où aura lieu notre causerie ?

LE CARDINAL SCHÖNBERG

Bien claire, bien clémente, cette journée d'hiver. Sa Sainteté voulait respirer.
Nous avons pensé : ici, dans les Jardins.

LE CARDINAL CARAFFA

C'est un peu *frigidus*.

CLÉMENT

Non. La fraîcheur pince, c'est bien.

On m'a raconté que l'Empereur Auguste était donné pour mort (savez-vous.,
en ces temps où Virgile écrivait son *Enéide*)

quand un de ses médecins eut l'idée de le tremper dans l'eau froide.

Eh bien, il revint à lui, et reprit du pouvoir pour vingt ans. Le froid est sain.

Pensez-y, mon Juif, quand rien n'ira plus.

Mais ne demandez pas l'opinion du Collège : eux me tremperaient plutôt dans
la bouilloire.

FARNESE

Saint-Père !

LE MÉDECIN BONET

Discutable, discutable.

CLÉMENT

Avant cette lecture (étonnante, paraît-il), c'est donc ici, dans les Jardins
rafraîchis du Vatican et doucement ensoleillés, Eminences,
que nous recevrons le compagnon de notre jeunesse,

le divin Michel-Ange Buonarroti.

CARAFFA

Ne peut-on surseoir, de quelques jours ?

BIAGIO

Écoutons la lecture, et Michel-Ange demain.

CLÉMENT

J'ai déjà entendu, pensé, entendu chacun de vos griefs. C'étaient les miens, d'abord, ne l'oubliez pas.

Que Michel-Ange ait pris part, enragé, à cette rébellion de Florence, c'était aux Médicis premièrement que cela insultait, à Léon, mon vénéré cousin, et la mémoire du Magnifique, et la table de mon enfance, ce souvenir intime que lui et moi, seuls désormais, avons en commun.

N'importe : Petit Pape je suis, qui m'habitue à la haine. Après la douleur infinie dont cette Ville fut brûlée, voilà six ans, nous pouvons supporter beaucoup.

Puisque l'Empereur catholique, qui a osé attenter au Siège de l'Apôtre, marche à notre côté aujourd'hui, puisque nous avons dû l'embrasser, lui sourire, le couronner !

on pardonnera bien les fantaisies d'un artiste ? Ou cette veulerie est-elle réservée aux Princes ?

J'ai peu de stature, auprès de certains de mes devanciers, et de quelques successeurs aussi qui déjà me surplombent.

Clément humilié, Clément captif et reclus dans le château Saint-Ange, Clément assailli, rançonné. Sans doute.

Néanmoins une infamie ne se commettra pas sous ce règne :

c'est préférer un mauvais artiste à un bon pour le chantier de Saint-Pierre.

Que voulez-vous : la beauté de l'Art qui s'est relevée avec ce siècle est une idée sainte pour ma famille.

Quant au reste, c'est question d'époque. Il fut un temps où l'on pouvait aller tout droit, comme faisait Jules.

Désormais on louvoie, on esquivé. Le temps des renards est venu. Je vous le confie, Messieurs :

j'ai moins de peine à louvoyer devant Michel-Ange que devant Charles Quint.

Qu'on le fasse entrer.

Entre Michel-Ange.

Buonarroti, on m'a dit que tu t'es caché dans un clocher, quelque temps.
Te portait-on à manger, au moins ?

MICHEL-ANGE

Je n'ai jamais eu grand appétit, Saint-Père.

CLÉMENT

C'est vrai. Je me souviens.

MICHEL-ANGE

Et puis, on décapitait volontiers en ville, ces journées-là.

CLÉMENT

Ton génie te sauve. Oui, ton génie. Je le pense.

Je t'ai connu trop proche pour bien prendre ta mesure. Il était bon que nous
soyons quelques années sans rencontre : je te considère d'un œil
changé.

L'Église et moi avons souffert de profondes meurtrissures, tu sais. J'ai vieilli.
Je vois le monde autrement.

Je te donne en charge les travaux de Saint-Pierre. C'est cela, tu as bien
entendu. Vingt ans déjà, rien n'avance.

La Chrétienté ne peut pas, trop longtemps, manquer de sa première église. Il y
a du danger à attendre.

Je commande aussi que tu retournes dans la Sixtine, et y peignes le grand mur
de l'autel. D'un unique sujet.

La mesure en est énorme : mais tu la connais. Maintenant ce mur est laid, sous
ton Dieu en colère. Il faut finir.

J'y veux un Jugement Dernier. Quand s'ouvriront les tombeaux
devant Christ qui relèvera les justes
maudira les traîtres

et que nous répondrons, sous une très sainte lumière de ce que nous avons fait,
de ce que nous avons dit, de ce qu'était le monde quand il nous fut
confié et quand nous l'aurons rendu.

C'est ainsi. Écoutons les Allemands. Qu'on introduise la société.

Entre la Cour.

Commencez, Schönberg.

SCHÖNBERG

Très Saint-Père, votre secrétaire et ami Johann Albertus von Widmanstetter, et moi-même

avons reçu visite d'un voyageur venu du Nord, Alexandre Sculteti, chanoine. Cet homme nous a entretenus d'une théorie astronomique professée aujourd'hui par un de ses amis : c'est un chanoine aussi du Chapitre de la Cathédrale de Frauenburg, en Prusse,

Nicolas Koppernigk. Il est d'une bonne famille ; j'ai connu son oncle, aujourd'hui décédé, qui fut évêque du diocèse d'Ermland.

FARNESE

Lequel ?

SCHÖNBERG

Watzelrode.

FARNESE

Ah, Lucas Watzelrode. Je l'ai connu aussi. Il est venu à Rome.

Il était en très mauvaises affaires avec le Grand Maître Teutonique.

CLÉMENT

Cet évêque fut plus éclairé que le Siège, qui a tant protégé Brandebourg peu avant que le Grand Maître ne devînt luthérien et nous crachât au visage.

SCHÖNBERG

Le chanoine fait profession de doctrines très inaccoutumées touchant la Philosophie, et, croyons-nous, que le Pontife Romain ne peut ignorer.

Mais Widmanstetter est plus savant que moi de ces choses.

CLÉMENT

Albertus ?

WIDMANSTETTER

Copernicus prétend réformer le système du monde comme les auteurs le figurent depuis le grand Ptolémée.

CLÉMENT

Récuse-t-il les Anciens ?

WIDMANSTETTER

Non pas. Il déclare suivre Pythagore, qu'il vénère, et la Géographie Alexandrine,

emprunte leurs chiffres, leur méthode : mais s'éloigne de leur image.
Il dit que selon ses calculs très nouveaux, on peut décrire le mouvement
complet des astres
seulement si le Soleil se tient au centre des Sphères, immobile

CLÉMENT

Comment cela ?

WIDMANSTETTER

et si la terre se meut d'une rotation sur elle-même, en un jour et une nuit,
ainsi que d'un mouvement uniforme, long d'une année, autour de l'astre
solaire.

CARAFFA

Quelle est cette manigance ?

SCHÖNBERG

Écoutez.

WIDMANSTETTER

Sculteti, qui m'a paru très érudit et bon connaisseur de mathématiques
avance que Copernicus aurait ainsi dressé des tables du mouvement des
planètes
plus exactes que les Tables Alphonsines.

CLÉMENT

Mais comment est-ce possible, enfin ? C'est extravagant !

WIDMANSTETTER

Le chanoine dit que le mouvement du Soleil que nous percevons est une
illusion de nos sens.

Il nous compare aux occupants d'une voiture, regardant au-dehors, pouvant
croire – l'avez-vous observé ? – que chemins et montagnes se meuvent :
seule la voiture est en marche.

FARNESE

Il est vrai qu'on remarque cela parfois.

UN SEIGNEUR

Concédonz la voiture. Mais la rotation, tout de même !
Sur soi, en vingt-quatre heures ! Quelle course !

UN AUTRE, *au serveur de boissons*
 Attention, vous ! La bouteille va verser !

Rires.

CLÉMENT
 C'est un peu extravagant.

WIDMANSTETTER
 Quant à la théologie, il enseigne que le Soleil, comme le voulait Platon,
 resplendit à l'image de la lumière divine, source de toute connaissance.
 Il est l'astre qui détient le plus de dignité, de noblesse
 et ne peut donc se mouvoir, servile
 mais repose nécessairement au point le plus parfait du ciel,
 au centre.

CLÉMENT
 Platon disait cela ?

LE MAÎTRE DES AUDIENCES
 Saint-Père, le temps se couvre.

CLÉMENT
 D'autres audiences ?

LE MAÎTRE DES AUDIENCES
 Quatre.

CLÉMENT
 Albertus, cet exposé fut à notre plaisir. Nous voudrions en savoir plus.
 Schönberg, renseignez-vous.
 Notre curiosité pontificale est piquée.

Le Pape sort, et la Cour. Restent, seuls, Michel-Ange et Tommaso de Cavalieri.

CAVALIERI
 Maître, le plus grand artiste de la Chrétienté,
 devant la Première des Œuvres : l'architecture Vaticane, la Maison de
 l'Apôtre.
 Quel Moment. Quelle chance pour nous d'être là. Le Saint-Père vient de
 sceller à son doigt la mémoire des Siècles.
 Aujourd'hui le Génie et la Gloire se sont rejoints.

Enfin je vous retrouve. Deux mois sans vous, et je ne respirais plus.
Je veux séjourner dans votre ombre. Vivre à vos pieds, colosse, et recueillir ce
qui chute.

Je veux l'écho, la glane.

Votre absence me dessèche. Dans vos yeux est mon bain.

Comme je suis content de vous connaître. Que j'aime être près de vous.

Quelles lettres j'ai reçues ! Poèmes, fleurs de mots.

Vous faites comme à la pierre : quelle taille !

Je ne porte aucun mérite à ce que vous m'adressez.

Je suis un grain, une poussière. Je ne vaud pas une de vos rimes.

Ces louanges me traversent, vont ailleurs, et j'ai mal.

Je ne suis rien, Maître. C'est vous, l'Immense. Ne me faites plus ces
compliments.

Est-ce mon corps, ma silhouette ? Vous dites que j'ai de la grâce, je vous
crois.

Mais y suis-je, dedans ces formes ? Ou mon âge, ma tournure ?

Passé un bout de la vie, et tout s'affaîssera. Dans vingt ans, ce ne seront que
lourdeurs, ou cendres.

Les athlètes et les anges que vous avez produits là-haut chevaucheront encore
leur jeunesse très nue

quand les vers en terre me mangeront.

Et puis, cette ardeur, ces feux et ces braises, où nous conduiraient-ils, à tout
brûler ?

Vers quels échanges, quels partages ? Quelle contrée visiterions-nous ?

Non, un mirage ici vous mène. Génie et visions.

C'est vous, le Phare dans la Ténèbre.

Vous étoile, et moi pèlerin.

Pourquoi vos mains sont-elles fermées sur votre visage ?

Montrez-moi vos yeux. Je vous ai fait de la peine. Ai-je dit un mot ignoble ?

Quel silence vous enclôt. Comme on est seul.

Partirez-vous, sans moi, vers ces matins qui vous connaissent ?

Prenez-moi sous votre voilure, caraque. Dans votre vent laissez-moi rouler.

MICHEL-ANGE

Le jardin a blêmi. As-tu froid ? C'est bientôt le soir de Rome.
O, mon oiseau, mon archange. Comme tout est brun. Rentrons.

29. Wittenberg. Dans la maison de Luther. 1536.

MELANCHTHON³⁸

Martin, je te présente Georg Joachim Rhéticus, de Feldkirch.
Il sera notre professeur de Mathématiques.

LUTHER

Que les professeurs se font jeunes. On le confondra parmi ses étudiants.
Serez-vous assez de bonnes choses à leur enseigner, Monsieur ?

MELANCHTHON

Il est très connaisseur de sciences diverses.
Particulièrement de l'astronomie, où son excellence redouble.

LUTHER

L'astronomie me plaît beaucoup, et m'écrase. Allons, si Philippe vous a
choisi,
ce malade de la fièvre d'apprendre,
c'est que deux ou trois de vos idées se tiennent debout. Bienvenue à ce repas.
Vous êtes ici dans le grand théâtre de Wittenberg. Acteurs et spectateurs
figurent en rond autour de la table.
La tragédie, c'est la soupe. Asseyez-vous.

MELANCHTHON

Vous devez savoir, Rhéticus, que la table de Luther est, immanquablement,
ouverte.
Tout Wittenberg s'y assoit. Et un bon morceau de l'Empire.

LUTHER

Vous y êtes convié, en toute saison.
L'usage s'est établi en ces années, maintenant lointaines, où je me prenais aux
cheveux avec le Pape, ce qui m'a valu de la notoriété en Allemagne.
Sont arrivés chez moi toutes sortes de gueux, d'affamés, de mendiants,

³⁸ Théologien, proche compagnon de Luther.

qui pensaient : celui-ci est en accointance avec le Seigneur. Il nous trouvera quelque chose à manger.

Je n'avais pas un florin. Mon manteau était troué aux fesses, et l'Électeur faisait le difficile pour m'en bailler un autre.

Et des cohortes se pressaient à ma table ! Que peut-on faire d'un homme qui frappe à la porte et dit : j'ai faim ?

LE BOURGMESTRE

D'aucuns savent la manière de ne pas entendre les coups.

CATHERINE

Pas lui, certainement. Il aurait plutôt laissé la porte bien béante, par grand froid,

de crainte qu'un des coquins n'osât pas toquer.

LUTHER

Puis sont venues les nonnes, qui avaient entendu que je parlais contre le couvent et la règle,

et qu'à Worms je m'étais campé droit devant le Pape, l'Empereur et deux cents fripons rassemblés.

Elles jetaient le froc par-dessus la cuisse, sans aucune idée pour se nourrir, tremblant de revoir père et mère qui les maudissaient comme filles perdues,

et tombaient ici, par grappes ! Un jour neuf sont arrivées à la fois. Vrai, Käthe ?

La seule chance était de trouver des maris. Pas simple : quelques-unes, en chemin, avaient égaré leur chasteté, dans un champ.

Bien ou mal, on y a pourvu. Et certaines belles bourgeoises de par ici doivent leurs graisses à nos affres de ces jours anciens.

CATHERINE

Sois juste : d'autres sont mortes, de tristesse.

LUTHER

On le dit.

Ne pouvant prêcher à mes frères sans payer de ma personne,

je m'y suis mis, voyez-vous. Et Käthe que vous entendez là est une des oiselles effarouchées dont le vol s'est abattu sur cette maison.

Je l'ai gardée. C'est ma femme. C'est à elle que vous devez ce qui fume dans votre plat.

Elle veille au train de vie, à la pitance,
 et au lit, où elle m'a déjà engrossé quatre fois, bientôt cinq,
 tant elle a de goût pour les soubresauts, cavalcades et criailleries
 dont Notre-Seigneur a cru bon d'accompagner l'œuvre de progéniture.

UNE BOURGEOISE

Assez sur ce point, Docteur, ou Käthe Luther nous apprendra
 que vous en voulez bien aussi.

LUTHER

Par la Sainte Grâce, j'en veux et j'en reveux ! Pourquoi Dieu a-t-il fait des
 taureaux et des vaches ?

Puis ce furent les professeurs, et leurs disciples, comme vous, Monsieur
 Rhéticus.

Le voilà, le grand public de ce théâtre. Et comme l'audience est trop étroite
 ils notent, regardez ! ils grattent, conservent, tout ce que dit Luther pour les
 siècles d'après.

Ils se voient à la Cène du Seigneur, et s'appelleraient volontiers Marc, ou
 Jean.

Mais je ne suis pas le Christ ! Et je ne peux plus péter à table sans que l'odeur
 s'en transmette aux générations futures.

Allez, parlez-nous d'astronomie, vous deux.

MELANCHTHON

Un différend nous a déjà mis face à face. Il a une bonne garde.

LUTHER

Déjà ? Protégez-vous, Monsieur. Philippe sait tout, il lit tout, ingère tout ce
 qui se pense, ou s'écrit.

Quand il vous aura tissé dans sa toile, comme l'insecte, vous aurez de la peine
 à tenir une opinion.

MELANCHTHON

Ne le préviens pas trop, Martin, je défendais une thèse qui te tient à coeur.

Notre ami s'est un peu laissé envoûter par la théorie de ce Polonais dont un
 écho nous est parvenu voilà deux ans, te souviens-tu,
 qui t'a mis en si grande colère ?

Nous avons parlé. Rhéticus, je crois, est revenu à l'évidence.

LUTHER

Mon garçon, ne chassez pas dans ces parages. Pensez ce que vous voulez sur

les courbes astrales, je m'en tape les cloques.
 Mais ce fou, qui va dire que le Soleil ne bouge pas ! Qu'il ne traverse pas le ciel, tous les jours que Dieu nous donne ! Que je ne le vois pas, rouge le soir, prêt à sombrer derrière les reliefs et les arbres de mon pays saxon ! Quel idiot ! Cette époque crétine veut tout inventer, rebâtir, où Notre-Seigneur avait construit, et parlé !

UN CONVIVE

Quelqu'un a prétendu cela ? C'était bouffonner !

MELANCHTHON

Un très sérieux maître de Mathématiques.

LUTHER

Le premier et dernier mot de cette affaire revient, comme en toutes choses, aux Saintes Écritures.

Il est dit : Josué commanda, devant Israël, Soleil, arrête-toi, et il s'arrêta une journée.

Il se mouvait, donc ! Ce n'est pas à la terre que Josué donna son ordre !

LE BOURGMESTRE

Mon gamin, qui n'a pas lu les Prophètes, sait que le Soleil se lève, et s'en va.

LUTHER

Comme ce temps se dégrade. Durant des siècles, nul n'aurait proféré un tel mensonge.

Comme le monde court vite à sa perte !

J'ai eu plus d'aisance à clouer le bec aux papistes, voilà quinze ans, qu'à empêcher aujourd'hui toutes les hérésies, faussetés, doctrines misérables qui se glissent parmi nous.

Satan travaille. Parfois je pense que le Jugement est tout proche, tout proche, bien plus proche que chacun le croit,

et je prie pour qu'il ne vienne pas avant que j'aie fini de traduire en allemand les Saints Livres.

Satan a vu que le Pape était peu de chose, et que je serais intraitable devant la menace et la mort.

Alors il se glisse près de moi, suborne mes amis. Et les cortèges sataniques dansent à mes côtés,

qui se disent évangéliques, comme nous ! Prophètes Célestes, Illuminés, Rebaptisés, Sacramentaires,

Karlstadt, Écolampade, Bucer, Zwingli, Erasme !

UN BOURGEOIS

Et les Paysans qui ont voulu saigner l'Allemagne et la mettre en feu !

LUTHER, *cassant un verre*

On ne parle pas de cela ici !

Satan travaille. Le Jour vient.

Regardez. Luther a dit un mot de Satan, aujourd'hui.

Et ils grattent, les rongeurs. Ils écrivent.

Pouah. Je vois des vers dans ma soupe.

Il crache.

30. Frombork. Chez Copernic : demeure tenue avec soin. Printemps 1539.

GIESE

Je viens de Heilsberg, Nicolas. J'ai vu ton évêque.

(Le château est devenu tout autre.)

Il veut de l'ordre. A-t-on reçu ici le Mandement contre les Hérétiques ?

COPERNIC

Non.

GIESE

Les luthériens quittent le diocèse, leurs livres sont brûlés.

COPERNIC

Quel éclat. Je le vois encore se vanter d'un esprit très doux.

Ses lettres avec toute l'Europe.

GIESE

Et le voyage de Wittenberg.

COPERNIC

Bien sûr ! Wittenberg, sa visite aux Réformateurs ;

il s'en trouvait si fier...

ANNA, *entrant*

Bonjour, Monsieur l'Ami Fidèle !

Oh, la mine est sombre.

GIESE

Bonjour, Anna.

ANNA

Minou, minou.

COPERNIC

Bonjour, chaton.

Elle sort.

GIESE

Certains changent de peau comme les saisons passent. Voilà quinze ans, l'air d'Europe était aux études nouvelles : aux Antiques, à la pensée fière.

Les érudits avaient tout à leurs pieds : le Pape Léon, qui en était fervent comme de belles femmes, les Cours, même Wittenberg

(Luther ne voyait pas d'un bon œil le goût des nouveautés

mais son petit frère Melanchthon, son filleul, son Philippe était de la vague helléniste

alors on laissait faire, et à Wittenberg aussi les sciences allaient bien).

Aujourd'hui tout se chante sur un autre mode. Les Médicis ont dételé

COPERNIC

Comme les Papes s'en vont ! Combien sont venus, et morts depuis qu'à Rome j'apercevais Borgia sur son trône ensoleillé aux fêtes de quinze cent !

GIESE

Maintenant c'est Charles, partout, qui donne la mesure : les pensées nouvelles ne l'ont jamais bien ému.

Alors, ton évêque suit le train de l'Europe qui tourne et sur elle-même se retourne comme la terre que tu dis

COPERNIC

Tout de même ! Pas lui ! Même évêque !

Il pérerait d'avoir dîné à la table de Luther !

GIESE

Je lui ai parlé. Il est très endurci.

Ce Mandement voile encore les dernières menaces. Il en viendra au sang.
Sais-tu comme autour de cette chose allemande, les Chrétiens maintenant se
haïssent.

COPERNIC

Oh, l'Église qui se descelle et se fracture !

GIESE

Et ces transports de haine qui se croisent et se déchargent.
Il me semble voir le Corps lacéré à nouveau sur le Calvaire.
On s'y est mal pris. La Condamnation n'a rien fait. L'Allemagne est
évangélique à demi, l'Angleterre,
bientôt la Flandre, et on dit que le Français aussi veut en être.
On devrait bâtir un pont. J'essaie. Toutes mes forces
vont à ce Traité que depuis des années je compose, de la voie juste, médiane
Du Règne du Christ : c'est le titre. (O, mon Dieu, un peu de ton aide, un rien
de ton souffle !)
Je corresponds avec Wittenberg, tu sais. Melanchthon m'écrit, me dit son
estime. Il parle de moi avec Luther. Mon neveu, peut-être, fera près de
lui ses études.

On voit qu'ils énoncent certaines opinions errantes : on le voit.
Mais ce ne sont pas des Turcs ! Ils aiment Notre-Seigneur !

COPERNIC

Tiedemann, il est bien que tu sois évêque, et gouvernes ton diocèse.
À de tels propos, il y aurait péril, ici.

GIESE

C'est à toi seul que j'en parle.

COPERNIC

Oui, encore le secret.

ANNA, *traversant la pièce*

M. Giese, dormirez-vous dans la maison ?
J'ai apprêté votre chambre.

GIESE

Merci, Anna. Je pars tout à l'heure.

ANNA

Déjà ? C'est dommage. Kopernik est trop seul. Il manque de compagnons.

GIESE

Je vais l'inviter, au château.

Elle sort.

Ce n'est pas le tout. Il est en rage contre Sculteti.

COPERNIC

Encore ! Cette affaire était conclue !

GIESE

En aucune façon. Il le dit incrédule,
l'accuse d'un commerce. Et de fausses doctrines.

COPERNIC

Quel pauvre homme, ce Flaschbinder. Quelle pauvre ambition fanatique,
malheureuse.

Sculteti lui tient toujours tête.

GIESE

Il veut le faire chasser.

COPERNIC

Tu crois ?

GIESE

Il me l'a dit.

COPERNIC

On refusera. Le Chapitre est solidaire.
Alexandre a vu d'autres orages.

GIESE

Il veut l'accuser de sa focaria.
Oui, sa gouvernante. Cette femme à ses côtés.

COPERNIC

Que dis-tu, Tiedemann ?

GIESE

L'évêque Flaschbinder veut l'expulsion d'Alexandre
par le fait de cette femme dans sa maison.

COPERNIC

Non. Pas lui. Pas Flaschbinder sur cette chose-là.

GIESE

Je sais. Rien ne l'arrête.

On dit que Charles pour lui a demandé le Chapeau.

Le nouveau Pape hésite, le connaît mal. Son passé pousse contre lui.

Alors il se marque. On parle beaucoup maintenant contre les concubines.

Notre ami est mal en point.

COPERNIC

Tourments et vertiges.

ANNA, *revenant*

Vous en faites, des grimaces. Allons, l'évêque, un sourire !

Nicolas, secouez-le. Il est en danger de mélancolie, votre ami.

J'ai fait tout ce que vous demandiez. La saison avance : on a desserré les
boisements des fenêtres, plus de lumière passera.

Il faut un meilleur feu. Le vilain du Haff que vous connaissez coupera les
souches, demain.

Au marché de Konigsberg, le fruit était trop cher. J'ai provisionné petit.

Tout est bien. Votre chambre est en ordre, le lit aéré.

Un voyageur vous demande.

COPERNIC

Qui est-ce ?

ANNA

Je ne sais pas. Il vient de loin, parle allemand.

Jeune homme élégant, un lettré, sans doute.

Il dit qu'il a fait un long voyage, pour vous, depuis Wittenberg.

COPERNIC

Depuis quoi ? Qu'as-tu dit ? Moins fort, on peut entendre de la rue !

Je t'ai demandé de ne pas crier près des fenêtres ! Surveillance ta voix, ma fille,
s'il te plaît !

D'où vient-il, le voyageur ?

GIESE

Quel nom de ville as-tu compris ?

ANNA

Wittenberg, je crois.

COPERNIC

Tu t'es trompée. Nuremberg, peut-être. Heidelberg.

ANNA

Non, Wittenberg, plutôt.

C'est Wittenberg, sa provenance.

31. Espagne du Nord : le château de Monzón, en Aragon. Été 1541.

CHARLES-QUINT

Monsieur de Las Casas, vous venez de me dire

les malheurs de l'Inde. Je vous ai écouté cinq heures.

La séance était longue. Mes ministres ont voulu qu'on s'arrêtât. Je les sentais
autour

agités et tremblants. Votre lecture à chacun fut douloureuse.

Ils ont craint pour ma fatigue. Cette crainte-là, je la trouve inutile. La fatigue
n'est pas un bon conseiller.

Il est vrai que ma santé défaille. J'ai grossi. Je marche d'un moindre souffle.
En selle, je me tiens à peine.

J'ai la peau qui casse, et, dans le miroir, parfois inquiet je la vois rougir. Mon
médecin dit que cela résulte de ce que je mange. Vais-je cesser de
manger ?

Il veut me priver du poulet aux épices qui fait mon régal chaque bon matin.

J'ai faim, au réveil. J'aime cette volaille. Un temps, je me suis enjoint :

Charles, vous cesserez. Après trois jours, j'étais triste,

et soutenu d'encore moins de forces que ce que dit mon médecin de ces forces
qui s'en vont à force que je mange ce poulet du matin.

Il est dans la nature qu'on s'absorbe et se dévore. Qu'on gagne ensemble la
graisse et l'âge

(vous m'avez connu, adolescent – si frêle !),

c'est ma nature qui est ainsi. Le Seigneur m'a créé avec ces appétits, et
d'autres. J'expie la journée, en de profondes misères,

ce que j'ai mangé de trop à mon lever.

J'ai de la religion, plus que le nombre. Je suis chrétien pour cela.

J'ai entendu cette relation avec horreur. Certains de vos épisodes, Monsieur Casas, sont des visions de l'Enfer.
 Ces petits enfants des Indes jetés aux chiens féroces, pour les nourrir, devant leurs mères,
 (là, je comprends les chiens, moins les hommes)
 ce seigneur à qui l'on tranche la tête, pour lui prendre son collier,
 ces femmes grosses, de désespoir qui se pendent, ces villages entiers d'hommes et femmes brûlés,
 c'est trop. Toute guerre est sauvage,
 mais c'est trop. Et à qui font-ils la guerre, mes vassaux en armes ? À mes sujets ! C'est mon Empire, dites-moi, qu'on dévaste,
 si, comme nous avons entendu, les peuplades par millions et millions s'éteignent, jusqu'à laisser des ruines en leurs places, plus d'âmes vivantes, et des contrées fatales et désertes !
 Je me souviens que ma mère m'a raconté, un jour que je faisais halte en ce château de Vieille-Castille où elle habite,
 que la grande Isabelle, sa mère et ma grand-mère donc, déjà voulait protéger ses sujets d'outre l'Océan.
 Vous la connaissez, Casas, ma mère. Vous avez vécu ces époques. Ceux qui la trouvaient folle lui laissaient quelques mois après que je fusse né.
 Quarante ans ont passé depuis, et elle est droit debout, dans sa Vieille-Castille, les yeux hagards, mais belle vieille, à pleurer toujours la mort de mon père devenu Dieu,
 qu'il devait être beau, celui-là ! Quel amour de femme digne des Récits anciens !
 Elle va bien sur ses pieds, ma mère. Quand parfois je la visite, je trouve son corps maigre, propre, sain comme de vieux sarments séchés des arbustes d'ici parmi les pierres,
 et ces yeux qu'elle ouvre ! Fervents, bruissants du vent dans les sables et les cailloux,
 haineux, égarés, follement intelligents, oui,
 et doux néanmoins, si doux, si amoureux !
 Savez-vous quel âge on lui compte ? Bientôt septante, contre quarante seulement que j'ai.
 Croyez-le, elle va bien, la Jeanne. Il n'est pas dit qu'elle ne nous voie portés en terre. Tous.

Je vais faire des Lois pour les Indes. Par une commission que tout à l'heure je choisirai

avec vous, Monsieur.

Il faut du discernement. Des hommes intègres. C'est difficile.

Les Indes sont un grand sac où beaucoup ont mis la main. Quel est ce Conseil Royal, dites-moi

si votre Général qui le préside, frère de Saint-Dominique comme vous, s'est laissé persuader de picorer à quelques revenus ? Et mon Secrétaire, convaincu, si je vous en crois, de prendre sa part de bénéfices aux commissions des navires qu'il signe avec ma délégation !

Cela me semble une vermine grouillante qui baise et dévore, chancres, les cadavres de vos Indiens.

Pourquoi n'a-t-il pas haussé la voix plus tôt, le Souverain d'Empire ? Parce que sa main est dans le sac aussi.

Je vous étonne. Écoutez. Je fais la guerre à toute l'Europe depuis vingt ans que je suis là. L'ai-je voulu ? M'en a-t-on autorisé la préférence ?

Dieu m'a commis à l'universelle Bataille. Au Nord, au Sud. Le Français qui jamais ne me laisse en répit trahit toutes ses paroles,

le Français qui a cure de ses serments comme des femmes dont il abuse et des coquelets qu'il ensemence partout ! Que lui importe !

Les luthériens ligués. Le Pape, le Pontife dévoyé que j'ai dû assagir ! Et le Turc maintenant, qui cogne à ma porte !

À Vienne, jusqu'en Allemagne ! En Hongrie ! En Afrique !

(Je vais en Afrique, le battre au Sud. Je traverse la Mer. Je vomis, je pleure.)

Oui, il m'a fallu des fontaines, des torrents de ducats. Mes voisins du Conseil les trouvent. Je n'ai pas toujours demandé où.

Je vais faire des Lois, Monsieur Casas. Mais ce ne sera pas assez.

On en a fait d'autres, et vous dites que tout s'aggrave.

Notre parole saute mal l'Océan. Si d'aventure elle parvient à l'autre rive, elle s'y arrête, épuisée comme un coureur qui tomberait sans dire sa nouvelle,

comme un obus qui roule et finit sa course, ridicule, aux pieds de ceux qu'il devait abattre.

Monsieur le Prêcheur, je veux que vous alliez là-bas défendre nos intentions.

Vous avez la familiarité de ce pays, c'est votre garenne. Il me semble vous avoir toujours vu, à la Cour, dès ma première année, portant vos requêtes avec la patience et le feu qu'ont dû connaître quelques saints véritables.

Vous êtes beau. Sans graisse. Encore plus sec qu'il y a vingt ans (non ? vous n'avez pas un peu maigri ?), de la même race que ma mère. Je suis sans doute un peu trop Flamand, Français, pour être sec comme cela.

Je vais demander au Pape de vous élever au siège d'Évêque de ces terres souffrantes. Je signerai demain. Dans mon cabinet.

Je signe seul. Parce que la plume, cruelle, s'agite et montre à tous la faiblesse du poing : je tremble.

Le médecin dit que c'est trop de poulet aux épices. Croyez-vous cela, Casas ?

Y voit-on pas plutôt la malédiction tapie au fond de notre Nature, le péché lourd, incurable, la gravité, le germe, la part obscure des dessous du corps qui corrompt et démembre pour nous faire outrage et nous conduire ainsi, humiliés, misérables, à la barre du Dernier Jugement ?

32. L'Europe, multiple et désespérée, en ce début des années quarante. Dans un recoin de l'Europe un pli, une fente vers le Nord, la maison de Copernic, esquif solitaire, comme une cabane perdue dans un vent de neige.

ANNA

Entrez, voyageur.

RHÉTICUS

C'est vous. C'est moi. Nous sommes face à face.

COPERNIC

En effet. Que voulez-vous dire ?

RHÉTICUS, *saute au cou d'Anna, et l'embrasse*

J'en rêve depuis des années.

COPERNIC

Anna Schillings, ma gouvernante.

RHÉTICUS

Voilà. Mes yeux se dessillent, je vous regarde. Tout à l'heure je vais y croire.

COPERNIC

Ah ça, Monsieur, allons-nous apprendre ce que vous croirez bientôt ?

RHÉTICUS

Je m'appelle Rhéticus, professeur de mathématiques.

J'ai marché des semaines depuis Wittenberg dans l'espoir de vous rencontrer.

COPERNIC

Je vous remercie de cette grande gentillesse, et de votre visite.

Puis-je savoir comment j'en suis la cause ?

ANNA

Asseyez-vous, tous. On dirait l'office.

RHÉTICUS

Votre femme est délicieuse.

COPERNIC

Ma gouvernante.

RHÉTICUS

Oui. Toute l'Europe résonne d'un bruit sourd, comme le grondement d'un orage lointain.

ANNA

Vraiment ?

RHÉTICUS

Nul ne peut en dire la date, en présager la violence. À vous, Monsieur, de le faire éclater.

GIESE

Expliquez cela.

RHÉTICUS

Enchanté. Rhéticus.

Tous les savants d'Europe ont les yeux tournés vers ce Nord, Monsieur Copernic

(Oh, être là déjà, devant vous, et le dire !)

Depuis des années, il n'est plus un seul débat d'astronomie, de géographie, de numérique, où l'on n'entende :

oui, mais ces théories du chanoine là-haut, en Prusse ! Que dit-il ? Qu'a-t-il vu ?

Certains s'exclament : c'est Pythagore. Archimède. Et d'autres : le Nouveau Ptolémée !

COPERNIC

Quel excès.

ANNA

Il est agréable.

COPERNIC

Comment peut-on dire de telles choses ? Qui parle de mes recherches ?

RHÉTICUS

N'avez-vous pas fait lire, il y a longtemps, un certain petit cahier ?

COPERNIC

Un rapide commentaire. J'étais jeune.

RHÉTICUS

Voilà. Des copies circulent. Chacun connaît quelqu'un qui dit l'avoir eu en main.

Une telle chose n'est plus possible !

COPERNIC

Comment : plus possible ?

RHÉTICUS

Maître, permettez-moi de rester quelques jours ici. Enseignez-moi vos idées. Montrez-moi les Tables (tous en disent merveille).

Je veux connaître ce Monde. Peut-être avez-vous écrit des parties, un exposé.

COPERNIC

Bien sûr, le Traité existe. Je l'ai là-haut.

Je veux bien vous le laisser feuilleter, un peu.

Vous êtes si souriant.

RHÉTICUS

Le Traité existe ! Il est là-haut ! Et vous me l'annoncez, comme le poulet qui serait cuit !

Le Traité existe ! Je peux le lire ! Je me roule dans la poussière de Pologne. Je cabriole dans la salle à manger.

Je vais tenter de comprendre. Autorisez-moi une copie. Je le ramène à Nuremberg, on l'imprime ! Tonnerre et foudre ! L'orage éclate en Allemagne ! Vive la pensée !

GIESE

Voilà qui me rappelle d'anciens débats. Tu sais, Nicolas, combien je t'ai donné ce conseil.

RHÉTICUS

Oh, lui, je l'embrasse. Il est trop joli,

il embrasse Giese

avec sa boucle qui dépasse du chapeau.

COPERNIC

Tiedemann Giese, évêque de Kulm.

RHÉTICUS

Évêque, lui ? Farceur ! Vous avez vu la boucle ?

COPERNIC

Imprimer, non. Tu sais que non. Je ne veux pas.

RHÉTICUS

Pourquoi ?

COPERNIC

Non, ce n'est pas bien. Ce n'est pas fini, ce n'est pas le moment.

Mais vous pouvez rester quelques jours, et le lire.

Ne me parlez pas d'imprimer.

ANNA

Je suis contente de votre oui. La maison s'anime.

RHÉTICUS

Vive Dieu ! Je vous ai porté quelques présents.

Attention, je déballe. La Géométrie d'Euclide, nouvelle traduction, d'après l'authentique.

COPERNIC

Oh, quelle belle idée ! Les différences sont notables ?

RHÉTICUS

Je ne dis rien. Vous verrez.

L'*Optique* de Vitellio.

Ceci : l'*Almageste*, de Ptolémée : édition grecque !

COPERNIC

Prodige ! Quel trésor ! Un prodige !

RHÉTICUS

La *Trigonométrie* de Regiomontanus.

Publiée à Nuremberg, chez l'imprimeur que je vous conseille : Petréius, un ami. Sérieux, bon luthérien.

COPERNIC

Pardon ?

RHÉTICUS

Bon luthérien. Vous êtes encore papistes, par ici ? Enfants !

Voyez ça ! Pas pourri, l'imprimeur !

COPERNIC

Que ces livres sont beaux ! Comment vous remercier ? Quelle joie !

ANNA

Je suis contente ! Je suis contente !

GIESE

Je peux partir, Anna se rassure : tu ne manqueras pas de compagnon, ce soir au moins.

Mais je m'impatienterai, à Löbau : ne renonce pas à ta visite. Monsieur le voyageur, ma résidence est proche, je vous invite aussi.

Vous pourrez y passer quelques belles journées. L'été arrive. Nous parlerons. J'ai de modestes notions de calcul.

ANNA

Votre chambre vous attend, Monsieur Rhéticus. Je l'avais préparée pour Giese, qui s'en va.

Ce qui convenait à l'un ira bien pour l'autre, vous verrez.

Dites, l'hérétique, vous avez déjà dormi dans les draps d'un évêque ?

Le couvent San Esteban, de Salamanque. Une assemblée de jeunes dominicains.

LE PÈRE SUPERIEUR

Frères, remercions de son beau discours notre Bartolomé,
nouvel évêque de Chiapas.

Quelle passion. Aucun Prêcheur ne peut être insensible au souffle de
prophétisme qui, évidemment, le traverse.

Moi-même, je brûlerais de répondre à son appel, si j'en avais l'âge. Mais que
pourrait-il faire d'un compagnon si empêché ?

BARTOLOMÉ

Soyez des nôtres, mon père. Chacun a sa place.

LE SUPÉRIEUR

Vous dites cela par gentillesse. Je vous serais un poids.

Ces jeunes gens sont mieux armés, et vous les aurez soulevés d'enthousiasme.

Veut-on quelque précision de Son Excellence ?

UN JEUNE MOINE

Vous annoncez l'observance d'une règle. Laquelle ?

BARTOLOMÉ

Je ne porte la mitre qu'en me souvenant de ce que l'Évêque est un disciple
parmi les disciples,

appelé, un peu plus que d'autres, à témoigner du Sauveur.

J'ai vu trop d'évêques prétendus oublier l'appel sacré, l'écrasante charge
de l'apôtre devant le peuple.

J'ai sollicité du Saint-Père, qui me l'accorde, de vivre en communion
fraternelle avec le clergé du diocèse

selon l'observance de saint Augustin.

(Puissé-je ainsi être fidèle à la rénovation profonde
que m'a valu l'entrée dans l'Ordre.)

UN AUTRE MOINE

Y a-t-il du danger à vous suivre ? Est-il vrai que des Indiens capturent des
religieux et les tuent ?

BARTOLOMÉ

En aucun point des Indes, jamais, d'aucune façon,
le danger n'est venu des naturels.

Ce sont les Espagnols, par leurs massacres,
qui provoquent vengeance et courroux.

Je le dis, Frères de Saint-Dominique quand l'Indien idolâtre, persécuté,

s'insurge contre le chrétien tyrannique,
 sa révolte et sa guerre sont justes
 et Notre-Seigneur le Christ, qui sanctifie toute justice,
 est aux côtés de l'idolâtre contre le chrétien.
 Vous le savez, notre Empereur Charles – béni soit son règne –
 vient d'édicter des lois nouvelles pour les Indes,
 protégeant son peuple de là-bas. Alors, les loups et les fauves
 qui dans ces royaumes vivent du sang
 hurlent contre l'Empereur, sa Loi très Sainte,
 et contre moi, pour l'avoir conseillé.
 Oui, la haine de ceux-là nous attend. Oui, cela vaudra du danger.
 Et les Indiens, dans vos parages
 vous sembleront de très bienveillants amis.

UN AUTRE

Mais la mer ? Les longueurs de la route ?
 Mes jeunes frères et moi sommes tout disposés. Nous ne craignons pas les
 Indes, les tyrans. Le service du Christ est une joie.
 Mais la mer ? On dit qu'il faut soixante jours de plein large.
 Est-il arrivé que des bateaux disparaissent ?

BARTOLOMÉ

Non. Quel sujet d'étonnement. Songez que ce voyage fut inconnu de nos pères
 depuis les origines, commencé il y a si peu,
 et que pas un navire ne coule !
 La traversée devient coutumière. J'ai passé plusieurs fois, dans les deux sens,
 et maintenant je crois monter en carriole pour le village voisin.
 N'ayez pas peur de la mer. Elle est belle comme l'Esprit Saint où nous
 baignerons un jour.
 Si la traversée est simple, jugez comme il nous tire avec force, l'appel de
 Notre-Seigneur vers les Indes !
 Le Christ n'abandonne pas ceux qu'il élit pour son service. Et si le bateau
 sombrait
 Il prendrait ses bien-aimés par la main, leur montrerait la voie de son regard
 très doux,
 et, tous, nous marcherions sur les eaux.

LE SUPÉRIEUR

Quel bonheur de vous entendre, Bartolomé. On vous suivrait sans fin.
Il est donc demandé qui veut accompagner l'Évêque dans cette mission très
sainte.

Que les volontaires se lèvent de leur banc.

Quelques moines se lèvent, l'un après l'autre.

Dans l'atelier de Michel-Ange.

MICHEL-ANGE

Non, cette fois je dirai non.

Le Pape Clément est mort, laissons en terre avec lui cette idée folle.

Je veux finir les marbres.

L'ENVOYÉ DU PAPE

Il exige que tu viennes. Depuis son élection, il te fait prier tous les jours.

MICHEL-ANGE

J'irai. Plus tard. Je travaille.

J'ai soixante ans. Je suis fatigué.

Mes mains ont défraîchi. Ils découvrent, chacun à son heure, la pensée de
Jules. Ils veulent tous un plafond.

Mais c'est impossible. Je n'ai plus la force de remonter, pour quatre ans, sur
un échafaudage.

Cette conjonction était miraculeuse. Ça n'a lieu qu'une fois.

L'ENVOYÉ

Je ne sais comment le Pontife pourra l'entendre.

MICHEL-ANGE

Il faudra bien.

URBINO

Monsieur ! Monsieur !

La maison ! Tout est désordre ! Les papiers ! Le repas ! Quelle honte !

MICHEL-ANGE

Qu'est-ce qui t'arrive ? On finit le poisson.

URBINO

Ce qui m'arrive ? C'est à vous ! Le Pape, Monsieur, le Pape !

MICHEL-ANGE

Alors ?

URBINO

Il monte, avec dix cardinaux !

MICHEL-ANGE

Ah. Il est têtue.

Entre le Pape Paul III Farnèse, très accompagné.

Ma maison tremble, Saint-Père, de l'honneur que vous lui faites.
Mon valet prendra une attaque.

PAUL

Je viens voir les statues, pour le Tombeau.

MICHEL-ANGE

Entrez par là.

Voici deux Esclaves, pour la partie basse. Celui-ci lié encore,
l'autre libre.

Saint-Père, le Tombeau de Jules est une dette. Je l'ai promis, je le dois.

Si j'y manque, on m'en fera grief éternel,
au Jugement, quand je comparâtrai.

Ici, la Victoire.

PAUL

Impitoyable.

MICHEL-ANGE

Comme la guerre. C'est pour la niche du côté gauche.

J'ai commencé ce travail il y a plus de trente ans.

Comprenez-vous ?

PAUL

Sans doute.

MICHEL-ANGE

Un autre Esclave, pour l'angle. Il portera la corniche. Et le poids du Monde.

PAUL

C'est beau.

MICHEL-ANGE

Rien n'est fini. On me torture.

Les héritiers de Jules répandent que j'ai volé son or ;
 mais c'était pour le plafond, et j'ai acheté le marbre !
 Le contrat est signé, ils ne lâcheront pas la prise. On me menace de
 représailles.

Il n'y avait pas de contrat pour le plafond. Je ne peux justifier des sommes que
 j'ai reçues. Comme si je n'avais rien peint !

Tous les artistes de Rome répètent ces mensonges. Ils exècrent mes œuvres.
 Alors ils disent que je vole l'argent du Pape. Que je suis couvert d'or. Que je
 fraude.

Le mur de l'autel, dans la Sixtine, est au-dessus de mes forces. L'idée n'est
 pas bonne. Un seul sujet pour la muraille,
 c'est impossible. En tout cas je suis trop vieux. Ma main tremble, le dessin
 flottera,

je ne tiendrai pas dans les échelles.

Moïse.

PAUL

Quelle stupéfaction. Ceci passe tout art visible. Le feu est dans la pierre. Quel
 regard !

L'Esprit lui-même se montre sur les confins de ton marbre.

Quelle puissance Dieu t'a donnée !

MICHEL-ANGE

Merci. L'éloge est sans mesure.

PAUL

Tu ne vois pas ce que j'ai là devant les yeux. Tu ne le vois plus. Ce seul Moïse
 suffirait à dix tombeaux.

J'attends aussi depuis trente ans. Je suis Pape.

Au sommet de la Chrétienté, conviennent les sommets de l'âme.

Je te veux à mon service. Ce n'est pas à débattre. Je ne suis pas violent, tu le
 sais. Mais cette volonté-ci ne souffre aucune réserve :

je n'en changerai pas.

Pour le reste, ne t'inquiète pas de la famille : j'en fais mon souci désormais.

Qu'y a-t-il là ?

MICHEL-ANGE

Rien. Des cartons, des études.

PAUL
Ouvre.

MICHEL-ANGE
Voyez plutôt ce dernier bloc.

PAUL
Ouvre.

MICHEL-ANGE
Urbino.

PAUL
Oh, ces dessins.

MICHEL-ANGE
Rêveries.

PAUL
Oui, tu as rêvé le grand mur. Tu as travaillé à ce Jugement.
Idée mauvaise, qui t'habite.
Dieu veut cette fresque. Par Clément, par les proportions de la Chapelle,
par le vide absurde, qui attend.
Par la passion que j'ai de t'y voir à l'œuvre.
Et il la veut aussi en toi : regarde. Il la faut.

MICHEL-ANGE
Saint-Père, je crèverai, je tomberai, je me romprai à cette tâche.

PAUL
Nul ne meurt, que Dieu n'appelle.
Merci, Buonarroti.

Löbau. Le château de Tiedemann Giese.

COPERNIC à Giese
Comme tu es soucieux !
George, ne me parlez plus d'impression.
Je ne veux pas imprimer. J'ai à cela des raisons profondes.

RHÉTICUS
C'est inconcevable !
On ne laissera pas le monde dans l'ignorance de ces découvertes !

Vous ne pouvez pas imaginer ce préjudice, parce que vous en êtes familier,
elles vous paraissent ordinaires,
mais c'est un retournement complet ! Une autre époque !

COPERNIC

Ne croyez pas que je l'ignore. Sans m'attribuer un mérite excessif
aux clartés qu'il a plu à Dieu de me faire entrevoir,
je ne méconnaissais en rien l'importance de ces doctrines.
Au contraire. Je leur vois trop de conséquences pour être livrées à la foule.

RHÉTICUS

Faut-il les enterrer ? Les cacher au regard ?

COPERNIC

Savez-vous, admirable jeune homme, que Pythagore, que je vénère,
ne voulait en aucune façon enseigner son savoir au grand nombre
mais le réservait au petit groupe de ses disciples
et qu'ainsi, non seulement il se serait refusé à cette multiplication par les
presses,
mais il écartait de produire des écrits (qui peuvent venir entre des mains non
prévenues)
et prônait que tout fût transmis par la voix, du maître à son élève,
fondant une tradition mystérieuse ?

RHÉTICUS

Dites quelque chose, l'Évêque. Tapez de la crosse, on est chez vous.

COPERNIC

Giese a quelque tracas, aujourd'hui. Mais il est de votre bord.
J'ai déjà résisté à sa persuasion, qui est grande.
Et à d'autres. Vous ai-je dit que le Cardinal Schönberg m'a écrit (c'est un
proche du Saint-Père)
pour demander communication de mes recherches ?
C'était après le voyage que fit à Rome un de nos amis, Sculteti Alexandre,
soulevant là-bas de la curiosité.

GIESE

Nicolas, je dois te parler sur l'heure.

COPERNIC

Fais, mon ami, je t'écoute.

Que la présence de George ne t'arrête pas. Je ne veux aucun secret devant lui.
 Sa visite m'émeut, me trouble. Me réjouit, me fait penser.
 Voyez-vous, je ne crains pas cet aveu : votre regard, l'extrême clarté de votre
 sourire, cette humeur qui déloge
 le souci que vous prenez de mon œuvre, du travail de toute ma vie
 sont une forte lumière dans le soir de mon jardin.
 J'ai donc bien pensé à votre demande. Je vous assure : c'est non.

GIESE

Nicolas, les nouvelles de Heilsberg. Sinistres.
 Alexandre est chassé. On l'a vu fuir, vers le Sud. Il serait au ban du Royaume.

COPERNIC

Le scélérat fait son œuvre.

GIESE

Le Mandement est aggravé. La possession des livres,
 la fréquentation hérétique sont punies de mort.

COPERNIC

George. Quel danger.

GIESE

George ne doit pas retourner à Frombork. Il peut rester dans mon diocèse,
 ou filer chez lui.

COPERNIC

Quel temps. Et vous voulez que j'imprime !

GIESE

Autre chose. Puis-je parler ?

COPERNIC

Oui.

GIESE

Anna.

COPERNIC

Tiedemann...

GIESE

Flaschbinder exige que tu t'en éloignes.

RHÉTICUS

Ecoutez-moi. J'ai une idée. Je propose quelque chose, écoutez-moi.
 Que je puisse écrire un portrait, en mon nom, de la doctrine
 sans vous nommer, sans vous faire comparaître
 sinon comme le maître inconnu qui m'a enseigné.
 Je le fais imprimer et répandre dans les cercles studieux,
 ensemble, nous étudions leur point de vue,
 s'il y a danger, nous en faisons connaissance ;
 si un risque, il est pour moi. Je marche en avant, pour vous je m'expose.
 Qu'en pensez-vous ?

COPERNIC

Je ne sais pas. Je verrai. Je ne peux rien dire.
 Merci, je suis touché.
 Je dois retourner à Frombork, très vite.
 George, un grand malheur s'abat sur ma maison.

Sur la mer. Un navire, en route vers les Indes.

UN MOINE

Pourquoi la mer est-elle méchante ?
 J'ai chaud. Mes viscères se révulsent. Je les rends.
 O, le mouvement incessant qui s'agite sous nos pieds !
 Ma mère a dit que c'est péché de se porter ainsi au loin du lieu qui t'a vu
 naître,
 et pour où tu es construit.
 Depuis des semaines, ne pouvoir saisir un instant de repos, debout ni allongé,
 mais toujours ces secousses et relèvements qui se pressent et se dérobent,
 on dirait que les idées en tête se bousculent
 et l'odeur pourrie, nauséuse, misérable de tous mes frères vomissants !
 Y a-t-il un bout à la mer ? Une fin aux ondes bouleversées ?

UN AUTRE

O ce remuement incertain et infini des vagues au-dessous,
 ô nos entrailles abasourdies, ô l'espace qui balance,
 pourra-t-on s'évanouir et s'arrêter jamais,
 rêver un monde immobile, plat, stagnant et inerte,
 où la vie un moment ne bouge ?

BARTOLOMÉ

Il est vrai que ce voyage est dur.

RODRIGO

D'autres connaissent de pires souffrances.

BARTOLOMÉ

C'est juste ! D'autres ignorent la joie, le rire, le pincement de joie et le rire de connaître le Christ et de l'avoir entendu !

Ceux-là meurent sans espoir de rédemption parce que la promesse rieuse du Christ ne leur a pas été annoncée !

Pensons à nos frères damnés si nous n'arrivons auprès d'eux !

Qu'on se rassemble sur le pont pour prier.

RODRIGO

Réunion sur le pont ! Tout l'équipage et les frères ! Et les autres s'ils veulent !

Tous sur le pont ! On va prier !

Frombork. Chez Copernic.

COPERNIC

Tu vivras chez Mme Czannowa, qui est bonne et veut te prendre. Elle est affectueuse.

ANNA, *pleurant*

Oui.

COPERNIC

De cette façon tu resteras à Frombork. Nous pourrons nous voir parfois.

ANNA

Oui.

COPERNIC

Il faut du courage. On se croisera au marché. On bavardera un moment.

ANNA

Oui.

COPERNIC

Le temps est trop dur. Le monde va mal.

On évitera des tracasseries très méchantes. C'est mieux ainsi, non ?

ANNA, *toujours pleurant*
C'est mieux, oui. C'est mieux.

Entre Rhéticus.

COPERNIC
Je ne peux plus.

Il sort.

RHÉTICUS
Mon petit.

ANNA
Monsieur George !
C'est trop dangereux, pour vous. On dit partout que les hérétiques seront tués.
L'Évêque est devenu fou.
On cherche les gens et les livres. Il faut partir.
Que deviendra Kopernik, tout seul ?

RHÉTICUS
N'ayez pas peur. Je reste, pour quelque temps. J'ai beaucoup de travail.
Je ne peux pas partir encore. C'est bien ?

ANNA
Oui.
Mais qui vous fera à manger ?

RHÉTICUS
Ne pleurez pas. Je sais cuisiner, un peu.
J'irai vous voir. Je vous croiserai au marché. Vous me donnerez quelques conseils.

ANNA
Oui, oui, oui.

Elle sort.

RHÉTICUS *travaille*
Il y a deux sortes de mouvement :
le naturel, qui convient aux choses par leur essence,
et le violent, qui les pousse hors de leur lieu.
Le mouvement naturel est circulaire, parce qu'il ne déplace rien, se retourne
sur lui-même, et en ceci ressemble au repos.

Tandis que le rectiligne est le mouvement des choses délogées.

On demande : pourquoi la Terre, si elle tourne, ne se fracture-t-elle pas sous l'effet de la dislocation produite par une si grande vitesse ?

Il faut répondre : parce que le mouvement de la Terre est le circulaire, qui convient essentiellement à sa nature, et à sa forme sphérique. Le mouvement circulaire étant naturel à la sphère, ne peut nullement la disloquer.

À la table de Luther.

CATHERINE

Ne bois pas trop de bière, Martin.

LUTHER

Je suis de bonne humeur, aujourd'hui. J'ai reçu une lettre d'injures.

Je me dis : nos affaires vont bien, si le diable s'emporte.

CATHERINE

Le diable t'écrivait ?

LUTHER

Pardon, un peu plus de soupe.

Savez-vous que parfois le diable substitue ses créatures aux enfants des hommes, dans les berceaux ?

(Qu'y a-t-il de plus saint, de plus pur, qu'un petit enfant au berceau ?)

Il les dérobe, en l'absence de ceux qui les gardent, et les change pour ces marmots sataniques qu'il procrée avec des filles

(parce qu'il attire parfois des filles à se baigner nues dans les rivières et les engrosse de sa semence jetée au fil de l'eau) ;

alors les parents, au lieu de l'enfant béni, trouvent au berceau un fils du diable, plus féroce que dix chiards ensemble, tant il braille, dévore et se conchie.

CATHERINE

As-tu connu de ces rejetons ?

LUTHER

Erasmus, avec sa face de cadavre, devait en être un.

Peut-être les Juifs.

Et ceux qui toujours demandent : pourquoi, pourquoi. Au lieu qu'on doit dire :

c'est ainsi.

Les signes s'accroissent et se pressent.

Le Soleil et la Lune font moins de lumière, les étoiles tombent, les hommes s'effraient, le vent mugit plus fort et les eaux.

On voit des comètes, il pleut des croix.

Et il est arrivé une maladie nouvelle.

Ceci montre que le Jugement approche, et chacun de nous le verra, de ses yeux ouverts, bientôt.

UN CONVIVE

Et les paysans exaltés qui voulaient incendier l'Allemagne !

LUTHER, *casse un verre*

Savez-vous pourquoi je bois mon vin plus pur, mange à ma faim et parle sans retenue ?

Parce que Satan voudrait m'en faire honte.

Alors je lui dis : regarde ! Il n'y a plus de péché !

Je bois. Je mange. Je dis les mots les plus gras. Seule compte la grâce de Mon Seigneur le Christ en qui j'ai croyance

et le reste n'est rien !

C'est comme les eunuques, tenez : on voit que le désir ne leur est point passé.

Non, je ne veux pas être de ceux-là. À tout prendre (j'aime trop la danse que fait Käthe la nuit)

je préférerais qu'on m'ajoute une couille de plus.

Donnez-moi encore un peu de poulet.

CATHERINE

Tout de même, ne bois pas trop de bière, Martin.

Santo Domingo. Le port.

BARTOLOMÉ

Tant pis, on embarque.

Je sais, la mer est mauvaise. Mais cela fait des semaines. C'est bientôt Noël.

Je n'entends pas passer l'hiver à Saint-Domingue.

Je ne suis pas l'évêque d'ici. Je suis évêque du Chiapas, en Terre Ferme. Je veux y aller.

On embarque ! Chargez le bagage !

UN MOINE

Regardez là-haut.

On voit un groupe d'hommes nombreux, massés sur une hauteur, à quelque distance du navire.

BARTOLOMÉ

Oui, le cortège d'adieu.

Ils nous haïssent. Ils n'ont de cesse que nous partions.

Tant pis. J'ai fait ici ce que je pouvais. Mon diocèse est ailleurs.

UN AUTRE MOINE

Voilà une visite !

BARTOLOMÉ

La Veuve Nuñez ! Petite sœur ! Vous êtes venue !

LA VEUVE

Vos amis sont tous rassemblés...

BARTOLOMÉ

Faites attention à vous. Ils vous veulent du mal maintenant.

LA VEUVE

Ils ne peuvent rien. Je me sens libre comme un oiseau sur l'Océan.

Vous avez délié mon âme. Je suis légère.

BARTOLOMÉ

Que disent vos Indiens ?

LA VEUVE

Ils me bénissent.

BARTOLOMÉ

Tout de même, trois cents libérés d'un coup, c'est un éclat.

Restez en sûreté. On vous en veut.

LA VEUVE

Ils ne peuvent rien. Je pars bientôt. Je suis heureuse.

UN MOINE

Excellence ! Voyez ce qui descend là !

Arrive une grosse femme noire accompagnée de deux enfants, tous trois chargés de vivres et de cadeaux.

LA NÉGRESSE

L'Évêque ! Voilà de quoi manger ! Des gâteaux, du pain !
Des fruits et quelques fleurs pour tes compagnons !

BARTOLOMÉ

Dieu, quel courage. Que lui feront-ils, quand nous serons partis ?

LA NÉGRESSE

Tu es béni dans le Ciel, l'Évêque ! Le Dieu est avec toi !
Des anges voleront autour de ton bateau !
Merci, Casas, pour cette île ! Merci !

BARTOLOMÉ

Cette femme est grasse comme un bœuf, mais, par le Sauveur, qu'elle est
belle !

Je veux la retrouver, couronnée, vêtue de Gloire, au jour du Jugement,
et l'embrasser à nouveau !

Allez ! On embarque !

LE COMMISSAIRE

Excellence, le temps est mauvais. Partirez-vous à toute force ?

BARTOLOMÉ

Écoutez, mon vieux. Nous en avons déjà parlé. Ma mission me requiert. Je
pars.

Et puis, voyez le Sombre Cortège. Si je reste, ils auront vite fait de me pousser
à l'eau.

Ne tardons plus ! Tous sur le navire

RODRIGO

À bord, les moines ! Bougez !

Les frères, effrayés, embarquent.

Dans la Sixtine.

MICHEL-ANGE

Tommaso, quelle est cette brûlure sans remède
que Dieu a placée au fond de notre âme ?

Le désir, amer et intarissable, plus dur et mordant que la faim ?
 Pourquoi ne puis-je regarder ton visage sans être terrassé par une violence
 qui m'apaise à la fois, comme toute défaite, et plonge au fond du sang des
 secousses désespérées ?
 Tout me bouleverse, comprends-tu ? La courbe longue des mains, le rond des
 jambes, la chaleur du ventre comme une femme,
 la bêtise large et brutale de ton cou ?
 Pourquoi suis-je perdu dedans tes yeux, ô mon naufrage, pourquoi je pleure ?
 Quelle est cette tempête obscure ? Que veut Dieu avec cela ?

CAVALIERI

Comment va la fresque ?

MICHEL-ANGE

Je suis fatigué. C'est plus grand que le plafond.
 Au plafond il y a vingt fresques. Là, une seule.
 Toute la surface
 unie, rassemblée, dans une image, dans un moment du récit de l'aventure du
 Monde,
 suspendue dans un instant d'attente
 du Jugement qui va venir !
 C'est plus vaste, et j'ai trente ans de surcharge.
 Il faut un pinceau de colosse.

CAVALIERI

Au plafond, le tout début, la Genèse,
 et sur le Mur, la fin.

MICHEL-ANGE

À toutes les heures, je ressasse une seule question :
 quelle est la forme du corps des ressuscités ?
 Le corps spirituel, le corps angélique. Non le corps déchu qu'aujourd'hui nous
 portons
 (ma vieillesse, ma souffrance)
 non, le corps relevé, l'autre,
 le corps en Dieu, le corps en Christ,
 la Nouvelle Nudité, le corps du Christ, l'homme refait.

Est-ce là ce que le désir cherche ? Le corps impossible ?

Est-ce là ce que j'aperçois derrière ton visage, dans ton sourire quand je
 pleure,
 le visage absolu, ressuscité, d'après la mort,
 la forme abstraite, plus que vive,
 que révèle la beauté et qui nous brûle, nous déchire, nous enflamme,
 comme le Soleil qui se consume là-haut ?

CAVALIERI

On vient.

MICHEL-ANGE

Qui est-ce ? Je ne veux personne, je l'ai dit.

Entre Biagio da Cesena, accompagné d'un groupe de courtisans.

Monseigneur, le Saint-Père m'a autorisé à ne recevoir aucune visite.

BIAGIO

Et il m'a autorisé celle-ci, afin que l'on connaisse l'état des travaux.

Bien. Je vois. Cette décoration convient à merveille à un bordel ou une salle
 de bains.

C'est pire que le plafond. Au moins, pour le plafond, on n'est pas obligé de
 lever la tête. Tandis que là.

La Vierge nue, le Christ nu. Les Membres, la Chair et les Parties.

Derrière l'Autel. Dans la Chapelle du Conclave.

Tu deviens plus fou, licencieux, éhonté : c'est l'âge.

Le Saint-Père ne peut imaginer.

Allons, tu peux poser le pinceau.

Il sort.

MICHEL-ANGE *remontant au travail*

Le voilà, le visage haineux du Premier Serpent.

Je suis fatigué. Mon Dieu, je tiens à peine.

Ah !

CAVALIERI

Maître !

Michel-Ange tombe.

En mer.

UN MOINE

Quelle nuit pour Noël !

UN AUTRE

La mer chante.

UN AUTRE

Et danse. Mais c'est de mort. Rien de natif.

Nous sommes hors de la Fête,
égarés, à l'écart.

UN AUTRE

Noël est partout. Dieu regarde.

UN AUTRE

Peut-être voit-il et veut-il nous châtier ?

UN AUTRE

De quoi ?

UN AUTRE

O les versements de grise houle contre les vergues ! O la coque qui s'envole et
se bouscule

comme un petit jouet d'enfant dans des mains agressives !

O le monde comme une barque, et la barque esseulée,
inhabitée, insolente, qui se lève avec nous dessus et s'ébroue et se rejette
contre les frondaisons hurlantes et insurgées de la Mer !

O la Mer hargneuse ! Colérique, glacée, démarrante !

UN AUTRE

On ne voit plus aucune part du ciel. J'habite dans un pot d'encre et une main
le secoue,

au bord est une vitre, un vitrail glisseux,

et la couleur unique se jette et s'exclame sur les parois !

UN AUTRE

Mon Dieu ! La Mer transfigurée de haine et branlante comme un feu.

O la Mer ! le mensonge des espaces ! le Croulement qui termine !

Tempête sans nom ! Fin des Plages secouées ! Cri du péché partout !

BARTOLOMÉ

Oui, la mer est bien rude.

RODRIGO *clameur sourde qu'on n'entend pas*

...

BARTOLOMÉ

Qu'as-tu dit, compagnon ?

RODRIGO

...et de l'évêque sans mission...

BARTOLOMÉ

Je n'entends rien !

RODRIGO

Pense aux Indiens, l'Évêque, pense aux Indiens !

BARTOLOMÉ

Il a raison !

Ah, je rugis ! Quel est ce Diable sous les Eaux ?

Je veux l'Inde !

Écoutez, les Mers !

Je vous marchande ! Écoutez, Océans debout !

Peu de choses valent nos vies, souillées, nos corps, malades,
et nos âmes, bêtes en perdition !

Tout ceci, ondes furieuses, on l'offre, on l'abandonne !

Mais les Indiens ! Mers en Colère ! Les Indiens !

Ils attendent. C'est pour eux que nous voulons passer !

Tant de souffrances, de misères, que déjà ils supportent !

Tu ne peux vouloir cela, le Flot désenchaîné !

Toi, mer du Sud, Coulée du Nord, rivières confluentes et vertes de l'Est du
Nord !

Ondée Occidentale en turbulence !

Laisse-nous passer pour les Indiens qu'on tyrannise, sale mer crépine et
brutale !

Nous nous rendrons après ! Au retour ! Reprends-nous !

Tu entends, Flotte suspecte ? Jument têtue !

Vas-tu te taire ? Repose-toi !

UN MOINE

Ce soir, on a dressé la crèche à Séville.

Ma mère regarde la Vierge, avec cet air surpris.

Je lis dans ces yeux : a-t-elle fauté ou non, cette fille ? Chaque année elle se le demande.

La gamine paraît douce, sincère. Et le gosse est beau !

Mais elle dit parfois ils sont beaux aussi, les enfants du péché.

UN AUTRE

Regardez ! Regardez ! Le flot s'apaise !

Une lumière monte, au loin !

UN AUTRE

C'est le Seigneur qui naît ! Le miracle ! La lumière divine !

UN AUTRE

C'est le matin de Noël qui se lève, tout simplement.

UN AUTRE

Qui a fait taire les eaux et tomber les vagues ? C'est vous, Excellence ?

Un miracle ? Un miracle ?

RODRIGO

As-tu entendu ce que disait ton ami ?

C'est un matin du monde qui se lève.

Un matin de Noël. Tout simplement.

La maison de Copernic. Il est couché.

RHÉTICUS

Maître. Je viens de Nuremberg.

J'y portais des exemplaires de mon livre.

De réactions hostiles, point. Ils lisent, étudient, essaient de comprendre.

Beaucoup sont très surpris. Je me suis assuré qu'il était parvenu au Saint-Siège, par un voyageur que je connais.

Rien. Pas d'éclat, que l'on sache.

Erasmus Reinhold, qui enseigne les mathématiques à Wittenberg, trouve la théorie très probable.

Il m'a dit que l'astronomie tout entière attendait cela.

Un de mes confrères de Leipzig m'a écrit une lettre : il est stupéfait.

Que la terre est une étoile ! Il s'en émerveille.

Que la terre est une étoile : si cela se prouve, me dit-il, c'est le printemps
d'une autre philosophie.

Et la grandeur des orbés d'après les grandeurs de temps ! Et le classement des
planètes ! Et les courbes simples !

Maintenant, tous veulent connaître les calculs. Les démonstrations entières, les
Tables.

Et interrogent : qui est-il, ce Maître nouveau ?

COPERNIC

Je me suis affaibli. J'ai vu la mort toute proche.

Quelle étrange certitude, George. Nuit claire. Sombre midi.

Ne tardons plus. Je veux le livre. L'encre fraîche. Les titres. Les lignes claires
et rangées.

Il fait du bon travail, ton Allemand. Va-t-il vouloir, encore ? N'ai-je pas
longtemps tardé ?

Je m'en vais, reste le livre. Tout est là, regarde : j'ai préparé pour ton voyage.

C'est sous le lit, prends ! Oui, je le cachais sous moi.

C'est que j'ai peur. Flaschbinder est fou. Si une feuille allait se perdre !

Un calcul arrêté ! Une phrase rompue ! Et si tout le livre partait ! brûlé par un
fou ! Sombre poussière !

Ma vie sur terre. Mon séjour ici.

Prends. Porte ça vers le Sud. Surveillance.

Et si tu peux, ramène-moi le volume. Comme tu m'as fait les cadeaux, la
première fois. Copernic. Orbés célestes. Va, George. J'attends.

Rhéticus prend le paquet, s'éloigne du lit. À Giese :

RHÉTICUS

Quelles nouvelles d'Anna ?

GIESE

L'évêque a su qu'elle est encore près d'ici. Il considère

qu'on se moque de son ordre. Qu'elle n'est pas chassée vraiment.

On la conduit à Gdansk.

RHÉTICUS

Que dit-elle ?

GIESE

Partez vite. Peut-être pourrez-vous ramener un livre à temps.

Chez Luther. On dîne.

LUTHER

Ah. J'ai mal. La pierre me rue au ventre.

Ah. Je hurle. Le corps me tenaille. Je brûle au-dedans.

CATHERINE

Je vais à un médecin.

Elle sort.

UN CONVIVE

Que faire ? Il faut vous allonger, Docteur Luther.

UN AUTRE

Il n'ira pas jusqu'à son lit. Voyez, il se tord. Il ne montera pas les marches.

UN AUTRE

Couchons-le sur la table.

UN AUTRE

Oui, couchons-le. Poussez les plats. Prenez-le aux aisselles. Je tiens les
jambes.

Allez-y, Monsieur le bourgmestre. D'un mouvement sec.

UN AUTRE

Attention, voyons. Poussez les plats plus loin. Ses cheveux trempent dans la
viande.

LUTHER

Oh, ils ne savent pas ce que c'est, le corps sain. Celui qui respire comme il
faut, qui marche, qui pisse sans saigner !

Jamais on ne te rend grâce d'aller à peu près debout, Jésus.

Jamais de merci.

UN CONVIVE

Ne bougez pas trop, Docteur. Un médecin va venir.

LUTHER

Le corps sans maladie, qui ne pèse ni ne pue,
c'est celui qui renaîtra lors de la Résurrection.
Le corps glorieux, le corps subtil.
Le corps des rappelés près du Christ.
Ah. J'ai mal. Où est ma femme ?

UN CONVIVE

Elle revient. Elle a couru au médecin qui vous connaît.

LUTHER

Où est ma femme ? Je veux ma femme près de moi !
L'homme sans la femme n'est rien.
Tous les animaux se foutent l'un dans l'autre, mâle et femelle. Même les
arbres sont accouplés. Pommier, prunier.
Les pierres s'emboîtent.
Et le ciel viril fait à la terre, tous les ans, des enfants superbes : moissons,
récoltes, marmots du ciel, fleurs de printemps.
Je ne veux pas crever sans ma femme. Je ne suis pas un moine !
Ah. Mon ventre explose. Je me conchie.
Je suis un enfant sans parents, sans nourrice.

UN CONVIVE

Attention. Ne vous secouez pas, Docteur.
Poussez les plats, en bas. Il a le soulier dans la soupe.
Elle vient, Martin. Elle arrive.
Tout arrive. Le monde est mûr.

LUTHER

Käthe, Käthe,
mon matin, mon éveil, ma femme.
Käthe, Käthe, ne me laisse pas mourir ainsi parmi la sauce, les choux,
et les tortures de l'orphelin.

UN CONVIVE

Madame Luther ! Madame Luther.
Venez vite. Il vous demande.

CATHERINE *arrivant*

Martin. Mon ami. Mon petit enfant.

Chiapas. La demeure de Las Casas, évêque. Survient un groupe d'hommes en armes, farouches, déterminés.

UN ASSAILLANT

Où est l'évêque ?

UN MOINE *à la porte*

On n'entre pas.

L'ASSAILLANT

Où est l'évêque ?

Ils forcent l'entrée.

BARTOLOMÉ

Ici. Je suis l'Évêque. On force ma demeure !

Que me veut-on ?

UN ASSAILLANT

Les sacrements.

BARTOLOMÉ

Non. Vous ne les aurez pas. Reniez vos péchés ! Abjurez vos fautes !

UN ASSAILLANT

Les Sacrements, évêque maudit ! La Communion ! La Pâque !

Luthérien ! Tu ne nous priveras pas des sacrements !

BARTOLOMÉ

Non ! Vous ne les aurez pas ! Non !

Libérez vos Indiens ! Rendez les biens que vous avez volés ! Vous n'aurez rien sans cela.

Des épées se montrent.

Tuez-nous ! Le Christ aussi est mort !

Mais je ne vous bénirai pas en son nom !

Vous n'aurez pas la communion, diables de l'Enfer !

Vous ne tiendrez pas d'une seule main Satan et Jésus !

Choisissez !
Rendez les fruits de vos meurtres !

RODRIGO
Pense aux Indiens, l'Évêque ! Pense aux Indiens !

BARTOLOMÉ
Que dis-tu ?

RODRIGO
Pense aux Indiens !

BARTOLOMÉ
Bien sûr ! Que fais-je d'autre ?

RODRIGO
Pense aux Indiens ! Pense aux Indiens !

BARTOLOMÉ
Vous n'aurez pas le Salut et l'Enfer ! Vous n'aurez pas le Diable et le
Sauveur !
Rendez vos Indiens, misérables. Sauvez l'Espagne, sauvez-vous !
Pliez genoux devant la Croix !
Ou tuez-moi, peu importe.
Ou tuez-moi.

*Dans les couloirs du Vatican. Courent une foule de cardinaux et dignitaires,
autour du Pape.*

BIAGIO
Saint-Père, il m'a peint parmi les démons, les damnés,
il m'a représenté sur la barque du convoyeur de l'Enfer.
On me reconnaît, mon visage est visible. Je suis enroulé dans un serpent.
J'ai l'air hâve, furieux, maudit.
Et je suis nu !

PAUL
On me l'a dit. Rome en parle.

BIAGIO
Ne me laissez pas dans ce ridicule, Saint-Père.
Ordonnez-lui de m'ôter de là !

PAUL

Je ne peux pas grand-chose, tu sais.
S'il t'avait mis au Purgatoire, encore. J'aurais pu intercéder.
Mais je n'ai aucune influence en Enfer. Là il n'est point de Salut.

Tous arrivent, en courant, dans la Sixtine. Grand silence. Paul tombe à genoux. Il pleure.

Seigneur. Nous voici devant ton Jugement sévère.
Seigneur, Seigneur. Pardonne-nous nos péchés.

UN CARDINAL

Cette ronde folle de Bienheureux et de Maudits,
cette danse nue, tendue de passion, de douleur,
cet orbe de vivants, ces ressuscités en cercle
semblent tourner sans frein autour d'un globe de feu.
Quelle est-elle, cette flamme, au centre, derrière le Christ ?

MICHEL-ANGE

La source des lumières. L'astre qui brûle.
La boule ardente, la torche.
Le Grand Soleil.

Elbing, petite ville du nord de la Prusse. Plein hiver. Soir de fête.

RHÉTICUS *entrant dans la ville*
Qu'est-ce qui se passe, ici, aujourd'hui ?

UNE JEUNE FEMME

Ce qui se passe ! C'est Carnaval !

RHÉTICUS

J'ignorais.
Pourquoi se rassemble-t-on, sur la place ?

LA JEUNE FEMME

On a fait entrer la Nef des Fous.
Vous connaissez ? Vous n'êtes pas d'ici.
Comme vous êtes chargé ! Un peu d'aide ? Les sacs, je ne pourrais pas. Mais
le paquet, là, que vous tenez ?

RHÉTICUS

Oh, non, merci, je le garde. Merci bien.

LA JEUNE FEMME

C'est le vaisseau des délires. Cette année, le sieur Gnaphéus, organisateur des farces d'Elbing, a eu l'idée de consacrer toutes les figures de la Nef aux aberrations papistes. Vous n'êtes pas un papiste, au moins. Ici on est évangélique accroché.

RHÉTICUS

Pas du tout. Je viens de Wittenberg.

LA JEUNE FEMME

De Wittenberg ! La gloire !

Hé, vous tous, regardez ce voyageur : il vient de Wittenberg

UN PASSANT

Vous êtes de Wittenberg ?

RHÉTICUS

Oui. J'y retourne. Je vis là-bas, je travaille.

UN AUTRE

Est-ce que vous avez croisé Luther, peut-être ?

RHÉTICUS

Je le connais. Je lui parle. J'ai dîné à sa table.

LE PASSANT

C'est extraordinaire. Écoutez ! Monsieur est un ami de Luther ! Il dîne à sa table !

UN AUTRE

Comment ? Qu'est-ce qu'il y a ?

UN AUTRE, *plus loin*

Un cousin de Luther est arrivé. Vous entendez ça ?

UN AUTRE, *plus loin encore*

Le fils de Luther est à Elbing ! Le fils de Luther est là !

UN AUTRE

Comment ? Luther est ici ?

UN AUTRE

Mais non ! Vous exagérez ! Son fils, on vous dit ! Soyez sérieux !

LA JEUNE FEMME

On va les voir, les figures, monter sur le navire.
 Ah, le Pape. Barbu, rougeaud. Avec ses femmes.
 Et les Evêques, enrubannés. Crosses d'or, bijoux.
 On attend une belle surprise, pour la fin.
 Ah ! Le vendeur d'Indulgences. Sa robe en est cousue. C'est drôle ! (Hé, c'est
 Bregner ! Le boulanger !)
 Voilà le village de Hirschfeld. Ils ont fait la Messe ! Elle est grosse, bouffie,
 mais a toujours soif ; elle court après le curé pour avoir du vin il est seul à en
 boire !
 Regardez ! C'est le Clou maintenant ! On le découvre ! Que c'est beau !

RHÉTICUS

Qu'est-ce que c'est ?

LA JEUNE FEMME

C'est le Système du Fou !
 Il y a un fou, Prince des Fous, qui vit près d'ici et a refait le système du
 Monde.
 Il met le Soleil au milieu et la Terre qui court en rond. Les papistes !
 On a représenté son Image. Au centre, la boule jaune. Et autour, sur la roue,
 une nacelle.
 Ils doivent le mettre en mouvement. C'est le Conseil de la Ville qui a fait
 construire cela. C'est beau, cette année, la fête.
 C'est un concentré de folie, ça. C'est le triomphe.
 Ça y est ! Ils le mettent en route ! Ça tourne !
 Et le Koppernigk, sur sa nacelle, chevauchant la Terre en folie !
 Ça tourne, ça tourne si vite !
 Oh, le Soleil au centre, qui s'enflamme ! Que c'est beau !

QUELQU'UN *dans la foule*

Regardez ! Il neige sur Elbing ! Il neige !

UN AUTRE

Il neige !

Dieu envoie sa poudre de fête sur le Système du Fou !
 Dieu fait Carnaval ce soir ! Il poudroie !

LA JEUNE FEMME

Comme c'est beau, Seigneur, cette année !

Quelle Nef ils ont faite là !

Tombe la nuit. La foule déserte la scène. Sur la place d'Elbing restée vide, arrive Jeanne, d'un pas décidé.

JEANNE

Qu'il fait froid, dans ce pays. Comment appelez-vous cela : la Prusse ? Ce n'est pas à leur avantage.

Je ne les félicite pas.

Elle n'est pas propre, cette place. Il y avait une fête peut-être. Mais on n'a rien nettoyé. Ce ne sont pas des façons.

Où est la Nef, que j'y embarque ? Il y a un convoi de fous. Je viens, je suis la plus folle. La voilà.

Bonsoir, Nicolas. Veux-tu t'asseoir à mon côté ? Tu te meurs, un petit souffle te tient. Tu attends ton livre, comme une mère.

Respire doucement, et rêve. Je te dis qu'il viendra.

Martin aussi va mourir. Grimpe, Martin, avec nous. Tu mangeais trop, comme mon Charles. On vous le dit, ça ne change rien.

Voyez Michel sur la place. Il est fort, il marche droit. Nous autres, gens du Sud, sommes assez coriaces.

Monte sur le bateau, Michel. On est entre amis. Nicolas et Martin vont s'éteindre. Mais pour nous, il reste un peu de temps.

Bartolomé ? Où est-il, ce garnement ? Encore à courir les mers ? Bartolomé, veux-tu nous rejoindre !

Ah, je le vois qui se presse. Lui non plus, n'a pas fini. Il a l'œil vif, le pas rapide. Nous voilà ensemble, c'est bien.

Eh oui, je suis encore là. Depuis le temps qu'ils annoncent que je crève. Ils n'ont pas réussi à m'avoir. Septante passés : je tiens le coup.

Philippe ne descendra pas. Je le sais, j'ai compris. Il n'a pas pu, c'est difficile. Il a eu des empêchements.

C'est moi qui vais le rejoindre. Je monte, c'est pareil. L'essentiel est qu'on se retrouve. Qu'importe qui vient ?

Philippe, écoute-moi, Philippe ?

Peux-tu faire voler ce bateau ?

J'ai quelques amis sur le pont. Non, pas encore ? Ce n'est pas l'heure.

J'attendrai. Depuis le temps.

Comment vont les Indes, Bartolomé ? En es-tu content ? Non ? Comment, ça ne s'arrange pas ? Charles ne t'a pas écouté ?

Ah, si Colomb était resté en Castille ! Moi, je préférerais le monde ancien. Ils disent que je suis folle ; mais j'aimais bien le monde d'avant.

Enfin, il faut que les bateaux naviguent.

Et la couleur, ange Michel ? Et les stupeurs de la pierre ? Que disent la chaux, le marbre ? En es-tu content ?

Moi, c'est le Monastère. Je vis, je pense beaucoup. La vie est sèche, douce et creuse. Je l'aime bien. Et j'attends.

Ah. Je sens qu'on me demande.

Pourrons-nous bientôt monter ? Philippe, le bateau s'envole ? Le bateau s'élance, et s'en va ?

Oui ! On s'en va. Tout démarre.

On se pend aux forces des Cieux.

Oui, c'est le grand matin qui lève. Oui, la vie va renouer.

Nous voici sur les ondes extrêmes, sur les océans aériens.

Voici que l'étendue nous embrasse, et que les Portes vont sourire comme fillettes endormies.

Voici le vent qui monte aux cimes. Le Sud souffle ! La joie des Souffrants !

L'air léger, le bleu, les comètes,
les plaisirs, les chants, les ronds d'eaux.

On monte ! Le bateau nous emmène.

Adieu, vivants dessous les brumes !

Voici de l'air, des flûtiaux.

Philippe ! Philippe ! Tous les autres !

La Nef est envolée ! Nous venons !

*Toulon. Le Château Rose.
1983/1985.*

ANNEXES

1. DISTRIBUTION

Création dans le grand amphithéâtre de Châteauvallon (Var), en juillet et août 1985.

Mise en scène : Denis Guénoun
Musique : Jean-Claude Guignard
Décor : Jean-Michel Bruyère
Costumes : Daniel Ogier
Chorégraphie : Jean Rochereau
Lumières : Gerdi Nehlig
Assistant, coordination : Gilles Carle
Information : Pierre Lhiabastres
Administration, gestion : Philippe de Reilhan, Denise Couvray

Avec³⁹ :

Didier Bernard (Clément VII)
Michèle Brousse (Anna)
Jean-Michel Bruyère (Las Casas)
Josiane Carle (Isabelle)
Robert Condamin (Jules II)
Monique Darpy (L'hôtelière)
Laurent Davy (Panfilo de Narvaez)
Caroline Giacalone (Alfonsina)
Philippe Granarolo (Colomb)
Parviz Khazrai (Lucas)
Dominique Lardenois (Luther)
Patrice Le Badezet ((Rhéticus)
Patrick Le Mauff (Michel-Ange)
Pierre Lhiabastres (Léon X)
Gilbert Lyon (Tetzel)

³⁹ Cette liste reprend celle qui figurait dans la première édition. Néanmoins, la plupart des comédiens assumaient plusieurs rôles dans la pièce, qui ne sont pas tous indiqués ici.

Elizabeth Macocco (Jeanne)
 Jacques Maeder (Ehrard)
 Denis Pascual (Philippe)
 Nicolas Ramond (Charles Quint)
 Philippe Vincenot (Copernic)
 François Voisin (Cayetano)
 Edith Winkler (Anacaona)

Et :

Raymond Abbrugiati, Félix Abrigo, Bernard Aillaud, Gwendaline Bacchini, Gnislain Barrois, Catherine Barry, Sylvie Belmonte, Isabelle Binet, Sophie Bonus, Christian Bourhis, Jean-Paul Braun, Bruno Brouet, Blandine Caharel, Marie-France Calamia, Thierry Caron, Yves-Antoine Constantin, Natacha Cyrulnik, Romuald Dalleau, Priscilla Danton, Katia de Barsony, Denis Durand, Benoît Ferrier, Nicolas Ferrier, Joëlle Fino, Mauricette Flasseur, Robert Fouque, Andrée Giugni, Mardjan Golestan, Marie-Thérèse Gory, Cyril Grosse, Jean-Claude Grosse, Katia Grosse, Janie Herrero, Christophe Karlin, Laurent Lanneau, Christian Lefebvre, Marie-Pierre Lorenzi, Xavier Lot, Héloïse Lumbroso, Myriam Maier, Annie Manadé, Betty Maneille, Daniel Marchaudon, Catherine Marfaing, Philippe Marsal, Caroline Martinez, Nicolas Martinez, Anne-Marie Ménétrier, René Menguy, Frank Micheletti, Emmanuelle Paquet, Jean-Claude Pastor, Bernadette Pector, Joël Petrus, Nathalie Pilato, Bénédicte Raoul, Marc rinaldi, Bodo Rohn, Xavier Roubinet, Olivier Ruidavet, Marc Scussel, Eloïse Serreau, Jean-Luc Storck, Manuel Swieton, Emmanuela Taieb, Olivier Théron, Annie Tournier, Chantal Ustache, Odile Venault, Janine Vérignon, Oriane Vernet.

Une réalisation du Grand Nuage de Magellan (direction Denis Guénoun, et Jean-Michel Bruyère, Gilles Carle, Philippe Lacroix, Pierre Lhiabastres, Philippe de Reilhan).

Coproduction L'Attroupement 2 et Châteauvallon.

Avec le concours du Ministère de la Culture, de la ville de Toulon, du Conseil Régional PACA, du Conseil général du Var, du CE Normed.

2. INDEX DES PERSONNAGES HISTORIQUES⁴⁰

Les noms des personnages présents sur scène sont en majuscules ; les noms en italique concernent ceux qui sont seulement évoqués dans le texte.

Est indiquée ensuite, entre parenthèses, la date de naissance de chacun, quand elle a pu être retrouvée. Les scènes sont datées aussi, et ces repères laissent déduire l'âge supposé des protagonistes, à chaque moment de l'action.

A la fin de chaque note, on a recensé les apparitions de chaque personnage. Le chiffre romain renvoie à l'Époque de I à IV, les chiffres arabes à la scène de I à 32.

Cet index ignore évidemment les nombreux personnages de fiction.

ADRIEN (1459) – Cardinal flamand, puis 216^e Pape sous le nom d'Adrien VI. Précepteur, puis ministre de Charles Quint. III, 23.

ALÉANDRE Jérôme (1480) – Cardinal italien, représentant de Léon X à la diète de Worms. III, 24.

ALFONSINA (1472 ?) – Épouse de Pierre II de Médicis. I, 3.

ANACAONA – Princesse indienne, originaire de l'île espagnole (Haïti-Saint-Domingue). II, 17

ANDRÉ – Frère aîné de Copernic. II, 10, 14, 18.

ANNA Schillings – Gouvernante et compagne de Copernic pendant la dernière partie de sa vie. III, 22 ; IV, 30, 32.

Archimède – Savant grec du III^e siècle av. J.-C. IV, 32.

Auguste – Empereur romain, I^{er} siècle av. J.-C. Protecteur de Virgile. IV, 28.

BADAJOS (Évêque de) – Membre du Conseil royal sous Charles Quint. III, 23.

BARTOLOMÉ – Voir LAS CASAS.

BERNALDO (de Santo Domingo) – Frère dominicain du couvent de l'île Espagnole (Haïti-Saint-Domingue). II, 15 ; III, 25.

BIAGIO da Cesena – Maître des Cérémonies du Vatican sous Paul III. Est représenté dans le *Jugement dernier* de Michel-Ange, en bas à droite de la fresque,

⁴⁰ Établi par Marie-Pierre Lorenzi, avec le concours de Raymond Abbrugiati et Jean-Claude Grosse.

- enlacé dans un serpent. IV, 28, 32.
- BOABDIL (1469 ?) – Dernier roi arabe de Grenade, vaincu par les armées de Ferdinand et Isabelle en 1492. Mort probablement au Maroc en 1527- I, 1.
- BONET DE LATIS – Médecin provençal qui se réfugia à Rome après l’expulsion des Juifs de Provence et devint médecin de Léon X. IV, 28.
- BORGIA Cesar (1476) – Fils du Pape Alexandre VI, prince, guerrier, d’un tempérament réputé très violent. Son action est commentée par Machiavel dans *Le Prince*. I, 6.
- BORGIA Rodrigo (1431) – Cardinal espagnol, 212^e Pape sous le nom d’Alexandre VI. Un des Pontifes qui, avec Jules II et Léon X, menèrent à bien la restauration de l’autorité pontificale. I, 2, 6.
- Bucer* Martin (1491) – Dominicain, puis luthérien Propagateur de la Réforme à Strasbourg puis en Angleterre. IV, 29.
- BUONARROTI – Voir MICHEL-ANGE.
- CARAFFA Gian Pietro (1476) – Cardinal italien, puis 221^e Pape sous le nom de Paul IV. IV, 28.
- CATHERINE (1507) – Fille de Philippe le Beau et Jeanne la Folle. III, 19, 23.
- CATHERINE DE BORA, Katharina von Bora (1499) Epousa Luther en 1525 après s’être enfuie de son couvent. Elle en eut six enfants. IV, 29, 32.
- CAVALIERI Tommaso de’ (vers 1510) – Seigneur et architecte romain, ami de Michel-Ange pendant plus de trente ans. Il aurait fermé les yeux de l’artiste sur son lit de mort. IV, 28, 32.
- CAYETANO ou Cajetan. Tommaso de Vio, dit (1469) – Théologien italien de grand renom, cardinal et Grand Maître de l’Ordre de Saint-Dominique. III, 21.
- CHARLES QUINT (1500) – Fils de Philippe le Beau et Jeanne la Folle, il fut maître d’un immense empire : Bourgogne (sa langue maternelle était le français), Flandre, Allemagne par son père ; Castille, Aragon, Naples, Sicile et Amérique par sa mère. Abdiqua en 1555 et se retira à Yuste où il mourut en 1558. III, 19, 23, 24 ; IV, 31.
- CHIÈVRES Guillaume de Croy, seigneur de (1458) –Noble flamand, gouverneur puis Premier Ministre de Charles Quint. III, 19, 23, 24.
- CLÉMENT VII – Voir GIULIO.
- CLETZE – Chanoine du Chapitre de Frombork. III, 22.
- COBOS Francisco de los (1477) – Secrétaire royal, conseiller important de Charles Quint. III, 23.
- COLOMB Christophe (145 i) – Navigateur d’origine discutée, génoise selon la

- plupart des historiens. Seule parmi les souverains d'Europe, Isabelle la Catholique accepta de commanditer sa première expédition (1492) jusqu'aux Antilles. Ses autres voyages (1493-1496, 1498-1500, 1502) s'accompagnèrent d'une disgrâce croissante : il mourut dans la misère, convaincu d'avoir découvert le continent asiatique. I, 1, 2, 4, 7, 9.
- CONCHILLOS Lope – Secrétaire royal sous Ferdinand, puis Charles. Déposé à la suite de malversations, peut-être révélées par Las Casas. II, 18.
- COPERNIC André – Voir ANDRÉ.
- COPERNIC Nicolas (1473) – Astronome polonais selon les uns, allemand pour d'autres : tous ses écrits connus sont en latin. Après quelques années de jeunesse en Italie, il passa l'essentiel de sa vie comme chanoine de la petite ville de Frombork (Frauenburg), au bord de la Baltique. Le premier auteur de l'époque moderne à avoir formulé de façon systématique une vision héliocentrique de l'Univers. 1, 6 ; 11, 12, 18 ; 111, 22 ; IV, 30, 32.
- CORDOBA Pedro de (1482 ?) – Supérieur du premier couvent dominicain établi en Amérique, et ami de Las Casas. II, 15.
- DARIÉN Juan Cabedo, évêque de – Premier évêque d'un diocèse situé sur le territoire actuel de la Colombie. III, 23.
- ÉLÉONORE (1498) – Fille de Philippe le Beau et Jeanne la Folle. II, 19.
- ENRIQUE – Esclave indien offert par son père à Bartolomé de Las Casas adolescent. Libéré et renvoyé aux Indes à la suite d'un décret d'Isabelle, il aurait été retrouvé par Las Casas lors de son premier voyage. I, 4, 7.
- Erasmus* Didier (1469) – Humaniste de très grand renom, né à Rotterdam, qui s'opposa à Luther sur diverses questions. IV, 29.
- Euclide* – Mathématicien grec (III^e siècle av. J.-C.). IV, 32.
- FARNÈSE Alexandre (1468) – Prêlat italien, puis 218^e Pape sous le nom de Paul III. Promoteur de la Contre-Réforme et du renouveau de l'Inquisition, et par ailleurs protecteur éclairé des arts de son temps. En 1537, il promulgua la bulle *Sublimis Deus*, favorable aux droits des Indiens d'Amérique. IV, 26, 28, 32.
- FERDINAND II d'Aragon, le Catholique (1452-) Roi d'Aragon, puis de Castille, époux d'Isabelle. Il relança l'Inquisition dans la péninsule, puis mit fin à la reconquête de l'Espagne sur les Arabes. Fut également à l'origine de l'expulsion des Juifs (1492.). I, 1, 4 ; II, 18.
- FERRER Mosen – Gardien du château de Tordesillas. II, 19.
- FICINO Marsilio, en fr. Marsile Ficin (1433) – Philosophe humaniste, traducteur de

- Platon, proche de Laurent le Magnifique. I, 3.
- Flaschbinder* – Évêque d’Ermelande, connu sous le nom de Dantiscus (de Dantzig). Artisan de la remise en ordre autoritaire du nord de la Prusse sous la Contre-Réforme. IV, 29, 32.
- FONSECA Juan Rodriguez de (1451) – Évêque de Burgos, inspirateur de la politique indienne pendant toute la première période de la conquête. I, 4 ; II, 18 ; III, 23.
- Frédéric III le Sage* (1463) – Prince Électeur de Saxe, protecteur de Luther. UI, 20, 21, 24 ; IV, 26.
- GATTINARA Mercurio (1465) – Chancelier, principal conseiller de Charles Quint pendant la première période de son règne. III, 23, 24.
- GIESE Tiedemann (1480) – Meilleur ami de Copernic. Chanoine de Frombork puis évêque de Kuim. II, 18 ; III, 22 ; IV, 30, 32.
- GIULIO Jules de Médicis (1478) – Fils naturel de Julien de Médicis, frère assassiné de Laurent le Magnifique. Nommé cardinal sous le pontificat de son cousin Léon X, puis 217^e Pape sous le nom de Clément VII. Tenta une alliance française contre Charles Quint, qui fut à l’origine du sac de Rome. 1, 3 ; II, 13, 18 ; III, 20 ; IV, 26, 28.
- GRANACCI Francesco (1469) – Peintre florentin. Ami très proche de Michel-Ange. II, 13, 18.
- ISABELLE I^{re} la Catholique (1451) – Reine de Castille, épouse de Ferdinand d’Aragon. Ce mariage, célébré peu avant la victoire contre les derniers royaumes arabes de la péninsule, fut à l’origine de l’unification de l’Espagne. I, 1, 4, 7.
- JEAN de Médicis (1475) – Fils de Laurent le Magnifique, cardinal puis 215^e pape sous le nom de Léon X. Protecteur des artistes (Raphaël, Michel-Ange) ; c’est sous son pontificat que fut prononcée l’excommunication de Luther. I, 2, 3 ; II, 13, 18 ; III, 20.
- JEANNE la Folle (1479) – Fille de Ferdinand et Isabelle, reine de Castille. Épouse de Philippe le Beau. Mère de Charles Quint. Après la mort de son mari, vécut recluse pendant plus de quarante ans, au château de Tordesillas, près des cendres du bien-aimé. I, 1, 4, 8, 9 ; III, 19, 23 ; IV, 32.
- JULES II – Voir JULIEN.
- JULIEN Giuliano della Rovere (1443) – Cardinal italien, puis 214^e Pape sous le nom de Jules II. D’un tempérament autoritaire et belliqueux, il restaura et renforça le pouvoir temporel de l’Eglise. Mécène, bâtisseur, protecteur des artistes. I,

2 ; II, II, 13, 16.

Karlstadt Andreas Bodenstein, dit (1480) – Disciple et compagnon de Luther au tout début du mouvement réformateur, il se brouilla ensuite avec lui et s'exila en Suisse. IV, 29.

LA CHAULX – Seigneur flamand de l'entourage de Charles Quint. III, 23.

LAS CASAS Bartolomé de (1484, et non 1474, date établie à la suite de travaux récents) -Sinon tout à fait le premier, incontestablement le plus grand défenseur de la cause des Indiens d'Amérique, à laquelle il consacra plus de cinquante ans de sa vie, aussi bien sur place qu'à la Cour d'Espagne. Influença profondément la position du problème des Indes sous Charles Quint, dont il obtint la promulgation de lois tentant de protéger les populations d'Amérique, lois qui restèrent inappliquées. Auteur d'un très grand nombre d'ouvrages, tous consacrés à ce problème, et qui ont eu jusqu'à nos jours un très grand retentissement, en particulier dans le monde latino-américain. I, 4, 7 ; II, 10, 15, 17, 18 ; 111, 23 IV, 27, 31, 32.

LÉON X – Voir JEAN.

LINK Wenceslas – ami de Luther. III, 21.

LOSSAINEN Fabian – Chanoine de Frombork. III, 22.

LUCAS Watzelrode (1447 ?) – Évêque d'Ermelande, oncle maternel et protecteur de Copernic. II, 12.

LUTHER Martin (1483) – Moine augustin, professeur de théologie à Wittenberg, il entra en conflit avec la hiérarchie ecclésiastique à propos de la vente des Indulgences. Mais le débat s'élargit très rapidement à l'ensemble des questions concernant la réforme de l'Église, appelée par toutes sortes de courants de pensée européens de la fin du Moyen Age. L'action, la pensée, les écrits de Luther connurent une popularité immédiate et profonde dans le monde germanique. Lors de l'insurrection des paysans dans tout le sud de l'Allemagne, en 1525, qui était due en partie à l'écho rencontré par ses thèses, Luther prit une position très dure, appelant avec violence à la répression du mouvement par les Princes. I, 9 ; II, 14 ; III, 21, 24 ; IV, 29, 32.

MAGELLAN Fernand de (1480) – Navigateur portugais au service de l'Espagne, dont l'expédition réalisa en 1519-1521 la première circumnavigation terrestre. III, 23.

Le Magnifique Laurent de Médicis, dit (1448) – Seigneur florentin, dont le gouvernement marqua profondément l'histoire toscane. Grand protecteur des

- arts. I, ; IV, 28.
- MELANCHTHON Philipp Schwarzerd, dit (1497) Principal disciple et ami de Luther. Neveu de Reuchlin. IV, 29.
- MENDOZA Domingo de – Dominicain. Ancien frère du couvent Saint-Marc de Florence (avec Savonarole). II, 15.
- MICHEL-ANGE Buonarroti (1475) – Un des plus grands artistes de l’histoire mondiale, dont la personnalité exceptionnelle influença profondément la culture italienne du XVI^e siècle. Son œuvre fut aussi bien sculpturale (*Pietas, David, Moïse, Esclaves, Tombeaux Médicis*), que picturale (*Voûte de la Sixtine, Jugement dernier*), architecturale (*Basilique Saint-Pierre, Capitole*) et poétique (*Poèmes à Tommaso Cavalieri et Vittoria Colonna*). I, 3, 6 ; II, 11, 13, 14, 16, 18 ; IV, 28, 32.
- Le Moine Jérôme Savonarole* (1452) – Dominicain italien qui entraîna Florence dans la rébellion contre les Médicis et l’instauration d’un régime puritain et théocratique. Brûlé vif en 1498. I, 3, 5, 6.
- MONTESINOS Antonio de – Dominicain, auteur du premier sermon dénonçant l’oppression des Indiens. II, 15.
- NARVAEZ Panfilo de (1470) – Navigateur espagnol, connu pour sa lutte contre Cortès. II, 17..
- Æcolampade* Johannes Hausschein, dit (1482) – Réformateur religieux allemand. IV, 29.
- PEDRO de Las Casas – Père de Bartolomé. I, 4.
- PEUTINGER Conrad (1465) – Archéologue et érudit allemand. III, 24.
- PHILIPPE I^{ER}, dit le Beau (1478) – Souverain des Pays-Bas par héritage maternel, puis roi de Castille par son mariage avec Jeanne la Folle. I, 5, 8.
- PICO della Mirandola, en fr. Jean Pic de La Mirandole (1463) – Erudit italien, philosophe néo-platonicien. I, 3
- PIERRE de Médicis (1471) – Fils de Laurent le Magnifique, chassé de Florence en 1494. I, 3.
- Platon* (v. 428 av. J.-C.) – Philosophe grec. IV, 28.
- POLIZIANO Angelo, en fr. Politien (1454) – Poète et érudit italien, ami de Laurent de Médicis. I, 3.
- Ptolémée*, Claude (v. 90) – Le plus célèbre astronome et géographe de l’Antiquité, dont la conception géocentrique de l’Univers fit autorité pendant tout le Moyen Age. III, 22 ; IV, 28, 32.
- Pythagore* (VI^e siècle av. J.-C.) – Philosophe et mathématicien grec. IV, 28, 32.

- Regiomontanus* Johannes Müller, dit (1436) – Astronome et mathématicien. IV, 32.
- Reuchlin* Jean (1454) – Théologien allemand, promoteur des études hébraïques. UI, 20, 21.
- RHÉTICUS, Georg Joachim von Lauchen, dit (1514) – Astronome et mathématicien allemand, divulgateur des thèses de Copernic. IV, 29, 32.
- RIARIO – Famille influente à la Curie romaine, sous plusieurs pontificats. I, 2.
- RODRIGO de Ladrada – Frère dominicain, inséparable compagnon de Las Casas à la fin de leurs vies. IV, 27, 32.
- RUHEL – Juriste, conseiller de l'Électeur de Saxe. UI, 21, 24.
- SANGALLO Giuliano da (1455) – Membre d'une famille d'importants architectes italiens. II, 14.
- SCHÖNBERG Nicolas von – Cardinal évêque de Capoue. Auteur d'une célèbre lettre de 1536, par laquelle il demandait à Copernic communication de ses découvertes, encore inédites. IV, 28.
- Sculteti* Alexandre – Chanoine de Frombork, ami de Copernic. Persécuté par son évêque Dantiscus, se réfugia à Rome. IV, 28, 30, 32.
- SCULTETI Johannes – Chanoine de Frombork. III, 22.
- SERRALONGA Urbain de – Seigneur italien de la suite de Cayetano. III, 2.1.
- SPALATIN Georg Burckhardt, dit (1484) – Juriste, théologien, principal conseiller ecclésiastique de l'Électeur de Saxe. III, 21.
- STAUPITZ Johann von (1469) – Supérieur de Luther, proche de lui au début de son combat, mais indécis et timoré. III, 21.
- TETZEL Johannes (1465) – Dominicain allemand, prédicateur très ardent de la vente des Indulgences, dont les agissements furent pour beaucoup dans l'indignation de Luther. II, 18.
- URBINO – Serviteur de Michel-Ange pendant une vingtaine d'années. IV, 32.
- Virgile* (v. 70 av. J.-C.) – L'un des plus grands poètes latins. IV, 28.
- Vitellio* – Philosophe polonais du XIIIe siècle. IV, 32.
- VON ECKEN – Official de l'Électeur de Trèves. III, 24.
- VON FEILITZSCH Fabian – Conseiller de l'Électeur de Saxe. III, 21.
- VON PAPPENHEIM – Maréchal – Sorte de maître des cérémonies pendant la diète de Worms. III, 24.
- WIDMANSTETTER, ou Widmanstadt, Johann Conseiller personnel du Pape Clément VU, chargé des Affaires allemandes. IV, 28.
- ZANDER – Chanoine de Frombork, III, 21.
- Zwingli* Ulrich (1484) – Réformateur suisse qui s'opposa à Luther. IV, 29.

UN DRAME DU TEMPS PRÉSENT⁴¹

Le Printemps est à la fois texte et danse, image et musique ; et son texte est en même temps lyrique, épique et, bien sûr, dramatique. De ces trois derniers termes que l'on trouvait côte à côte dans les vieux manuels, l'un peut cependant causer surprise. La qualité poétique des vers ou la tension dramatique de l'action sont en effet des caractéristiques que nous nous attendons à trouver tant dans les œuvres anciennes que dans les textes modernes. La scansion épique, en revanche, ne va pas de soi : nous sommes habitués à l'associer aux poèmes d'Homère ou de Virgile, narrants des destinées des peuples, non aux écrits contemporains, qui nous racontent les conflits déchirant une âme individuelle. Que vient faire l'épopée dans un drame écrit et joué dans les dernières années du XX^e siècle ?

Il faut pourtant se rendre à l'évidence : par bien des côtés *Le Printemps* rappelle les épopées anciennes. Comme dans celles-ci (et à l'inverse des drames classiques), le commencement et la fin n'ont rien d'impératif : l'action se déroulait déjà avant et elle continuera après. Les épisodes sont nombreux et chacun forme un petit tout, même s'il y a de bonnes raisons pour qu'ils se trouvent, de surcroît, mis ensemble. Comme dans l'épopée aussi, nous – spectateurs ou lecteurs – savons d'avance vers quel point se dirige la vie des héros : Colomb découvrira l'Amérique, Luther imposera la Réforme, Michel-Ange peindra le *Jugement dernier*, Las Casas luttera pour soulager la souffrance des indiens, Copernic affirmera que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil, et non l'inverse.

Le monde représenté, lui aussi, s'apparente à celui de l'épopée. Les récits anciens ne connaissent pas, en effet, les individus indécis qui peuplent les romans modernes. Les héros épiques vivent en deçà de la rupture entre intérieur et extérieur, et, chez eux, l'existence se confond avec l'essence : ils sont ce qu'ils font. Leurs actions ne nous apparaissent pas comme des gestes

⁴¹ Ce texte de Tzvetan Todorov a été écrit pour la première édition du *Printemps* (Actes Sud, 1985), où il figurait en préface. C'est par le livre de Todorov, *La Conquête de l'Amérique* (Seuil, 1982) que j'avais découvert la figure de Las Casas. Ce livre m'avait été offert par le docteur Jean-Marc Fischer, qui allait passer ensuite un long séjour auprès des Indiens d'Amazonie. A la suite de cette lecture, j'avais invité Todorov à participer à des rencontres de réflexion à Chateaufallon, et c'est après ces premiers échanges que je lui soumis le manuscrit de la pièce, dont il voulut bien préfacer l'édition.

singuliers, n'illustrant que leur originalité : ils se trouvent toujours en situation exemplaire, la signification de leurs actes débordant de loin les justifications ponctuelles qui les entourent. Du reste, ce n'est pas la vie des particuliers qui nous est racontée, mais celle des peuples et des continents ; il n'y a pas un personnage principal, il y en a foule ; et ils ne s'appellent pas Julien Sorel ou Eugénie Grandet, mais Colomb et Luther, à moins qu'ils ne relèvent du chœur, anonyme mais représentatif, qui incarne la voix de la communauté. Et le temps n'est pas le temps privé de la vie des individus, mais celui, collectif, de la Renaissance : un demi-siècle qui bouleverse l'histoire de l'humanité.

Ce n'est pourtant pas l'ancienne épopée qui revit sous nos yeux : ce serait trop simple. Après vingt siècles de christianisme et trois, ou plus, de libre entreprise et de littérature romanesque, on ne peut plus sentir, ni écrire, comme au temps d'Homère. *Le Printemps* ne saurait être simplement épique ; tout au plus « néoépique ». Et les différences importent autant que les ressemblances.

Lorsque, dans *La Quête du Graal*, les chevaliers de la Table ronde voulaient s'illustrer par des exploits, un sage les mettait en garde : « Ne croyez pas que les aventures d'à présent soient de massacrer les hommes ou d'occire les chevaliers. » Les héros de l'ancienne épopée, en effet, ne connaissaient d'exploits que guerriers et leur valeur se mesurait à la force physique. Dans l'épopée moderne, la place de l'action est tenue par des aventures de l'esprit, et, s'il y a des victoires, on ne saurait les jauger au nombre des vaincus et des captifs : Michel-Ange ou Copernic luttent tout seuls, contre l'ignorance ou l'impuissance ; Las Casas et Luther ont des adversaires, mais leurs combats ne visent qu'à libérer des âmes, non à conquérir des territoires.

Le destin des personnages de l'épopée n'était pas seulement connu d'avance par les auditeurs ; il était également scellé depuis l'éternité par les dieux et la fatalité. Achille avait beau faire acte de bravoure, il ne modifiait en rien une trajectoire qui le conduisait inéluctablement à la flèche de Pâris. Les nouveaux héros, eux, ont la conscience d'être confrontés à une puissance : c'est l'interprétation courante de l'Écriture, pour Luther ; du système solaire pour Copernic ; c'est la volonté des papes, pour Michel-Ange ; les massacres perpétrés en Amérique, pour Las Casas. Mais ils savent aussi qu'ils peuvent résister ou plier : un réel choix se présente devant eux, et ils seront responsables de leurs actes ; ce sont donc des êtres moraux, ce que ne pouvaient être, avec la meilleure volonté du monde, Ulysse ou Agamemnon.

Un écart s'instaure entre ces individus et leur communauté, qui était impensable dans l'ancienne épopée.

Du reste, ces nouveaux héros ne sont pas des rois, ni des chefs. Ceux-là, nous les voyons aussi : les Ferdinand, les Charles Quint, les papes et les évêques, incarnations du pouvoir spirituel ou séculier. Mais nos héros n'en font pas partie. Ils ne sont pas pour autant dans l'opposition absolue, de purs révoltés. Ils se situent quelque part entre les deux ; ils ne s'identifient jamais au pouvoir, et pourtant ils en ont besoin : Las Casas ne peut tenter d'améliorer le sort des Indiens sans l'intervention de l'empereur, et Luther ne peut affronter le Pape sans le soutien de Frédéric de Saxe ; Michel-Ange a besoin de mécénat des riches pour réaliser son œuvre. Ni dans le pouvoir, ni tout à fait contre lui, ce sont des êtres qui ont choisi la marge comme centre de leur activité.

Le style de l'épopée était homogène : élevé, correspondant à la grandeur des actes évoqués par les mots. *Le Printemps* garde un souvenir de cette exigence ; mais il participe aussi d'une tradition contraire, celle du carnaval, avec son mélange de styles et son renversement des bienséances : le corps bas est ici à sa place, à côté de l'esprit élevé. Nous ne pouvons plus ignorer la diversité : plusieurs langues s'affrontent au sein d'un seul et même idiome, et d'ailleurs nous savons, à la différence des Grecs, qu'au delà des frontières il n'y a pas que les barbares. Voici que parlent les Indiens, d'une parole qu'on ne saurait assimiler à celle de Colomb, pas plus qu'à celle de Las Casas.

L'auditeur d'épopées connaissait d'avance le mythe ou la légende, la colère d'Achille ou les exploits de Roland, tout comme le lecteur d'aujourd'hui n'ignore pas les grandes lignes de sa propre histoire, et donc le destin de Copernic ou de Luther. Pourtant chez nous, à la différence des anciens, l'histoire répugne à tout lien avec la littérature : que vient faire ici cet hybride nouveau ? Le seul hybride admis relève de la consommation courante : c'est le roman historique. Mais la différence entre les deux est radicale : alors que le roman historique est une manière de romancer l'histoire, pour la rendre plus agréable à absorber, la nouvelle épopée semble commencer au-delà de l'opposition entre histoire et fiction : ici, la fiction généralise l'histoire (il ne s'agit plus de tel événement particulier mais de cet événement dans son exemplarité) en même temps que l'histoire authentifie la fiction (on cherche, ici comme là, la vérité).

On peut imaginer, bien entendu, qu'un drame « néoépique » parle d'autre chose que de la Renaissance ; et pourtant on voit aussi que le lien entre les deux n'est pas fortuit. On sent intuitivement que l'un comme l'autre participent d'une même recherche du temps présent. Mais comment le font-ils ?

La Renaissance est d'abord, et de façon évidente, le moment où commence notre monde moderne (pour autant que le mot « commencement » ait un sens en histoire) ; on y trouvera donc en germe – et, pour cette raison même, plus facilement lisibles – quelques uns des signes les plus caractéristiques de notre époque à nous. Le monde s'internationalise. En Europe même, on ne peut plus rester l'habitant d'un seul pays, qui ignore les autres : par le jeu des mariages et des héritages, des traités et des conquêtes, une bonne partie du continent se trouve soumise à l'autorité d'un seul monarque, l'empereur Charles Quint. De plus, c'est l'époque des grandes découvertes géographiques – ce qui n'est que le nom donné par les Européens à leur activité de voyage et d'expansion : l'Amérique du Nord et du Sud, l'Asie et l'Afrique ne connaîtront plus de répit ; en retour, les récits des mœurs étrangères ne quitteront plus la mémoire des Européens. Depuis que les bateaux de Magellan ont fait le tour du monde, à la fois ce monde a décuplé sa surface – et il est devenu plus petit, car il se situe désormais dans un espace fini. Enfin les transformations de la carte du ciel inaugurées par Copernic, en sortant la Terre du centre de l'Univers, l'ont rendue visible, un lieu parmi d'autres, en même temps qu'elles ont permis de tourner nos regards vers d'autres planètes, d'autres galaxies – que nous continuons d'explorer aujourd'hui.

Le monde s'humanise, aussi. Le christianisme s'est toujours voulu universel ; mais il respectait une frontière infranchissable entre le spirituel et le séculier. Saint Paul disait : « Il n'y a pas de Juif ni de Grec ; il n'y a pas d'esclave ni d'homme libre ; il n'y a pas de mâle ni de femelle, car tous vous êtes un dans le Christ Jésus. » Le christianisme ne lutte pas contre les inégalités terrestres : il les déclare non pertinentes aux yeux de la religion. Mais peut-on dire que la différence entre maître et esclave est aussi naturelle que celle entre mâle et femelle ? Réciproquement, a-t-on intérêt à réduire celle-ci à une pure distinction sociale ? A la Renaissance commencera une sécularisation de la morale qui aboutira à l'humanisme du XVIII^e siècle, responsable de quelques-unes de nos meilleures aspirations aujourd'hui : pour

Las Casas, il ne suffit plus de déclarer Indiens et Européens égaux devant Dieu, il faut en plus les déclarer égaux devant la loi. La justice humaine elle-même, et non seulement la justice divine, doit mériter son nom, et elle ne peut le faire que si elle se réfère à l'humanité tout entière, et à elle seulement. C'est par l'imprimerie, découverte de la Renaissance, que le savoir sera rendu accessible à tous, et que les voix des petits pourront se faire entendre à côté de celles de grands ; Luther comme Copernic sauront se servir de cette arme redoutable.

Mais ce n'est pas seulement parce qu'on y voit en ralenti ce que nous vivons aujourd'hui en accéléré, ce n'est pas seulement parce qu'elle est notre origine que la Renaissance nous intéresse. Nous lisons aussi dans cette époque une image de la nôtre autre que celle aperçue par nos grands-parents. La Renaissance en Europe c'est aussi la naissance de l'Europe : voici ce qui nous attire. A force d'avoir conquis du terrain, l'Europe a perdu sa place dans les esprits : alors que la civilisation européenne se répandait triomphalement sur les autres continents, l'identité européenne se confondait, dans l'esprit de ses ressortissants mêmes, avec la civilisation tout court ; or, quand la culture n'existe qu'au singulier, elle se veut nature, et devient invisible. Au XIX^e siècle on ne perçoit pas l'Europe, car on la confond avec la norme universelle. Ce qui a pu provoquer, dans un passé beaucoup plus récent, une attitude contraire, mais tout aussi extrême, qui consiste à refuser toute valeur à cette civilisation, et à ne voir en l'Europe qu'un cadavre en sursis.

Or, la vérité n'est pas dans les extrêmes. Aujourd'hui que l'Europe n'est qu'une – assez petite – partie du monde parmi d'autres, plus faible que les superpuissances, moins nombreuse que la Chine, moins active que l'Asie du Pacifique, nous sommes mieux en état de voir que, oui, il existe une civilisation européenne, de la Pologne à l'Espagne, et de la Grèce à l'Angleterre ; qu'elle est particulière : ni forcément supérieure, ni nécessairement inférieure aux autres, mais différente, et du reste très diverse en son intérieur – mais cette diversité est déjà l'une de ses caractéristiques. C'est elle que, à la Renaissance, nous pouvons saisir en son printemps, au moment où la construction de son décor n'est que commencée ; et c'est cette identité qui peut nous intéresser particulièrement aujourd'hui.

De cette Europe, *Le Printemps* nous donne quatre figures principales : deux moralistes religieux, un savant, un artiste. Ni détenteurs du pouvoir, ni rebelles, donc ; ils ont pourtant été retenus comme dignes de figurer dans la

mémoire collective. L'Europe n'a pas été que cela, loin de là ; ces êtres n'ont même existé qu'en conflit ouvert ou latent avec la majorité : celle des conquistadores, celle des papistes, celle des artistes et savants médiocres. De plus, ces êtres exceptionnels n'ont pu exister que grâce à la protection ou à la générosité de papes et d'empereurs, dont les noms ont sombré dans l'oubli, et qui devaient le plus souvent leur puissance à une politique arrogante et conquérante. Pourtant, ce sont ces noms-là, et quelques autres semblables, que notre civilisation a mis tout en haut de son palmarès.

Que nous révèlent ces figures exemplaires ? C'est ce que *Le Printemps* tout entier cherche à découvrir ; et le résultat n'est pas moins dans tel détail en apparence insignifiant que dans telle ou telle leçon générale. Pour ma part, j'y apprendrais qu'ils ont tous cru en la possibilité de consacrer leur vie à un idéal ; en cela ils sont tous des êtres foncièrement moraux. Il semblerait qu'aujourd'hui la vague de libération et de libéralisation, donc de renoncement à toute idée du bien commun, soit en train de retomber et qu'ait commencé un reflux : nous savons trop bien jusqu'où peut mener le renoncement à toutes les valeurs, serait-il drapé dans un recours à la science, pour pouvoir nous réclamer de la seule liberté d'agir comme il nous plaît. Ces figures de la Renaissance reprennent donc un sens pour nous : elles ont déjà quitté le monde ancien de la fatalité, sans être entrées dans l'univers moderne du « tout est permis » ou du « il est interdit d'interdire ». Elles appartiennent à l'espace intermédiaire dans lequel les êtres humains sont responsables de leurs actes, où le bien et le mal existent, alors qu'on ne connaît plus de recette qui y assure un accès automatique. Par leurs actes ces personnages révèlent qu'on peut agir librement là où on ne soupçonnait même pas la possibilité de s'écarter de la norme : n'est-il pas naturel de racheter ses péchés par des indulgences ? et de massacrer les Indiens sauvages ? de croire que le Soleil tourne autour de la Terre ? et qu'il faut peindre comme l'ont fait nos prédécesseurs ?

L'idéal est parfois de justice et de foi ; d'autres fois de connaissance et de recherche de vérité objective : ainsi procède le savant Copernic. D'autres fois encore il s'agit d'une tout autre vérité, artistique et poétique, que nous appelons beauté : c'est celle que cherche Michel-Ange, en voulant percer le secret du marbre et des corps. Ces voies ne se confondent pas ; parfois même elles se contredisent. Las Casas eût facilement livré Luther à l'Inquisition, comme celui-ci pourrait mépriser Copernic ; et tous trois ne manifestent aucun

intérêt pour Michel-Ange et ses semblables : le sac de Rome ne puise-t-il pas parfois ses justifications dans la Réforme ? Mais ce qui importe ce sont moins les résultats auxquels ils aboutissent que le type de rapport à l'absolu dans lequel ils se trouvent engagés. C'est en cela que les marginaux d'autrefois nous apparaissent aujourd'hui comme des figures exemplaires.

Le Printemps est donc un drame, non seulement épique, mais aussi éthique : on l'occurrence, les deux se confondent. Cela ne signifie nullement que l'auteur cherche à nous faire la morale – pas une seule phrase de sa pièce ne ressemble à du sermon –, ni que le déroulement même de l'action ne nous emporte pas dans son tourbillon. Disons plutôt ceci : dans ce monde où la socialité a remplacé la fatalité, les hommes trouvent dans la passion pour le juste et le vrai une raison de vivre. Cela pourrait nous donner à réfléchir.

Tzvetan Todorov.

TABLE

L'hiver finira (Introduction à la <i>Trilogie</i>).....	2
<i>Le Printemps</i>	7
Préface.....	8
PREMIÈRE ÉPOQUE	21
DEUXIÈME ÉPOQUE	64
TROISIÈME ÉPOQUE	117
QUATRIÈME ÉPOQUE	182
Annexes	
1. Distribution	246
2. Index des personnages historiques	248
Table.....	262